Der Bauer
im französischen Roman
von Marivaux bis zur Gegenwart.

Inaugural-Dissertation

zur

Erlangung der Doktorwürde

der hohen Philosophischen Fakultät der

Kaiser Wilhelms-Universität Straßburg

ACAD.
LUGD. BAT.
BIBL.

eingereicht von

Rudolf Peters
aus M.-Gladbach.

Straßburg
Druck von M. DuMont Schauberg
1914.

Von der Fakultät genehmigt am 15. November 1913.

Inhalt.

Einleitung 1
Der Bauer im französischen Roman 8
I. Kapitel: Der Bauer im Roman des 18. Jahrhunderts.
§ 1. Marivaux. 8
§ 2. Restif de la Bretonne und Nougaret 11
II. Kapitel: Der Bauer im idealistischen Roman des 19. Jahrhunderts.
§ 3. George Sand 20
§ 4. Nachahmer G. Sands 36
III. Kapitel: Der Bauer im realistischen Roman.
§ 5. Honoré de Balzac. 42
§ 6. Die Realisten der Landschaften Artois, Picardie und Normandie 53
§ 7. Die Realisten der mittleren und östlichen Landschaften 61
§ 8. Die Realisten der nordwestlichen Landschaften. . . 84
§ 9. Die Realisten der südwestlichen Landschaften . . . 100
§ 10. Die Realisten der Cevennen. 116
§ 11. Die Realisten des Languedoc und der Provence. . 136
IV. Kapitel: Der Bauer im naturalistischen Roman.
§ 12. Émile Zola 147
§ 13. Maupassant und die andern Naturalisten 170
V. Kapitel: Der Bauer im regionalistischen Roman.
§ 14 189

Verzeichnis

der der Dissertation zugrunde gelegten Romane und Novellen.

Balz. Balzac, Honoré de: Le Médecin de Campagne (und)
— : Le Curé de Village, in Oeuvres complètes de Balzac. XIII. Paris 1845.
— : Les Paysans. Nouv. éd. Paris. s. a.
Enr. Baraudon, Alfred: Enracinés. Paris (1908).
No. Bazin, René: Les Noellet. Paris 1890.
Tqm. — : La Terre qui meurt. Paris (1899).
Don. — : Donatienne. Paris (1903).
Bql. — : Le Blé qui lève. Paris. Nouv. Coll. ill.
TM. Beauduin, Nicolas: La Terre Mère. Paris (1905).
Beaume, Georges: Dans les Ruines, in Rhebd. XIV. (1893).
— : Aux Jardins, in Rhebd. VIII—X. (1893).
APdC. — : Au Pays des Cigales. [Daraus: Le Garde. Le Miracle. Les deux Frères. La Ferme. Le Trésor.] Paris 1894.
Gc. Bernard, Charles de: Le Gentilhomme campagnard. Nouv. éd. Paris. 2 vols. 1876. 1880.
Blondel, Antony: L'heureux Village, in Rhebd. II—IV. (1892.)
Et. Bourget, Paul: L'Étape, in Oeuvres compl. VII. Paris 1911.
Bouyer Karr, (Mme) N: Au Chant des Sonnailles, in NR. 5e série. VI. (1913).
Bovet, Audebert de: L'Innocente, in NR. XLVI. (1887).
[Rempl. Brieux, Eugène: Les Remplaçantes. Pièce en 3 Actes 8e éd. Paris 1907.]
Ex. Cabs, Maurice: L'Exode. Paris Vampire. Paris 1906.
FdG. Canivet, Charles: La Ferme des Gohel. Paris (1885).
FdlT. Capdevielle, Paul-Henri: Fils de la Terre. Paris (1908).
Va. Casanova, Nonce: La Vache. 4e éd. Paris (1906).
MdL. Châteaubriant, Alphonse de: Monsieur des Lourdines. Paris 1912.
FdCh. Cherbuliez, Victor: La Ferme du Choquard. 13e éd. Paris 1909.
C-R. Cladel, Léon: Crête-Rouge. Paris s. a.
Courb. Fabre, Ferdinand: Les Courbezon. Paris 1862.
Chevr. — : Le Chevrier. Paris 1907.
AT. — L'Abbé Tigrane, Candidat à la Papauté. 14e mille. Paris 1901.

MOC. Fabre, Mon Oncle Célestin. 6e mille. Paris 1907.
TG. — : Toussaint Galabru. Paris 1887.
MB. Flaubert, Gustave: Madame Bovary. Moeurs de Province. Éd. définitive. Paris 1900.
JdP. Frapié, Léon: L'Institutrice de Province. Paris. Mod. Bibl.
Fréhel, Jacques: Dorine, in NR. LII. (1888).
Glouvet, Jules de: Le Forestier, in NR. III. IV. (1880).
— : Le Berger, in NR. X. XI. (1881).
PdS. Guillaumin, Émile: Près du Sol. 2e éd. Paris (1905).
— : Retour du Service, in Rbl. 5e sér. IV. (1905).
VdS. — : La Vie d'un Simple. Mémoires d'un Métayer. 7e éd. Paris 1913.
BesF. — : Baptiste et sa Femme. Paris 1911.
HdpH. Halt, (Mme) Marie R: Histoire d'un petit Homme. Paris (1881).
PL. — : La petite Lazare. Paris (1884).
VB. Hirsch, Charles-Henry: Un vieux Bougre. Paris 1908.
Korigan, Paria: Récits de la Luçotte. [Rose Lamoureux. Le Péché de M. le Marquis. La Fille qui pend qui veut la pendre. L'Abandonnée] in NR. X. XI. (1881).
— : Le Chat enragé, in NR. XXXIII. (1885).
— : La Grande-Janic, in NR. L. LI. (1888).
MOemC. La Brète, Jean de: Mon Oncle et mon Curé. Paris (1889).
Lapaire, Hugues: La Moissonneuse, in Rbl. 5e série IV. (1905).
Fa. — : Le Fardeau. Paris (1905).
Acc. — : Les Accapareurs. Paris (1906).
Tant. Lavergne, Antonin: Tantoune. 3e éd. Paris (1906).
JC. — : Jean Coste ou l'Instituteur de Village = Cahiers de la Quinzaine. II. 1. Paris (1901).
JlC. Le Roy, Eugène: Jacquou le Croquant. Paris (1905).
Marivaux: Le Paysan parvenu, in Oeuvres complètes ed. M. Dubriquet. VII. VIII. Paris 1825. 1827.
UV. Maupassant, Guy de: Une Vie. Nouv. éd. Paris 1899.
Toine. — : Toine. 16e mille. Paris 1902.
RdMH. — : Le Rosier de Madame Husson [daraus: Une Vente. L'Odyssée d'une Fille. La Martine.] Paris 1902.
HdFdF. — : Histoire d'une Fille de Ferme. [Außer dieser Novelle noch folgende aus diesem Bande: Le Vieux. Histoire vraie.] Paris (1889).
FdlC. Montégut, Maurice: Dans la Paix de la Campagne, = Suppl. de l'Illustration. 12. XII. 1904—2. II. 1905.
DP. — : Du Pain! = Suppl. de l'Illustration, 24. XI. 1906—9. III. 1907.

Tl. Moselly, Émile: Terres lorraines. Paris 1907.
JM. — : Joson Meunier. Histoire d'un paysan lorrain. 6e éd. Paris 1910.
MdJF. Mulé, Antonin: La Maison de Jean Fourcat. 2e mille. Paris 1900.
Mio. Muller, Eugène: La Mionette. 5e éd. Paris 1863.
Rch. — : Récits champêtres. [Daraus: Le Secret de Marguerite. La Moissonneuse.] Paris 1873.
Al. Nesmy, Jean: L'Âme limousine. Au Pays de la Chabrette. [Daraus: A quoi tient le Salut d'une Âme. Entre Galant et Mie. Et des Souffrances de plus. Pour une Fumée bleue.] Paris 1906.
Pp. Nougaret: La Paysanne pervertie ou les Moeurs des Grandes Villes. Mémoires de Jeannette R*** 4 Parties (2 vols.) Londres 1777.
Pavie, Théodore: Valentin, in RddM. XXXVIII. (1862).
Cés. Pouvillon, Émile: Césette, Histoire d'une Paysanne. 2e éd. Paris 1886.
JdJ. — : Jean-de-Jeanne. 9e éd. Paris 1886
— : Les Antibel, in Rhebd. IV. V. (1892).
— : Adoption, in Rhebd. X. (1893).
Jep. — : Jep. 2e mille. Paris 1904.
PG. — : Petites Gens. [Daraus: Soldat de Mer. Saint Bourou. La Génisse. Fausse Manoeuvre. Le Dimanche de Jean Pierre.] Paris 1905.
Reibrach, Jean: Le Fermier de la Hunaudière, in NR. XXXIII. (1885).
Renard, Georges: Croquis champêtres. [Davon: La petite Mendiante. Sans Enfants] in NR. XXXIII. (1885).
NFf. Renard, Jules: Nos Frères farouches. Ragotte. Paris 1907.
PPp. Restif de la Bretonne, Nicolas-Edme: Le Paysan et la Paysanne Pervertis ou Les Dangers de la Ville. 4 vols. La Haie 1784.
MN. — : Monsieur Nicolas ou le Coeur humain dévoilé. Mémoires intimes. Réimprimé sur l'édition unique et rarissime publiée par l'Auteur lui-même en 1796. 14 vols. Paris 1883.
VdmP. — : La Vie de mon Père. 2 Parties. Neufchatel 1779.
Terr. Revel, Jean: Terriens. [Daraus: La Frarie. J'ai dix-huit ans. Adjugé. Le Taupier. En Brothonne]. Paris 1906.
ChdA. Riche, Daniel: Le Charme d'Amour. Paris (1900).
Serv. Rivet, Fernand: La Servitude. Paris 1907.
Pt. Rocheverre, Étienne: Les pieds terreux. Paris 1906.
Rolland, Jean: La Fille aux Oies, in NR. XVIII. (1882).
CdTdF. Sand, George: Le Compagnon du Tour de France. 2 éd. 2 vols. Paris 1841.
Jea. — : Jeanne. Nouv. éd. Paris 1864.

MdA. — : Le Meunier d'Angibault. 3 vols. Bruxelles 1845.
MauD. — : La Mare au Diable. Paris 1857.
PF. — : La petite Fadette, in Romans champêtres I. Paris 1860.
FlCh. — : François le Champi, in Romans champêtres II. Paris 1860.
MS. — : Les Maîtres Sonneurs. Nouv. éd. Paris 1869.
MdV. — : Le Marquis de Villemer. Nouv. éd. Paris 1889.
MOB. Tillier, Claude: Mon Oncle Benjamin, = Bibliotheca Romanica 18—20. Straßburg. s. a.
BPeC. — : Belle-Plante et Cornélius, = Bibliotheca Romanica 112—114. Straßburg. s. a.
ACdS. Vernou, Pierre: Au Creux des Sillons. Paris (1908).
PdA. Vigné d'Octon, P: Le Pont d'Amour. Paris 1900.
FdR. Zola, Émile: La Fortune des Rougons, = Oeuvres complètes illustrées. Édition ne varietur. Paris 1906.
Te. — : La Terre. 125e mille. Paris 1900.
Déb. — : La Débâcle. 219e mille. Paris 1907.

Abkürzungen

der häufiger zitierten Zeitschriften.

Ed. Rev. = Edinburgh Review.
NR. = La Nouvelle Revue.
Rbl. = Revue politique et littéraire: Revue bleue.
RddM. = Revue des deux Mondes.
Rhebd. = Revue hebdomadaire.
RRR. = La Revue (et Revue des Revues).

Einleitung.

„L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé." So schildert La Bruyère in seinen „Caractères ou les Moeurs de ce Siècle"[1]) die Bauern des ausgehenden 17. Jahrhunderts. Vergleicht man diese kurze Charakteristik mit anderen zeitgenössischen Berichten über die Lage der Bauern unter Ludwig XIV., so muß man mit H. Taine[2]) unbedingt zu der Ansicht kommen, daß La Bruyères Schilderung eher zu schwach als zu stark ist.

Die beständigen Kriege und mehrfach ausbrechenden Hungersnöte zwangen im Jahre 1662 die Bauern von Blois, Gras, Brennesseln, Wurzeln und totes Vieh zu essen; Weiber und Kinder fand man tot an den Wegen, den Mund noch voll Kräuter; Kinder leckten in den Friedhöfen an den Knochen der Toten.[3]) In anderen Landstrichen war es nicht gerade so schlimm. Man hatte als Nahrungsmittel außer totem Vieh noch Kastanien, Rüben und Brot aus Farnkraut. Das Elend war allgemein und erreichte im

[1]) Oeuvres de La Bruyère ed. G. Servois. Paris 1865. t. II. 61. [2]) Les Origines de la France contemporaine. L'ancien Régime. Paris [3]1876. p. 430. [3]) A. Rambaud, Histoire de la Civilisation française. Paris. [2]1887. t. II. 505.

letzten Jahrzehnt des 17. Jahrhunderts eine unerhörte Höhe. Fénelon war es, der Ludwig XIV. auf diese unhaltbaren Zustände aufmerksam zu machen wagte: „Vos peuples", schrieb er in seinem Brief an Ludwig XIV.[1]) „. . . meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et les campagnes se dépeuplent; . . . . La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision . .". Taine [a. a. O. p. 430] schätzt die Verminderung der Landbevölkerung infolge des Elends in den Jahren 1672—1715 auf ein Drittel, gleich 6 Millionen.

Nach dem Regierungsantritt Ludwigs XV. trat eine kleine Besserung ein. Es gab wenigstens wieder Brot, ja in einzelnen gesegneten Landschaften machte sich ein kleiner Wohlstand bemerkbar. Doch schon die Jahre 1739 und 1740 brachten wieder eine Verschlimmerung der Lage. Eine neue Hungersnot trieb die Bauern in manchen Gegenden zu Gewalttätigkeiten. Truppweise zogen sie vor die Häuser der Pfarrer und anderer wohlhabender Leute, verlangten Brot und nahmen es, falls man es ihnen verweigerte, mit Gewalt.[2]) Ja, in der Gegend von Ruffec, Caen, Chinon und Lille kam es sogar zu offenen Aufständen.

Aber Krieg und Hungersnot waren es nicht allein, die das Emporkommen des Bauernstandes verhinderten. Die mächtigere politische Stellung, die Frankreich unter Ludwig XIV. und Ludwig XV. bekam, stellte auch erhöhte Anforderungen an die Geldmittel des Landes, und gerade dem Bauer lag die schwerste Last auf den Schultern: er bezahlte die tailles, die Salzsteuern, die Steuern auf Getränke; er litt am meisten unter den Gesetzen, die den Handel mit Wein und Getreide einschränkten;[3]) er mußte beim Bau der königlichen Heerstraßen Frohndienste leisten; er mußte die Soldaten beherbergen und die Ga-

[1]) Oeuvres de Fénelon. Paris 1838. t. V. 185. [2]) A. Babeau, La Vie rurale dans l'ancienne France. Paris 1883. p. 114. [3]) Um der Steuerlast zu entgehen, verheimlichte der Bauer seinen ev. Wohlstand und stellte sich so, als ob er Hungers sterben müsse. Man vgl. die von J.-J. Rousseau in seinen Confessions I. cap. 4 (Oeuvres complètes ed. G. Petitain. Paris 1839 t. I. p. 163 s.) erzählte Episode.

leerensträflinge begleiten — genügte es doch nicht, daß Bauern die Hauptmasse des Land- und Seeheeres bildeten.[1])

Doch war der Bauer nicht nur Untertan des Königs, sondern auch abhängig von Adel und Geistlichkeit. Auch diesen gegenüber hatte er nur Pflichten und keine Rechte, und nicht nur dem Könige, sondern auch dem „Seigneur" und der Geistlichkeit hatte er drückende Abgaben zu entrichten.[2])

Während im 17. Jahrhundert sich niemand um eine Hebung der Landwirtschaft kümmerte,[3]) bemühte sich die Regierung im folgenden Jahrhundert, die elende Lage der Bauern zu bessern. Ludwig XV. und Ludwig XVI. ließen Medikamente umsonst an die Bauern verteilen und schickten selbst Ärzte.[4]) Colbert machte sich in hervorragendem Maße um den französischen Ackerbau verdient. Gelehrte klärten den Bauer in Büchern und Zeitschriften über neuere, wirksamere Verfahren beim Ackerbau auf; landwirtschaftliche Gesellschaften wurden gegründet, die dem Bauer mit Rat und Tat beistanden.[5]) So ist denn seit 1760 eine Besserung der Lage deutlich erkennbar.[6]) In wieweit der Wohlstand steigt, läßt sich allerdings nicht genau feststellen, da auch jetzt der Bauer durch absichtliche falsche Angaben über seine Lage die Regierung zu hintergehen sucht.[7])

Zwei Jahrzehnte ungefähr dauerte dieser Zustand, bis in den achtziger Jahren des 18. Jahrhunderts ein strenger Winter und mehrere Mißernten eine neue Kalamität her-

---

[1]) Rambaud a. a. O. t. II. 504. [2]) Bezüglich der Rechte der Adeligen über die Bauern cf: A. Babeau, Le village sous l'ancien Régime. Paris 1878. pp. 172—187; — C. Dareste de la Chavanne, Histoire des Classes agricoles en France depuis Saint Louis jusqu'à Louis XVI. Paris 1854. pp. 169—212; — A. Young, Reisen durch Frankreich, übersetzt von E. W. A. Zimmermann. Berlin 1793—1795. t. II. 432 s. — Über die Abgaben an die Geistlichkeit cf: Babeau, a. a. O. p. 133 s. [3]) „On sélève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres". La Bruyère a. a. O. I. 295. [4]) Babeau, a. a. O. p. 293—295. [5]) Rambaud a. a. O. p. 515 s. [6]) Babeau, Vie rurale p. 121. [7]) Babeau, Village pp. 325—327.

aufbeschworen.[1]) So findet der Engländer Young während seiner Reisen durch Frankreich in den Jahren 1787—1790 fast überall dasselbe Elend, wie es im Beginn des Jahrhunderts bestanden hatte.[2])

Trotz der armseligen Lage des Bauern, trotz der ihn allenthalben so sehr beschränkenden Abhängigkeit befand sich der französische Kleinbauer am Vorabend der Revolution doch im Besitze von Grund und Boden, der nach Young [a. a. O. II. 209] mehr als ein Dritteil des Reiches ausmachte. Wie erklärt sich nun dieser Grundbesitz der Bauern? Schon unter der wenig drückenden Regierung Ludwigs XII. und Franz' I. begann der Bauer, mit seinem unter unendlichen Mühen ersparten Geld dem in Geldverlegenheit befindlichen Lehnsherrn Stücke Land abzukaufen; allerdings verlor er in den Religionskriegen bald wieder alles. Unter Sully konnte er von neuem seinem Hang, den Boden als Eigentum zu erwerben, folgen; doch zwangen ihn die Kriege Ludwigs XIV. wieder, das eben erworbene Gut zu veräußern. Aber kaum trat im 18. Jahrhundert eine Besserung in der elenden Lage ein, als er auch schon von neuem begann, das Land Stück für Stück zu erwerben. Es kam so weit, daß in vielen Dörfern der Lehnsherr nur noch sein Schloß besaß, allerdings blieb er der propriétaire supérieur der vom Bauer erworbenen Ländereien;[3]) denn der Bauer war zwar Eigentümer des Landes, aber er mußte dem Adligen einen festen Lehnzins bezahlen und ihm auch weiterhin die alten Feudalrechte, sei es zum Vorteil oder zur Ehrung des Lehnsherrn, zugestehen.[4])

Da brach 1789 die große Revolution aus: es schlug die Befreiungsstunde für den französischen Bauer. Die konstituierende Nationalversammlung unterdrückte die Feudalrechte; doch lasteten noch die schwersten Steuern

---

[1]) Rambaud, a. a. O. p. 508 s. [2]) Young, a. a. O. I. 21. 34; II. 198. [3]) Rambaud, a. a. O. II. 510. — Über den Grundbesitz des Bauern cf: F. Wolters, Studien über Agrarzustände und Agrarprobleme in Frankreich von 1700—1790. Diss. Berlin 1903. [4]) E. Lavisse et A. Rambaud, Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Paris 1899. t. VIII.620.

auf dem Bauer, bis er 1792 durch den Beschluß der legislativen Nationalversammlung auch hiervon befreit wurde. Der Konvent endlich verschaffte dem Bauer seine eigentliche „Mitgift der Revolution", die Freiheit des Bodens. Mit neuem Mute begann er jetzt die Scholle zu bearbeiten, die sein Eigentum geworden war.[1])

In kurzer Zeit nahm die Landwirtschaft einen großen Aufschwung. An Stelle der Dreifelderwirtschaft trat die Koppelwirtschaft, die einen weit größeren Ertrag lieferte. Vor allem verdankt die Landwirtschaft ihr schnelles Aufblühen im 19. Jahrhundert der Wissenschaft: der Technik und der Chemie. Landwirtschaftliche Maschinen der verschiedensten Art ersetzten die alten einfachen Geräte und gestatteten ein schnelles Bearbeiten selbst der größten Güter.[2]) Die Chemie entdeckte Mittel, die vorzeitige Entkräftung des Bodens zu verhindern. Der Staat bemühte sich, die Bauern theoretisch in landwirtschaftlichen Schulen und praktisch durch Musterpachthöfe zu unterrichten. So erreichte die Landwirtschaft in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts eine sehr hohe Blüte.

Da treten zwei neue Faktoren auf, die eine landwirtschaftliche Krise herbeiführen. Einerseits ist es die stetige Abnahme der Ertragsfähigkeit des im Koppelsystem ermüdeten Bodens, die dem Landmann die Bebauung der Scholle verleidet, andererseits zieht die mit ungeahnter Schnelligkeit emporblühende Industrie den Bauer in die Stadt: der Bauer zieht dem mühseligen Bebauen des Feldes eine ihm angenehmere Stelle als Beamter der Eisenbahn, der Post oder dergleichen in der Stadt vor.

Die rapide Abnahme der Landbevölkerung in den letzten Jahrzehnten erregte die allgemeine Aufmerksamkeit: man wurde sich bewußt, wie gefährlich das Zusammenströmen der Bevölkerung in den Städten, besonders in Paris, für den Ackerbau und demgemäß für das Land sei. Diese Erwägung gab den Anstoß zu einer neuen Richtung in der französischen Literatur: der Dezentralisation oder

[1]) A. Rambaud, Histoire de la Civilisation contemporaine en France. Paris 1888. pp. 274—279. [2]) Rambaud, Civ. contemporaine. p. 481.

dem Regionalismus. Schriftsteller, meist selbst dem Bauernstande entsprossen, suchen in ihren Romanen das Interesse für das Land zu erwecken und predigen Rückkehr zur heimatlichen Scholle. So nimmt heute der Bauernroman einen breiten Raum in der französischen Literatur ein.

Die große Anzahl der französischen Bauernromane zu ordnen und darzustellen, wie der Charakter, das Leben der Landbevölkerung von den einzelnen Schriftstellern geschildert worden ist, habe ich in vorliegender Arbeit versucht; daneben habe ich noch kurz untersucht, ob die Romanschriftsteller den Bauer auch genau beobachtet haben.

Über den Bauer in der französischen Literatur sind mir einige Aufsätze bekannt: a) Georges Pellissier, Le Paysan dans le Roman français moderne in RRR. XXXV (1900), p. 485—497. b) Peasant Studies in french Fiction, in Ed. Rev. 205 (1907), p. 299—325. c) Henri Pajot, Le Paysan dans la Littérature française. Simple Etude. Paris 1906. [Pajot behandelt nur Balzacs „Paysans", Sands „François le Champi" und Zolas „Terre". Im übrigen hat der Verfasser sein Werk wieder eingezogen; vorhanden ist es in der Freiherrlich Rothschild'schen Bibliothek zu Frankfurt a. M.] — Einige kürzere Aufsätze sind an anderer Stelle erwähnt. Dagegen ist mir keine Arbeit über den Charakter und den Ideenkreis der Bauern, sowie die Wandlungen derselben, soweit sie von den Romanschriftstellern geschildert sind, bekannt geworden.

Den Begriff „Bauer" verstehe ich in vorliegender Arbeit im engeren Sinne des Wortes. Es handelt sich in erster Linie um die Landleute, die vom Ertrage ihrer Scholle leben. Nicht behandelt wurden also im Prinzip alle anderen Landbewohner, wie Müller, Wirte, ländliche Handwerker, Hirten, Waldarbeiter, Flurschützen u. dgl.[1]) Demgemäß habe ich die Romane, in denen eigentliche Bauern nicht vorkommen, hier unberücksichtigt gelassen.[2]) Eine erschöpfende Be-

[1]) Doch werden an einzelnen Stellen auch diese akzessorisch erwähnt. [2]) Ich denke hierbei vor allem an die Romane A. Theuriets, die zwar auf dem Lande spielen, aber — wenigstens soweit sie mir bekannt geworden sind — keine Typen des laboureur bringen.

handlung des Themas ist mir nicht möglich gewesen, schon deshalb, weil mir eine Reihe von Romanen, die mir aus Besprechungen als Bauernromane bekannt sind, zum Teil auch nicht auf buchhändlerischem Wege zugänglich waren. Nähere Angaben finden sich bei den betreffenden Kapiteln.

Kapitel I.

Der Bauer im Roman des 18. Jahrhunderts.

§ 1.

Marivaux.

1734—35: Le Paysan parvenu.

Marivaux dürfte wohl der erste französische Schriftsteller sein, der den Bauer als Hauptfigur in die Romanliteratur eingeführt hat; allerdings beobachten wir im „Paysan parvenu" den jungen Bauer Jacob de la Vallée nicht in seiner Tätigkeit als Bebauer der Scholle, sondern wir verfolgen seine Schicksale in Paris. Da der Held aber ein auf dem Lande aufgewachsener Bauernbursche ist, zeigt sein Charakter einige spezifisch bäuerische Eigenschaften, die für Marivaux' Beurteilung des französischen Bauern bezeichnend sind. Eine kurze Analyse[1]) des Romanes dürfte vielleicht nicht unerwünscht sein.

Jacob, ein junger Bauer aus der Champagne, bringt jährlich den neuen Wein dem Besitzer des väterlichen Pachthofes nach Paris. Auf den Vorschlag des Gutsherrn bleibt er bei ihm als Diener, da er überzeugt ist, daß er in Paris eher als in seinem Heimatsdorf sein Glück machen werde. Die angeborene bäuerliche Schlauheit zeigt ihm die richtigen Wege, sein Ziel zu erreichen, wobei ihm allerdings eine ungewöhnliche Schönheit, die alle Frauen, mit denen er in Verbindung kommt, bezaubert, und nicht zum wenigsten der Zufall ungemein hilft. Im Anfang seiner

[1]) Eine ausführliche Analyse der 5 echten Teile des Romans gibt W. Printzen, Marivaux. Sein Leben, seine Werke und seine literarische Bedeutung. Diss. Münster. 1885. p. 96—98.

Laufbahn als Lakai wirft er ein Auge auf das Kammermädchen des Hauses, Geneviève, die sich während ihrer Dienstzeit ein kleines Vermögen „erworben" hat. Doch sobald er merkt, daß sein Herr das Mädchen verführt hat und sie ihm verheiraten will, zieht er sich zurück, was ihm um so leichter wird, als er bemerkt, daß seine Herrin in ihn verliebt ist. Doch diese seine Spekulation schlägt fehl, indem er sich durch den plötzlichen Tod seines Herrn mittellos auf die Straße gesetzt sieht. Der Zufall will es, daß sich ein ältliches Fräulein, dessen er sich auf der Straße bei einer plötzlichen Unpäßlichkeit angenommen hat, in ihn verliebt. [Pp. I. Teil.] Gewandt berechnet Jacob seine Aussichten: durch eine Heirat mit der allerdings schon fünfzigjährigen M^lle^ Habert — er selbst zählt noch nicht 20 Jahre! — würde er vom unbemittelten Bedienten ein wohlhabender Bürger, ganz abgesehen davon, daß er nach dem Tode seiner Frau sie beerben und auf Grund der einmal erlangten Stellung eine noch bessere einnehmen könnte. So schwankt er nicht lange. Mit einer geheuchelten Naivetät und bäuerlicher Bonhomie gesteht er der Jungfer seine Liebe. [Pp. II. Teil.] Er erreicht sein Ziel — wenn auch erst nach einigen hindernden Episoden — und genießt zuerst in Behaglichkeit sein Glück als gutsituierter und angesehener Bürger und Ehemann. Gewiß liebt er seine Frau aus Dankbarkeit, aber sein Ehrgeiz treibt ihn aus seinem ruhigen Leben. Durch die Liebschaften mit M^me^ de Ferval und M^me^ de Fécour hofft er eine weitere Staffel auf der bürgerlichen Ehrenleiter emporklettern zu können. Doch schneller hilft ihm auch jetzt wieder der Zufall: auf der Straße steht er dem von Unbekannten angegriffenen Conte d'Orsan bei und erwirbt sich dessen Freundschaft. [Pp. V. Teil.] In den Freundeskreis des Grafen hineingezogen erreicht er den Höhepunkt seines Glückes: nach dem Tode seiner Frau heiratet er M^lle^ de Vambures und wird schließlich Gutsherr seines Heimatsdorfes.[1])

[1]) Pp. VIII. Teil. Die von Marivaux selbst herrührende Ausgabe vom Jahre 1734—35 hat nur 5 Teile. G. Larroumet (Marivaux, sa vie et ses œuvres. Paris 1882. p. 612) vermutet, daß in der ersten posthumen

Neben seinem ausgeprägten Ehrgeiz besitzt Jacob aber ein weiches, gefühlvolles Herz. Nicht nur seines Bruders, [Marivaux VIII. 304.], sondern auch des Sohnes seines ersten Herrn nimmt er sich bereitwilligst an. [Marivaux VIII. 382.] Auch als Herr des Dorfes bleibt er seinem Vater untergeben: „Je suis le seigneur du lieu, et non pas le vôtre!" sagt er zu ihm bei seiner Ankunft im Dorfe, nachdem er mit Tränen in den Augen aus der Karosse gestiegen und in seine Arme geeilt ist. [Marivaux VIII. 391—393.]

Außer Jacob begegnen wir im „Paysan parvenu" nur noch zwei Bauern, dem Vater und dem Bruder des Helden. Der Vater ist das gerade Gegenteil Jacobs. Er besitzt keine Spur Ehrgeiz, hat er es doch abgeschlagen, die Schwester des Herrn de Vainsac, die dieser ihm zur Frau anbot, zu heiraten. Der Grund, den er dafür angibt, veranschaulicht uns den Grundzug seines Charakters deutlich: „Mais, tétigué! J'ons du nez et je vîmes bien alors qu'on visait à notre bien et non à notre parsonne, et j'ons toujours fait le sourd." [Marivaux VIII. 403.] Dieser Zug allein wäre schon imstande, den alten La Vallée als rechten Bauerntyp zu bezeichnen. In der Tat, Jacobs Vater ist Bauer und will es bleiben, mag auch sein Sohn als Lehnsherr auf dem Schlosse sitzen. Er schlägt das Angebot Jacobs, mit ihm im Schloß zu wohnen, ab: „Non, nous autres gens du village j'avons notre trantran, il faut nous le laisser suivre; j'mourrais si j'quittais mes habitudes. Je veux travailler tant que je vivrai." [Marivaux VIII. 404.]

In recht ungünstigem Licht steht daneben Alexandre, der Bruder Jacobs, der auch in Paris wohnt. Von Natur gutmütig und ohne jede Energie, läßt er sich von seiner launen- und dünkelhaften Frau wie ein Kind behandeln. [Marivaux VIII. 295 ss.] Er bleibt stets ein einfacher Mann des niedern Bürgerstandes, während seine Söhne, die Jacob hat aufziehen lassen, in ihren reichgestickten Kleidern ihren

---

Ausgabe des 'Paysan' La Haye 1762 sich schon Teil VI—VIII findet. Die erste Pariser posthume Ausgabe v. J. 1764 enthält die drei apokryphen Teile. Vgl. hierüber auch J. Fleury, Marivaux et le Marivaudage. Paris 1881. pp. 222—227.

einfachen, bäuerlichen Vater fast nicht mehr kennen wollen. [Marivaux VIII. 447.]

In der Hauptfigur des Romanes, dem jungen Emporkömmling, haben wir eine durchaus zeitgemäße Figur. Die elenden Verhältnisse auf dem Lande lockten eine große Menge Bauern in die Stadt. „Die Bauernburschen verließen die heimatliche Scholle, zogen die Livree eines ‚Seigneur' oder einer Halbweltdame an, nannten sich nach ihrer Provinz Champagne, Poitevin, Normand oder Picard und gelangten mit einiger Gewandtheit oft in angesehene Stellen." [1])

So muß man Marivaux das Verdienst lassen, daß er in seinem Jacob einen Bauer nach dem Leben gezeichnet hat.

Daß die Charakteristik des alten La Vallée als eines treu an seiner Scholle haftenden Bauern, die sich in dem apokryphen Teil des „Paysan parvenu" findet, nicht von Marivaux selbst herrührt, ändert insofern wenig an der Echtheit und Wahrscheinlichkeit des Bauern, als sie von einem (uns unbekannten) Zeitgenossen Marivaux' herrührt.

§ 2.

Restif de la Bretonne. Nougaret.

Restif de la Bretonne, Le Paysan perverti. 1775.
„ „ „ „ La Paysanne pervertie. 1784.
„ „ „ „ La Vie de mon Père. 1779.
„ „ „ „ Monsieur Nicolas. 1793.
P.-J.-B. Nougaret, La Paysanne pervertie. 1777.

Vier Jahrzehnte verstrichen in der Geschichte des französischen Romans, bis Nicolas-Edme Restif de la Bretonne den Bauer wieder als Hauptfigur in den Roman einführte. 1775 erschien Restifs Briefroman „Le Paysan perverti ou les Dangers de la Ville" in 4 Bänden. Schon zwei Jahre später entstand eine Nachahmung des Romanes: „La

[1]) G. Deschamps, Marivaux. Paris 1897. p. 170 s.

Paysanne pervertie ou les Moeurs des grandes Villes“ von Nougaret.[1]) 1784 veröffentlichte Restif auch eine „Paysanne pervertie“, ein Gegenstück zu seinem „Paysan“. In demselben Jahre verschmolz er beide Romane zu einem einheitlichen Werk in 16 Teilen: „Le Paysan et la Paysanne pervertis ou les Dangers de la Ville.[2])

Restif sowohl wie Nougaret wandeln in der Wahl des Milieus ihrer Romane noch ganz auf den Spuren Marivaux'. Die Hauptfigur bildet zwar ein Bauer, bzw. ein Bauernmädchen, aber die Handlung spielt fast durchgehends in Paris, mit dem einen Unterschied, daß Restifs Edmond und Ursule Rameau vorwiegend in gutbürgerlichen, Nougarets Jeannette R... aber in aristokratischen Kreisen leben. Bäuerliche Verhältnisse treten deshalb auch in diesen Romanen sehr in den Hintergrund. Meist dienen die ländlichen Schilderungen als Gegensatz zu den verderbten Zuständen der Hauptstadt. Immerhin gewinnen wir — besonders mit Hinzuziehung von Restifs „Vie de mon Père“ und „Monsieur Nicolas“ — eine wenn auch unvollständige Charakteristik der Bauern vor der großen Revolution.

Einer der Hauptunterschiede zwischen Stadt- und Landbevölkerung war von jeher der, daß auf dem Lande die Religion festeren Bestand zeigte, als in der Stadt. Diese Tatsache finden wir bei Restif und Nougaret bestätigt. Die Haupttypen des tiefreligiösen Bauers sind Edme Restif, der Vater des Schriftstellers, und der ihm entsprechende Bauer Edmond Rameau im „Paysan-Paysanne pervertis“. Das Leben, das Edme inmitten der Seinen

---

[1]) Pierre-Jean-Baptiste Nougaret, geb. 1742 in La Rochelle, gest. 1823 in Paris, wo er seit 1763 lebte. Restif stand eine Zeitlang mit ihm in literarischer Verbindung, verfeindete sich aber bald mit ihm. Über dieses Verhältnis cf. MN. IX. 217 ss. [2]) Diese Ausgabe wurde in vorliegender Arbeit benutzt. Außerdem wurde noch die Biographie des Vaters Restifs: 'La Vie de mon Père' und Restifs Autobiographie 'Monsieur Nicolas ou le Coeur humain dévoilé' herangezogen. Unberücksichtigt blieb 'Le Drame de la Vie, contenant tout un Homme entier. Pièce en 13 Actes des Ombres et en 10 Pièces régulières'. Paris 1793. 6 Teile, da dies nur eine mit wenigen Zusätzen versehene Dramatisierung des 'Monsieur Nicolas' ist.

führt, ist ein geradezu patriarchalisches. Arbeit und religiöse Betrachtung füllen des alten Restif Leben aus: hat er tagsüber tüchtig mit bei der Feldarbeit geholfen, hat er seine Amtsbeschäftigungen als Dorfnotar verrichtet, so versammelt er abends seine aus Frau und 14 Kindern bestehende Familie und das Gesinde und liest Abschnitte aus der Familienbibel vor, ja, Sonntags wird sogar später zu Nacht gegessen, weil dann die religiöse Lektüre länger dauert.[1]) Auch sonst hören wir von seiner Frömmigkeit. Als er mit Nicolas von der Reise nach Paris zurückgekehrt ist, geht er zunächst mit ihm zur Dorfkirche, um Gott für den Beistand auf der Reise zu danken. [MN. II. 15.] Das gute Beispiel des Vaters wirkt auch auf die Familie. Edme-Nicolas, der älteste Sohn aus erster Ehe, widmet sich dem Dienste Gottes und erreicht als Priester eine seltene Vollkommenheit in allen Tugenden. Pierre Rameau im „Paysan" ist ein weltliches Seitenstück zu Edme-Nicolas. Nach Restifs eigenen Worten ist er „un honnête homme resté au village, pénétré des préjugés de la religion, que rien n'a jamais ébranlés dans son esprit." [MN. XIV. 108.] In der Tat zeigen seine Briefe ein tiefreligiöses Empfinden. Durch das Urteil, das seinen unglücklichen Bruder Edmond zu den Galeeren verdammt, ist er in seiner Familienehre sehr erniedrigt, aber demütig unterwirft er sich dem Zorne Gottes, der so schwer auf seinem Bruder lastet [PPp. IV. 173.] Von Natur religiös sind auch Jeannette R... und ihre Schwester Louise im Romane Nougarets. Doch während Louise auch in Paris, wohin sie nach ihrer Heirat mit dem Advokaten P.. gezogen ist, treu ihre Religion bewahrt, verliert Jeannette, die Paysanne pervertie, in der Hauptstadt gar bald ihren Glauben. Hatte sie vorher die feste Absicht gehabt, ins Kloster zu gehen, um ihre Wohltäterin, die Marquise de F..., nicht durch ihre Liebe zu ihrem Sohne, dem jungen Marquis, zu erzürnen und Gott nicht durch eine sündige Liebe zu beleidigen — „il vaut mieux mourir saintement pour le ciel, que de vivre crimi-

[1]) MN. III. 124. Eine ausführliche Beschreibung des patriarchalischen Lebens befindet sich VdmP. II. 65—69.

nelle pour la terre", — so denkt sie bald, als sie mitten im Trubel der Gesellschaft steht, nicht mehr daran, den Schleier zu nehmen. [Pperv. I. 95, 179; II. 39.]

Glaube und Aberglaube sind eng miteinander verknüpft. Gerade die Bauern können sich am schwersten vom Aberglauben losmachen. Restif verzeichnet einige Fälle bäuerlichen Aberglaubens. So finden wir im 2. Bande des „Monsieur Nicolas" ein krasses Beispiel. Es heißt dort, daß der Bauer Jean Pyot „ôt mort, ét ses dents reveunent su' sa fousse." Die Erklärung für dieses sonderbare Phänomen gibt sein gleichnamiger Cousin: „Vou' ains entendu dihe coume il était mal-répondant à pèhe ét mèhe, qu'il maudissait queuquefouas, ét coume a une fouas iuhé sa mèhe ét battu ses deux soeus Marguite ét Madelène dans ses bras?" [MN. II. 82.] — Die ausführliche Teufelbeschwörungsformel des Hirtenjungen Courtcou [MN. I. 231 s.] weist auf einen weiter verbreiteten Aberglauben hin.

Wahres religiöses Empfinden bewahrt in der Regel dem Menschen eine große Sittlichkeit. Als Beweis hierfür können aus unseren Romanen der Vater Edme und Pierre Rameau dienen. Sonstige markante Beispiele fehlen. Allerdings ziehen sich die Bauernmädchen vom Verkehr mit Simone le Roux, die sich mit Claude Mathurin zu weit eingelassen hat, völlig zurück, so daß das arme Mädchen verzweifelt und verschwindet [Pperv. II. 164 s.], und auch Restif behauptet an mehreren Stellen,[1]) daß selten ein Bauernmädchen sich sittlich vergeht, aber die von ihm angeführten Beispiele — und nicht zum wenigsten sein eigener Lebenswandel, — die er wegen des allzustarken Naturalismus in lateinischer Sprache einflicht, zeigen, eine wie große Unsittlichkeit auch auf dem Lande herrscht.[2]) Im Vergleich hierzu ist die Verderbtheit Edmond und Ursule Rameaus

[1]) „la conduite de nos jeunes Villageoises était assés innocente." VdmP. I. 15; ferner: „il est-rare cependant que les Filles ne saient pas sages." PPp. I. 188. Als Erklärung sagt er: „Les jeunes filles de nos cantons ont un préjugé salutaire: une fille se regarde comme déshonorée si un garçon lui a mis la main sous la jupe." MN. V. 181. [2]) Man vgl. z. B. MN. I. 53; 54; 75; 80; 106; 236. II. 106.

und Jeannette R...s, die alle unschuldig nach Paris kommen und dort moralisch verdorben werden, noch eher erklärlich. Und doch preist Restif die ländliche Unschuld. Manon, die erste Frau Edmond Rameaus, schreibt an Gaudet d'Arras über ihren Aufenthalt in Sacy: „Ces Gens-là valent- mieus que tout ce que j'ai vu de ma vie; l'on ne respire auprès d'eux que la paix ét l'innocence; il suffit de vivre avec eux pour devenir comme eux." [PPp. I. 281.] Restif erfährt den Einfluß der ländlichen Umgebung auch an sich selbst. Im Jahre 1759 verweilt er eine Zeitlang in seinem Heimatsdorf Sacy und beschäftigt sich mit Übersetzung lateinischer Dichter. „Ma conduite", sagt er, „était innocente, je revenais insensiblement, sous les yeux de mes parents, à ma pureté native; je reparus, en quelques semaines, cette ‚fille modeste', dont mon cousin Droin le riche me donnait le nom." [MN. VIII. 199.]

In vielen Fällen hat der sittliche Mensch ein gutes Herz. Auch bei Edme Restif zeigt sich das. Er ist nicht nur gegen seinen mitunter sogar ungerechterweise strengen Vater bescheiden und gehorsam, sondern auch seinen Kindern ist er ein liebevoller Vater, voll Nachsicht für ihre kleinen Vergehen. Seine Nächstenliebe geht so weit, daß er seine Schuldner nie zum Zahlen drängt. [VdmP. I. 141.] Dieser übertriebene Gerechtigkeitsdrang erscheint in einigen Fällen um so auffallender, als Edme persönlich Schaden dabei hat und er doch, wie sein Sohn ihn charakterisiert, selbst in Kleinigkeiten äußerst sparsam ist. [VdmP. I. 131.] Edme kauft Pferde jung auf, behält sie zwei Jahre und verkauft sie dann. Da er Pferdefreund ist, läßt er ihnen gute Pflege angedeihen, und so kommt es, daß man ihm hohe Preise für die Tiere anbietet; meist hält er den angebotenen Preis selbst für zu hoch und erniedrigt ihn aus freien Stücken. [VdmP. I. 132.] Erwirbt er Land, so zahlt er nicht den Preis, den es zurzeit wert ist, sondern den — selbstverständlich bedeutend höheren —, welchen es etwa in zehn Jahren wert sein wird. [VdmP. I. 143.] In seiner Menschenfreundlichkeit geht er so weit, daß er den Arzt Edmond Bourjat, einen seiner Verwandten, bittet, sich

doch nicht so lange aufzuhalten, da man zu Hause vielleicht seiner Hilfe bedürfe. [MN. II. 13.] Daß ein Mann von solchem Altruismus es als großes Unrecht ansieht, Waren zu schmuggeln, ist leicht verständlich. So schlägt Edme denn auch höchst unwillig darüber, daß er — ohne sein Wissen — dem alten Kaufmann Schmucksachen im Werte von über 100 000 livres nach Paris eingeschmuggelt hat, die angebotene Belohnung ab. [VdmP. I. 42.] Wenn auch nicht alle Bauern so waren, wie Edme Restif, „l'honnête homme", so muß N.-E. Restif doch eine Reihe von Leuten gekannt haben, die seinem Vater glichen, sagt er doch: „„La Vie de mon Père' est, . . . aux circonstances près, la vie d'un millier de bons laboureurs de ces cantons." [MN. III. 6. Anm.] Beispiele hat er für seine Behauptung weiter nicht gegeben. Doch hören wir, daß die Bauern von Nitry, einem Nachbardorf von Sacy, bei der Weinernte sehr viele Trauben für die Nachlese der Armen übriglassen. [MN. I. 136.] Nougaret bringt ein schönes Beispiel von Herzensgüte in der Bauersfrau la Michelle, die, selbst arm, sich doch der kleinen verwaisten Louise R. . . annimmt. [Pperv. I. 8.]

Andererseits fehlt es bei Restif auch nicht an Beispielen von mehr oder weniger selbstsüchtigen Zügen. Der Bauer Marsigny heiratet Brigitte nicht, weil sie hübsch ist, sondern weil sie eine gute Wirtschafterin, für ihn also ein Kapital ist; umgekehrt gefällt er seiner Frau, weil er unermüdlich bei der Arbeit, mäßig und fast geizig ist. [PPp. I. 471.] Gerade im Geiz äußert sich meist der Egoismus der Bauern. Der reiche Bauer, der eine ältere Schwester Edmond Rameaus heiratet, liebt zwar sehr den Wein, trinkt aber keinen, da er ihn lieber verkauft. [PPp. II. 77.] Neben dem Geiz ist Hartherzigkeit der am meisten hervortretende Fehler der Bauern von Sacy. Den Typ des rohen, hartherzigen Bauern sehen wir in dem reichen Thomas Dondaine. [VdmP. I. 80.] Hartherzig und eigennützig sind auch die Verwandten der verwaisten Geschwister Jeannette und Louise R... im Roman Nougarets, die die Kinder, um sie los zu werden, in die Stadt ins Hospital schicken wollen.

[Pperv. I. 7.] Ein recht charakteristisches Bild von dem schon dem Bauernjungen anhaftenden Eigennutz erhalten wir indirekt aus der Rede des alten Schulmeisters in „La Vie de mon Père", in der er nach Ablauf der viermonatlichen Sommerferien die Jungen wegen ihrer Vergehen tadelt: „il reprochait à celui-ci d'avoir donné à ses boeufs des javelles, de l'avoine qui ne lui appartenait pas; à celui-là de les avoir laissés dans la luzerne, le sainfoin d'autrui; . . . à l'autre . . . d'avoir maltraité & blessé les bestiaux de ses Camarades; de les avoir forcé à la charrue pour ménager davantage les siens propres; d'avoir prolongé le travail les jours où la charrue était à lui, & de l'avoir accourci, quand elle était à ses Suitiers ou Consorts; d'avoir anticipé sur l'héritage du Voisin, une, deux raies de terre; d'avoir pris quelques javelles ou quelques gerbes sur le bord de son champ; d'avoir mangé le raisin & les fruits dans les héritages contigus au sien ou ailleurs." [VdmP. I. 14.]

Da die Hauptpersonen der Bauernromane des 18. Jahrhunderts alle nach Paris gehen, kann bei ihnen von einer Liebe zum Landleben oder gar zur Scholle keine Rede sein. Doch besitzen einige Nebenpersonen einen ausgesprochenen Geschmack für die Landbebauung. Der reiche Schwager Edmond Rameaus verbringt seine Mußestunden nicht bei seiner jungen Frau, sondern durchstreift seine Felder, seine Weinberge und überlegt die noch ausstehende Arbeit. [PPp. II. 77.] Edme Restif zeigt schon in ganz jungen Jahren rurale Neigungen, ja, er arbeitet lieber auf dem Felde, als daß er sich mit seinen Altersgenossen vergnügt. [VdmP. I. 27.] Auch noch im vorgeschrittenen Alter hilft er immer bei der Feldarbeit mit und gibt den andern ein gutes Beispiel. [VdmP. II. 73.] Die Neigung zum Landleben bei den einen, der Trieb zur Stadt bei den andern ist dem Bauer angeboren. Wie verschieden in dieser Beziehung Geschwister sind, zeigen bei Restif Edmond und Ursule Rameau einerseits, ihr Bruder Pierre und Fanchon Berthier andererseits. Nougaret führt ein deutliches Beispiel an in Jeannette und Louise R... Louise ist und

bleibt das einfache Bauernmädchen, das nie mit dem Luxus, in welchem die Schwester in Paris lebt, tauschen möchte. [Pperv. II. 26.] Auch später, als sie mit ihrem Gatten, dem Advokaten P..., in der Hauptstadt wohnt, sehnt sie sich immer nach dem einfachen Landleben: „loin d'éprouver du plaisir, je voudrais bien encore être dans mon village," [Pperv. III. 247.] und weiter: „Que je regrette la vie tranquille que je menais en soignant mes brebis & mes genisses. Aussi je ne désirais point de devenir une grande Dame; non, j'aurais été satisfaite en me voyant la femme d'un honnête Laboureur." [Pperv. IV. 247 s.] So ist denn auch, als sie erfährt, daß ihr Mann ihr die Treue gebrochen hat, ihr erster Gedanke der, in die armselige Hütte der Michelle zurückzukehren. [Pperv. IV. 287.] Das gerade Gegenteil von Louise ist ihre ältere Schwester Jeannette. Sie bedauert ihre Schwester, die auf dem Lande bleiben muß: „Que je te plains, ma Soeur, d'être tristement confinée à la campagne," [Pperv. II. 21.] „Ah, que je te plains, ma pauvre Soeur! que tu mènes une vie ennuieuse & monotone!" [Pperv. II. 76.], ja, bald muß sie gestehen, daß die Gesellschaft in Paris ihr so gut gefällt, daß es ihr schwer würde, sich wieder an eine andere Umgebung zu gewöhnen. [Pperv. III. 125.] Besonders mag sie dabei an das Leben bei ihren heimatlichen Bauern gedacht haben, und das dürfte nur zu wahr sein, daß sie, die feine Dame, in die Sphäre, der sie entsprossen, nicht mehr hineinpaßt; werden doch die Bauern sowohl von Nougaret als „grossiers" bezeichnet [Pperv. I. 21.], als auch besonders von Restif, der von seinen Landsleuten sagt, daß sie an Grobheit und Ungeschlachtheit kaum ihresgleichen finden, „même en Allemagne", wie er hinzufügt. [VdmP. II. 67.]

Ein Rückblick auf die von Restif und Nougaret gegebene Charakteristik der Bauern zeigt uns, daß beide Schriftsteller im allgemeinen nur Herzens- und Charaktereigenschaften hervorheben, über intellektuelle Veranlagung aber nicht sprechen. Der Gesamteindruck geht dahin, daß die Landbevölkerung in besserem Lichte dasteht als die Stadtbevölkerung, ohne daß man behaupten könnte, daß

die Schilderung idealisiert sei; denn andere Stellen lassen Restif als ganz frei von Schönfärberei erscheinen. Nougarets Roman ist gegenüber den Werken Restifs sowohl in Bezug auf Inhalt wie in der Darstellung viel gemäßigter. Trotz der vielen realistisch-naturalistischen Szenen bei Restif, die an photographisch getreuer Wiedergabe des Lebens selbst den Naturalismus eines Zola übertreffen, kann man seine Romane nicht als realistische bezeichnen, da realistische Schilderungen nicht im Vordergrunde stehen, überdies Restif naiv wiedergibt, während es sich z. B. bei Zola um ein bewußt angewendetes Kunstmittel handelt.

Die Literarhistoriker beurteilen Restif sehr verschieden. G. Lanson[1]) widmet ihm, als nicht zur Literatur gehörig, nur wenige Zeilen, F. Funck-Brentano glaubt ihn „l'écrivain . . . le plus vrai, et peut-être le plus génial du XVIIIe siècle“[2]) nennen zu können. Mag man über Restifs Bedeutung sich nicht einig sein; darin muß man wenigstens übereinstimmen, daß er als Vorläufer Balzacs und Zolas, als „Vater des Realismus“ bzw. Naturalismus nicht unerwähnt bleiben darf.

---

[1]) G. Lanson, Histoire de la Littérature française. Paris [11]1909. p. 679. [2]) F. Funck-Brentano, Restif de la Bretonne. Son Enfance. in NR. XIIIe série (1908) t. I. 214.

Kapitel II.

Der Bauer im idealistischen Roman des 19. Jahrhunderts.

§ 3.

George Sand.

Le Compagnon du Tour de France. 1840.
Jeanne. 1844.
Le Meunier d'Angibault. 1845.
La Mare au Diable. 1846.
La petite Fadette. 1849.
François le Champi. 1850.
Les Maîtres Sonneurs.[1]) 1853.
Le Marquis de Villemer. 1861.

Marivaux' „Paysan parvenu" und Restifs „Paysan perverti" kann man nicht eigentliche Bauernromane nennen, vielmehr gehören sie der Gruppe der bürgerlichen Romane an. George Sand war es vorbehalten, mit ihren ländlichen Erzählungen den Bauernroman zu begründen. Wie bekannt sein dürfte, begann G. Sand ihre literarische Laufbahn mit einer Reihe romantischer Romane. Unter dem Einfluß Lamenais' und Leroux' wandte sie sich bald dem sozialistischen Roman zu und verfocht in ihrem „Com-

[1]) Birch-Hirschfeld gibt [in Suchier-Birch-Hirschfeld, Geschichte der französischen Literatur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. Leipzig und Wien. 1900. p. 661 und ebenso in der 2. Aufl. 1913, Bd. II. p. 378] «Maîtres Sonneurs» fälschlich mit «Meister Glöckner» wieder. Es handelt sich nämlich in dem Roman nicht um Glöckner, sondern um Dudelsackpfeifer.

pagnon du Tour de France“ (1840) und später im „Meunier d'Angibault“ (1845) und in „Le Péché de Monsieur Antoine“ (1847) ihre Ideen allgemeiner Verbrüderung. In der dritten Periode schuf sie dann den Bauernroman. Schon im „Compagnon“ hatte sie Szenen ländlicher Einfachheit eingeflochten und damit ein Gebiet betreten, das zu schildern sie besonders berufen war: sie hatte ihre Jugend unter den Bauern der Umgebung des Schlosses Nohant zugebracht. Im Jahre 1844, noch mitten in ihrer sozialistischen Periode, unternahm die Schriftstellerin in „Jeanne“ den ersten Versuch eines ländlichen Romans. Freilich spielt hier die Handlung noch teilweise in einem Schloß, aber die Schilderung der bäuerlichen Bevölkerung bildet bei weitem die Hauptsache. Der „Meunier d'Angibault“ gehört dem Inhalt nach wieder zu den sozialistischen Romanen, doch lassen schon hier die ländlichen Szenen das Nahen einer neuen Periode bei der Verfasserin vermuten. Das Jahr 1846 brachte endlich den Übergang zur dritten, „pastoralen“ Periode, wie Pellissier[1]) sie nennt. Ausgehend von dem schon von ihr ausgesprochenen Satze: „un paysan est un propriétaire, un citoyen“ [CdTdF. II. 421.], verließ sie den sozialistischen Roman, um in einer Reihe von Novellen den Bauer in seiner engeren Umgebung zu schildern. War der Bauer, so wie er auf dem Lande lebt, schon von Balzac in die Literatur eingeführt worden, so hat er durch die Erzählungen G. Sands endgültig das literarische Bürgerrecht erlangt. Nach 1853 verließ sie das von ihr neubegründete Gebiet des Bauernromans und wandte sich wieder dem „roman mondain“ zu. Doch auch dieser bleibt durchwirkt mit Schilderungen einfacher bäuerlicher Zustände.

Bei der näheren Betrachtung der Charaktereigentümlichkeiten der Sandschen Bauern fällt am meisten der tief eingewurzelte Aberglaube der Landbevölkerung auf. Gott ist dem Bauer nur ein Götzenbild, das der Ernte oder dem Vieh desjenigen sich günstig zeigt, der ihm eine Kerze

[1]) in Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la Littérature française des Origines à 1900. Paris 1899. VII. 423.

oder ein Bild weiht. [MdA. I. 222.] Alte heidnische Anschauungen und Gebräuche haben sich, in sonderbarer Weise dem christlichen Glauben angepaßt, in den abgelegenen Teilen der Landschaft Berry erhalten. Vielleicht trug die Natur des Landes nicht wenig dazu bei. Die alten Druidensteine hielten bei der Bevölkerung nicht nur die Erinnerung an die gallischen Kultstätten, sondern auch den Glauben an die Wirkung der alten heidnischen Gebräuche aufrecht. Die Feen (fades) spielen in der Gegend von Toull-Ste.-Croix eine große Rolle. Es sind dies, wie Jeanne der Komtesse erklärt, Töchter Gottes oder des Teufels; sie lieben oder hassen den Menschen und treiben ihn demgemäß zu guten oder bösen Werken an.[1]) Die noch aus der Zeit der Höhlenmenschen stammenden Grotten stehen in hoher Verehrung bei den Bauern, weil sie nach ihrem Glauben die Zufluchtsstätten der Geister sind. Durch kleine Gaben sucht man sich die Gunst und den Schutz der fades zu erwerben. Jeanne legt beim Verlassen einer Höhle, in der sie mit Guillaume Schutz vor dem Wetter gefunden hat, etwas Thymian in eine Felsspalte, doch sind sonst kleine Steine, Blätter oder Stückchen Moos üblicher. [Jea. 73. 83.] Wie tief der Glaube an die fades im Volke wurzelt, zeigt ein Beispiel von der Mutter Tula. Als Jeanne in ihrer Kindheit einst mit den drei Geldstücken, die ihr, während sie auf einem Druidenstein schlief, Boussac, Marsillat und der Engländer Harley in die Hand gelegt hatten, heimkam, fürchtete die Mutter sofort, daß die fades — daß das Geld von jemand anderem als den Feen stammen könnte, hielt sie für unmöglich — ihrem Kinde übel wollten; denn Geld bei sich zu tragen, bringt den Menschen in die Gewalt der bösen fades. [Jea. 229.] Um das Unglück von sich abzuwenden, muß Jeanne das dreifache Gelübde der Armut, Keuschheit und Demut ablegen und außerdem das Fünfsousstück, weil es als kleinste bei ihr gefundene Münze offenbar von einer ihr gutgesinn-

[1]) Jea. 228. Über die fades vgl. Laisnel de la Salle: Souvenirs du vieux Temps. Le Berry. I. (Les Littératures populaires XL.) Paris 1900. p. 121 ss.

ten Fee herrührt, durchlöchert (also seiner bösen Wirkung als Geldstück beraubt) als Talisman am Kreuz des Rosenkranzes tragen. [Jea. 347.] Jeanne ist fest von der Wirkung des Geldstückes überzeugt. Nur mit vieler Mühe gelingt es später der Komtesse Marie, ihr glaubhaft zu machen, daß das Geldstück nicht von einer Fee, sondern von dem Engländer Harley stammt. [Jea. 227.] Aber trotzdem sie nun weiß, daß das Geld, das sie zur Ablegung des Gelübdes veranlaßte, von profanen Händen herrührt, hält sie sich doch nicht für berechtigt, das einmal abgelegte Gelübde zu brechen: sie bleibt keusch; denn sie weist sowohl die unsittlichen Anträge Marsillats wie auch den ehrlichen Heiratsantrag des Engländers ab; ihre Demut verläßt sie nie; und wenn sie zur Gottesmutter betet, sie möge ihr helfen, den Schatz zu finden, der nach dem Glauben der Bevölkerung im Boden liegt, so tut sie das nicht, um selber reich zu werden, sondern nur, um ihren bedürftigen Mitmenschen beistehen zu können. — Außer dem in Stiergestalt auftretenden Geist hören wir [MS. 58] von einer „grand' bête", einem bösen Geiste, der die Menschen angreift. Etienne hat sein Gewehr mit drei „gesegneten" Kugeln geladen, um gegebenenfalls das Tier damit zu erschießen. [Jea. 227.]

Die Zahl der bösen Geister herrscht im allgemeinen vor. Im „Mare au Diable" ist der Teufelssumpf der Tummelplatz der Geister. Jeder, der in die Nähe des Sumpfes kommt, wird von den Geistern so gebannt, daß er, mag er sich auch entfernen, immer wieder zum Sumpf zurückkehren muß, es sei denn, daß er mit der linken Hand drei Steine in das Wasser wirft und zu gleicher Zeit sich mit der Rechten bekreuzt. [MauD. 101.] Germain, der den Sumpf noch nicht kennt, kommt, als er nach zweistündigem Marsch durch die nebelige Nacht von den Irrlichtern angelockt wieder zum Sumpf gelangt, sogleich auf die Vermutung, daß ein böser Geist ihn an den Ort bannt, und ergibt sich auch sofort in seine Lage, indem er mit Marie und seinem Sohn die Nacht am Sumpfe zubringt. [MauD. 78 ss.] Sonstige Lieblingsplätze der Geister sind auch Kreuzwege, an denen ein Kruzifix steht. [MdA. I. 48.]

Neben den guten und bösen fades gibt es noch eine Menge Kobolde (fadets), die eine Zwischenstellung zwischen den guten und bösen Feen einnehmen. Sie beschränken sich darauf, den Menschen Streiche zu spielen. So verstecken sie den spinnenden Mädchen die Spindel oder zerreißen ihnen die Fäden. [Jea. 230.] Auch treten sie in Gestalt von Irrlichtern auf. Landry in der „Petite Fadette" glaubt am Fluß das tanzende Irrlicht, das ihn ins Wasser geführt hat, nur durch ein Liedchen bereden zu können, ihm die Furt zu zeigen. [PF. 57.]

Nicht nur die fades, sondern auch Menschen haben nach Ansicht der Bauern überirdische Macht, und zwar kann diese, ebenso wie bei den Feen, gut oder böse sein. Die Dudelsackpfeifer sollen die Macht haben, die schädlichsten Tiere einzuschläfern und zur Nachtzeit Wölfe scharenweise vor sich herzutreiben, wie andere Leute ihre Schafe auf die Felder treiben. [MS. 57.] Aber um diese Macht zu erlangen, d. h. Dudelsackpfeifer zu werden, muß man auch seine Seele dem Teufel verschreiben. [MS. 389.] Die Mutter Tula ist eine der hilfespendenden Magierinnen, doch ist weiter kein besonderer Fall von ihr erzählt, da der Roman mit ihrem Tode beginnt. Von der Mutter Guite behauptet man, daß sie Feuer durch Worte besprechen könne, „ohne dazu Weihwasser nötig zu haben". [Jea. 93.] Vater Caillaud ist fest davon überzeugt, daß Landry den Hund von der Tollwut, die Kuh von dem Geschwulst und das Füllen von dem Schlangenbiß nur mit überirdischer Hilfe habe heilen können, ja, er geht in seinem Aberglauben soweit, daß er glaubt, Landry bereite durch seine bloße Anwesenheit im Stall dem Vieh Nutzen oder Schaden. [PF. 107.] Bei dem Vater Caillaud ist der Aberglaube selbst nicht durch die Erklärung Landrys auszurotten, daß er die Heilung der kranken Tiere nur den botanischen Kenntnissen der kleinen Fadette und seiner sorgfältigen Pflege der Tiere verdanke. Landry ist sich also selbst bewußt, daß er mit ganz natürlichen Mitteln seine Erfolge erzielt hat. Anders verhält es sich mit den „savantes matrones" in „Jeanne". Frauen, wie die Mutter Guite, die Krank-

heiten heilen, für die Abwendung der Plagen der Landwirtschaft beten u. dgl., sind durchaus von der Macht ihrer Gebete zu den heilspendenden fades überzeugt. Sie sind im Grunde sogar sehr religiös; denn bei der äußerst elementaren Belehrung, die sie in der Religion erhielten, wissen sie nicht, wo die christliche Lehre aufhört und der heidnische Kult anfängt. [Jea. 79; 289.] — Sehr verbreitet ist auch beim französischen Bauer der Glaube, daß man jemand durch einen Zauberspruch Liebe einflößen könne. So glaubt Landry fest, daß das erste Gefühl seiner Liebe zu der kleinen Fadette nur davon herrühren könne, daß sie ihn bezaubert habe. [PF. 89.]

Abgesehen von dem zu tief wurzelnden Aberglauben könnte die religiöse Betätigung der Sandschen Bauern allen andern ein Vorbild sein. Jeannes Religion ist zwar eine Mischung von Christentum und Heidentum, doch ist das junge Bauernmädchen fest von ihrer Rechtgläubigkeit überzeugt. Wir hören, daß sie allabendlich ihr Nachtgebet spricht, daß sie sich beim Blitzen bekreuzt, um etwaiges Unglück von ihren Mitmenschen abzuwenden. [Jea. 210. 69.] Praktisch betätigt sie ihre Religiosität, wenn sie, von dem Satze „Dieu ordonne de tout pardonner" durchdrungen, selbst dem Wüstling Marsillat den Angriff auf ihre Tugend verzeiht. [PF. 335.] — Bei dem ländlichen Ball in den „Maîtres Sonneurs" wirft sich beim Angelusläuten Huriel auf die Knie, um mitzubeten, und alle Bauern folgen seinem Beispiele. [MS. 98.] In Fourches gehen, als es läutet, alle Bauern, die im Hause der heiratslustigen Witwe sind, zusammen zur Messe. Von Germain wird noch besonders gesagt, daß er nie beim Gottesdienst fehlt. [MauD. 91.]

Umgekehrt sehen wir in Bricolin einen völlig religionslosen Bauer, der ganz gegen seine Umgebung abstößt. Er glaubt nicht mehr an Gott und die Lehre der Kirche, doch ist er kein Fanatiker, sondern läßt die andern ruhig ihre religiösen Pflichten erfüllen, nur wünscht er, daß man ihn in Ruhe läßt. [MdA. I. 172.]

Infolge der Religiosität der Sandschen Bauern ist auch

ihre Sittlichkeit im allgemeinen groß. Es könnte auffallen, daß der 28jährige Germain mit der 16jährigen Marie im Sattel eine Reise unternimmt, die sie noch dazu durch große Wälder führt. G. Sand weist schon selbst diesen Einwand zurück; denn „la chasteté des moeurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes“ [MauD. 37.], und so verstößt dieses Zusammensein durchaus nicht gegen die bäuerliche Konvenienz. Nicht ganz so ideal ist die Sittenreinheit in der Umgebung von Toull; denn das Bild, das uns die Schriftstellerin von den dortigen Bäuerinnen gibt, sticht nicht wenig von den andern ab. „Un ou deux péchés de jeunesse et d'entraînement ne déshonorent point une jeune fille dans nos campagnes. Elles sont naturellement timides et chastes, mais elles sont faibles.“ [Jea. 209.] Als Beispiel eines dieser Durchschnittsmädchen führt uns die Verfasserin Claudie, die Freundin Jeannes vor, die von Marsillat verführt und verdorben wird. Eine Ausnahme bildet natürlich Jeanne, die, wie schon erwähnt, ihr Gelübde der Keuschheit streng hält und deshalb bei den andern Bauernmädchen im Rufe der Beschränktheit steht. [Jea. 59.]

Es wäre verfehlt zu glauben, daß G. Sand nur Bauern von sittlichem Lebenswandel vorführt. Zwar befindet sich unter den Landleuten nur ein Wüstling, der Bauer von der Ferme des Ormeaux, der allen hübschen Mädchen nachstellt und auch Marie nur als Hirtin angenommen hat, um sie leichter verführen zu können; aber neben dem Bauer vom Ulmenhof sehen wir noch eine andere Person, deren Charakter noch häßlicher ist, die gewissenlose Kupplerin La Grand' Gothe, die sich nicht schämt, ihre eigene Nichte Jeanne an Marsillat zu verkuppeln, und ferner den ihrer würdigen Genossen Raguet.

Das Motiv für die wenig ehrbare Beschäftigung der Grand' Gothe ist ein auch einigen der Sandschen Bauern nicht unbekanntes Laster, die Habsucht. In „Jeanne“ bildet die Grand' Gothe das beste Beispiel. Ganz im Gegensatz zu ihrer Nichte lebt sie nur ihrer Leidenschaft: ihr Be-

sitztum ist ihr Alles, das Gut des Nächsten kümmert sie nicht. Solange sie beim Brande der erbärmlichen Hütte hofft, ihre Samenvorräte retten zu können, ist sie wie eine Verzweifelte tätig; als sie aber zusehen muß, wie ihre ganze Ernte in Flammen aufgeht, verliert sie den Kopf und bricht in Flüche gegen Himmel und Menschen aus und will sich unbedingt in die Flammen stürzen. Mit Gewalt zurückgehalten und wieder bei klarem Verstand, sucht sie sofort ein Mittel, wie sie sich für ihren Verlust entschädigen kann. Auf die Gutherzigkeit Jeannes bauend hält sie sich für berechtigt, die mit Mühe aus dem Brande geretteten Kühe ihrer Nichte fortzutreiben und sich anzueignen. [Jea. 101—103.] Ein anderer Typ der Habsucht findet sich im „Meunier d'Angibault" in der Person des Pächters Bricolin. Schon seine Gesichtszüge drücken neben einer ungewöhnlichen Energie eine nie zu befriedigende Habsucht aus. [MdA. I. 122.] Seinen Reichtum zu vermehren, scheut er selbst nicht vor unehrlichen Machinationen zurück. Statt der Frau von Blanchemont, der Witwe seines kürzlich verstorbenen Herrn, sofort Nachricht zu geben, daß das Gut mit Riesenschritten dem Ruin entgegeneile, verschweigt er es, bis Mme de Blanchemont selbst hinkommt. Daß er den Bericht absichtlich unterläßt, geht aus seinen eigenen Worten hervor, mit denen er Mme de Blanchemont mit brutalem Freimut gesteht, daß er keinen Grund habe, mit der Meldung so zu eilen, da jeder Tag ihm große Vorteile bringe. [MdA. I. 125.] Die Unkenntnis Marcelle de Blanchemonts in Geschäften ausnutzend, kauft er ihr das Gut ab. Seiner Raffiniertheit verdankt er einen Gewinn von 100 000 Francs; denn erstens zahlt er für das Gut nur 250 000 Francs statt 300 000 Francs, dann gewinnt er dadurch, daß er die Einwilligung zu der Heirat seiner Tochter Rose mit dem Müller Grand-Louis nur unter der Bedingung gibt, daß er keine Mitgift zu zahlen braucht,[1]) den Betrag der Mitgift in Höhe von

[1]) Dieser Fall von Habsucht ist um so abstoßender, da wir MdA. III. 92 erfahren, daß Bricolin die Ungültigkeit der diesbezüglichen Klausel im Kaufkontrakt gekannt hat.

50 000 Francs. Ja, würde er sich der Heirat widersetzen und Rose, wie ihre ältere Schwester im gleichen Falle, geistig beschränkt werden, so würde er auch noch die Kosten des Arztes tragen müssen. So hat er diese also auch noch gespart. [MdA. II. 244.] Aber mit diesem Gewinn ist er noch nicht zufrieden. Er sucht von den 250 000 Francs noch 20 000 Francs herabzuhandeln, „weil ihm so große Kosten anläßlich der Hochzeit entstünden". [MdA. III. 1.] Bei dem Brande des Pachthofes kommt Bricolins Habsucht wieder recht zum Vorschein. Mit verzweifelter Energie und Tollkühnheit wagt er sich in die Flammen, um sein Vieh und seine Erntevorräte zu retten. [MdA. III. 75.] Erst nachher, beim Anblick seiner Tochter, erinnert er sich, daß seine Familie auch in dem brennenden Hause gewesen war. [MdA. III. 61.] Obgleich er den Kaufkontrakt gerettet hat, fürchtet er nach dem Brande doch, die Baronin möchte den Verkauf leugnen, was ihm um so wahrscheinlicher schien, als ihr die 250 000 Francs mitverbrannt waren. [MdA. III. 78.] Nicht zufrieden damit, daß Mme de Blanchemont das einmal verkaufte Gut nicht mehr reklamiert, verlangt er von ihr auch noch eine Entschädigung für den Brandschaden! [MdA. III. 79.] — Mme Bricolin gibt an Geiz wenig ihrem Gatten nach, doch zeigt sich ihre Habsucht weniger bei großen Ausgaben, als bei den Kleinigkeiten des Haushaltes. [MdA. III. 6.] Ihre Knauserigkeit ist hauptsächlich an der Geisteskrankheit ihrer ältesten Tochter Sophie schuld, verstand sich doch Mme Bricolin nur wegen der Armut des Brautwerbers nicht zu einer Heirat ihrer Tochter. [MdA. I. 183.] Genau wie Bricolin und seine Frau sind auch seine Kinder und deren Gatten, überhaupt die ganze Familie. [MdA. I. 187.] Sonderbarerweise ist nur die jüngste Tochter, Rose, ganz aus der Art geschlagen; denn sie zeigt nicht nur keine Spur von Habsucht, sondern sie ist im Gegenteil höchst unwillig über die Knickerigkeit ihrer Eltern. [MdA. II. 168.] — Übergroßen Geiz zeigt auch die Mutter der kleinen Fadette; sich und ihren beiden Kindern gönnt sie kaum ein erbärmliches Essen, ja, sie stirbt Hungers, um Fadette und Jeanet, ihren

Kindern, die selbst für den wohlhabenden Vater Barbeau ungeheure Summe von 40 000 Francs zu hinterlassen.

Nicht immer artet die Sparsamkeit in Geiz aus, aber manche kleine Züge zeigen uns, daß sie bei den Bauern leicht übertrieben wird. Als die Hebamme la Sagette der Frau Barbeau rät, einen der Zwillinge einer Amme in Pflege zu geben, sagt der Vater Barbeau zwar zu, da er einsieht, daß seine Frau nicht ohne körperlichen Nachteil beide Kinder stillen kann, doch läßt er sich leicht von seiner Frau überreden, seinen Entschluß zu ändern und so die Kosten der Amme, die 180—200 Frs. jährlich betragen würden, zu sparen. [PF. 8.] Sparsamkeit treibt den Vater Barbeau auch dazu, die Hälfte seiner Möbel selber zu machen, ohne etwas vom Schreinerhandwerk gelernt zu haben. [PF. 4.] Der alte Vater Maurice schlägt Germain vor, Marie auf die Kruppe des Pferdes zu nehmen, nicht weil es so schneller geht, sondern weil auf den schlechten Wegen dadurch Marie ihre Schuhe schonen kann. [MauD. 36.]

Sonderbarerweise schließt die Knauserigkeit der Sandschen Bauern nicht aus, daß sie trotz der ihnen dadurch entstehenden Kosten einander gern beistehen. Nach dem Brande der Hütte Jeannes bieten sofort mehrere alte Bauern der nunmehr obdachlosen Waise Unterkunft an, so gut und schlecht sie sie eben geben können. [Jea. 119.] Damit liefert die Schriftstellerin den Beweis für ihre Behauptung: „dans ce pays . . . les paysans sont doux et hospitaliers.“ [Jea. 312.] Auch der Cevennenbauer Peyraque wird von Sand als gastfreundlich geschildert. [MdV. 106.] Zuvorkommenheit gegen den Nachbar zeigt auch der Vater Barbeau, wenn er der Bitte der kleinen Fadette, die in seiner Familie gar nicht gut gelitten ist, ihr die von ihrer Mutter hinterlassenen 40 000 Francs zu verwahren, nachkommt. [PF. 134 s.] Auch der Vater Caillaud von La Priche ist ein hilfbereiter Nachbar. Um Barbeau, der nicht weiß, auf welche Weise er seine Zwillinge voneinander entwöhnen soll, einen Gefallen zu tun, nimmt er Landry als Knecht auf sein Gut, da er überzeugt ist, daß die Brüder durch eine gewaltsame Trennung sich am ehesten mit dem

Gedanken vertraut machen, daß sie nicht immer zusammen sein können. [PF. 20.] Bei Caillaud spielt vielleicht noch etwas Eigennutz bei seiner Handlungsweise mit; doch fällt diese völlig fort bei der kleinen Fadette. Sehen wir von ihrer Kindheit ab, wo sie, von allen verkannt und verfolgt, meist Gleiches mit Gleichem vergilt, so finden wir, daß ihr Grundcharakterzug die Herzensgüte ist. Besonders zeigt sich dies nach ihrer Heirat mit Landry. Sie erinnerte sich, wie unglücklich und zurückgestoßen sie in ihrer Jugend gewesen war, und ließ aus Mitgefühl für andere, ebenso ungerechterweise verachtete, arme und verwahrloste Kinder eine Art Bewahrschule bauen, und sie selbst ließ sich die Mühe nicht verdrießen, mit ihrem Bruder Jeanet die Kinder zu unterrichten, ja, ihnen in ihrem Elend mit dem Nötigsten beizustehen. [PF. 156 s.] Die Müllerin Madelon Blanchet nimmt sich des kleinen François an und sorgt wie eine Mutter für den armen Findling. [FlCh. Kap. I.] In der „Mare au Diable" haben wir in Germain einen Typus, der infolge seiner übertriebenen Anhänglichkeit an seine verstorbene Frau und sein Söhnchen allzu weichlich erscheint. [MauD. 44.] Die Witwe Mariton zeigt dadurch, daß sie sich als Magd verdingt, um bei ihrem Tode ihrem Sohne Joseph wenigstens eine kleine Summe Geldes hinterlassen zu können, wie groß ihre Mutterliebe ist. [MS. 12. 16.] Ein Beispiel seltener Anhänglichkeit der Amme an ihre Pflegekinder finden wir in Justine, der Frau Peyraques. Sie bietet im Einverständnis mit ihrem Mann ihren früheren Pflegekindern, die jetzt ruiniert sind, von ganzem Herzen Geld und Unterkunft an. [MdV. 47. 296. 317.] Madelon ist das gerade Gegenteil der kleinen Fadette. Ihr ganzes Bestreben ist es, der kleinen Fadette Schaden zuzufügen. Am Feste des hl. Andoche stachelt sie die Burschen und Mädchen an, der Fadette den Kopfschmuck herabzureißen. Selbst einer innigen Neigung nicht fähig, schämt sie sich nicht, die reine Liebe Landrys und der Fadette zu verdächtigen.

Hand in Hand mit der Herzensgüte geht die Bescheidenheit. Obgleich Jeanne als Milchschwester des

Grafen Guillaume im Schloß eine bevorzugte Stellung einnimmt, vergißt sie doch nie, daß sie nur ein einfaches Bauernmädchen ist. Als die Komtesse Marie sich mit ihr und Claudie einen Aprilscherz erlaubt, indem sie beide Bauernmädchen, als Damen gekleidet, zu ihrer Mutter ins Zimmer führt, bleibt Jeanne bescheiden im Hintergrunde stehen und entschuldigt sich bei der Gräfin, daß sie in diesen Kleidern vor ihr erscheine. [Jea. 151.] Ein richtiges Gefühl der Bescheidenheit bewahrt sie auch davor, sich in den jungen Grafen zu verlieben. [Jea. 256.] Sie ist sich selbst bewußt, daß zwischen ihr, dem armen Bauernmädchen, und dem reichen Grafensohn sich eine unüberbrückbare Kluft befindet.

Den Klassenstolz des wohlhabenden Bauern zeichnet G. Sand bei Bricolin. Dieser Pächter zieht eine scharfe Grenze zwischen sich und allem, was nicht zu seinem Stande gehört, und hält infolgedessen eine Heirat zwischen seiner Tochter Rose und dem Müller Grand-Louis für unebenbürtig [MdA. II. 200.], doch opfert er schließlich den Klassenstolz seiner Habsucht. — Der Vater Barbeau hält ebenso streng darauf, daß Landry nur eine reiche Bauerntochter heiratet, und tadelt ihn, daß er an seiner Freundschaft mit der kleinen Fadette festhält. [PF. 116.]

Mit seinem Klassenstolz verbindet der Bauer eine begreifliche Liebe zur Erde, die er bebaut, und zu seinem Vieh. Schon der junge Landry empfindet diese Liebe zu allem, was zur Landwirtschaft gehört, selbst wenn es auch nicht sein Eigentum ist. Er freut sich über den Besitz des Vaters Caillaud, „non par envie, mais pour le goût qu'il avait au travail de la terre, à l'élevage des bestiaux, et pour le beau et le bienfait dans toutes les choses de la campagne." [PF. 27.] Aber trotzdem besitzt der Bauer kein Auge für die Schönheit der Natur und den Reiz des Landlebens. Für ihn stellen die goldenen Felder, die grünen Wiesen, das prächtige Vieh Säcke Geld dar, die ihm allein erlangenswert erscheinen. [MauD. 10.]

Besitzt der Bauer die nötige Liebe zu seinem Stand, so leistet er meist Tüchtiges. Der junge Landry ist kaum

auf der Farm des Vaters Caillaud angekommen, als er schon zeigt, daß er geschickt und arbeitswillig ist, und daß es in der Landwirtschaft für ihn nichts Neues gibt. [PF. 19.] Den ganzen Tag über ist er bei der Arbeit und will auch nicht von seinem Zwillingsbruder Sylvinet gestört werden, um keine Zeit zu verlieren. [PF. 25.] So wundert es uns nicht, wenn der alte Caillaud durchaus mit ihm zufrieden ist und ihm nach Ablauf des Jahres mehr Lohn gibt, nur damit er ihn behalten darf. [PF. 52.] — Zwei Bauernmädchen von besonderer Tüchtigkeit zeichnet G. Sand in Jeanne und Marie. War Jeanne schon zu Lebzeiten der Mutter ein wenig vergnügungssüchtiges, ernstes und arbeitsames Mädchen, so beweist sie auch im Schlosse der Gräfin das größte Interesse für Hab und Gut fremder Leute. Sie sieht darauf, daß bei den Ausgaben des Haushaltes gespart wird, indem sie abends nach dem Zubettgehen sogleich die Lampe löscht. [Jea. 207.] Einmal holt sie noch nachts von der ziemlich weit vom Schloß gelegenen Bleiche die zurückgebliebene Wäsche, trotzdem sie einen Mann in den Felsen bemerkt hat, der ihr offenbar nachstellt: um keinen Preis hätte sie gewollt, daß durch ihre Nachlässigkeit Wäschestücke der Gräfin abhanden kämen. [Jea. 265.] Marie ist keinen Augenblick müßig. Gibts gerade bei ihrer Mutter keine besondere Arbeit, so fegt und scheuert sie die armseligen Möbel, daß sie wie Spiegel glänzen. [MauD. 36.] Mit diesem Arbeitseifer verbindet sie eine erstaunliche Umsicht. Als Germain auf ihrer Reise nach Fourches sein Söhnchen Pierre am Wege gefunden und mitgenommen hat, rät sie, dem Großvater daheim durch einen im Dorfe wohnenden Chausseewärter Bescheid sagen zu lassen, damit er nicht in Unruhe um das Kind sei. [MauD. 48.] Ihre verständige und vorsorgliche Umsicht kommt ganz besonders bei dem Nachtlager am Teufelssumpf zur Geltung. Zuerst beeilt Marie sich, dem kleinen Jungen aus Decken ein ihn vor dem schädlichen Nebel schützendes Nachtlager zu bereiten. Dann zündet sie ein Feuer an, was ihr vermöge der bei den Hirten gelernten Fertigkeit in solchen Dingen trotz des Regens und des Nebels gelingt.

Jetzt handelt es sich nur darum, etwas zum Abendessen zu finden. Germain ist völlig ratlos, aber die kleine Marie weiß überall einen Ausweg. Zunächst erinnert sie Germain daran, daß er doch einige Rebhühner als Geschenk für seinen künftigen Schwiegervater bei sich hat. Zwei von diesen brät sie mit Geschick in der Asche des Feuers. Auch für Getränk sorgt sie. Bei der Einkehr in der Wirtschaft unterwegs hat sie die Weinflasche, die sie nur halb geleert, die Germain aber ganz bezahlt hatte, mitgenommen, trotzdem sie dort vor Kummer weinte. Diese Vorsorglichkeit des jungen Mädchens wirkt bei der Lektüre der Szene überraschend, da vorher auch nicht die geringste Andeutung gemacht ist. Geradezu verblüffend ist es aber, wenn Marie nun nach beendeter Mahlzeit auch plötzlich einen Nachtisch zum Vorschein bringt. Beim Vorbeireiten an Kastanienbäumen hat sie die Früchte abgestreift und in ihre Tasche gesteckt, um sie, sobald das Feuer angezündet war, in die heiße Asche zu legen. So haben die Drei auch noch zuguterletzt geröstete Kastanien. [MauD. 56—62.]

Muster der Mäßigkeit sind der Vater Caillaud und sein ältester Sohn. Beide gehen nie in eine Wirtschaft: Sonntags geben sie allen Knechten und Mägden frei und bleiben selber zur Bewachung des Hofes daheim. [PF. 109.] Der alte Caillaud kann sich rühmen, nie in seinem Leben betrunken gewesen zu sein. Selbst bei der dreitägigen Doppelhochzeit ist er nicht betrunken, nur am dritten Tag „schien es, als ob er ein wenig über den Durst getrunken hätte." [PF. 156.]

Versuchen wir jetzt, die Charakteristik der Sandschen Bauern kurz zusammenzufassen, so erhalten wir etwa folgendes Bild. Die Bauern — Frauen sowohl wie Männer — sind im allgemeinen tief religiös. Die moderne Aufgeklärtheit ist noch nicht in die abgelegenen Teile des Berry vorgedrungen, der alte Aberglaube hat sich noch voll und ganz erhalten. Mit der Religiosität paart sich eine ziemlich große Sittlichkeit, Nächstenliebe und Hilfsbereitschaft. Ferner bemerken wir bei fast allen Bauern eine große Sparsamkeit.

Neben den guten Eigenschaften läßt G. Sand uns auch die Schattenseiten des bäuerlichen Charakters erkennen. An erster Stelle steht hier die in wahre Habsucht ausgeartete Knauserei, wie wir sie bei der Grand' Gothe, den Bricolin und der Mutter der kleinen Fadette finden. Die Irreligiosität, die Unsittlichkeit und der Egoismus treten weiter in den Hintergrund. Alle diese Laster der Bauern hat die Verfasserin meist nur angedeutet. So kommt es, daß der Gesamteindruck, den wir von den Sandschen Bauern erhalten, ein durchaus günstiger ist.

Es ist nun die Frage, ob die Schilderung der Schriftstellerin auch der Wirklichkeit entspricht, d. h. ob wir aus der Lektüre der Sandschen Romane ein richtiges Bild von dem französischen Bauer der dreißiger und vierziger Jahre des vorigen Jahrhunderts erhalten.

Ehe wir diese Frage beantworten können, müssen wir G. Sand über ihre Bauernnovellen selbst zu Wort kommen lassen. In der einleitenden „Notice" zur „Petite Fadette" sagt die Verfasserin, in den stürmischen Zeiten — es ist um das Jahr 1848 — empfinde der Künstler „le besoin impérieux de détourner la vue et de distraire l'imagination, en se rapportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie" und fährt dann fort: „la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés, que les moeurs pures, les sentiments tendres et l'équité primitive sont, et peuvent être encore de ce monde." Ausdrücklich nimmt sie gegen den realistischen Roman Stellung: „Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère,... mais, en peignant la misère si laide, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'effet en est-il salutaire, comme ils le voudraient?" [MauD. 6.] Sie jedenfalls zweifelt daran, sagt sie doch: „Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souf-

france, que le spectacle des maux réels renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction." [PF. Préface.] Allerdings wird es dem Schriftsteller schwer werden, dieses Ziel zu erreichen, wenn er sich an die Wirklichkeit hält. So muß denn G. Sand eine Konzession machen: „au besoin je ne lui ferais pas un reproche de les (nämlich les objets de ses sollicitudes) embellir un peu." [MauD. 7.] Damit gibt die Verfasserin zu, daß auch sie ihre Charaktere besser dargestellt hat, als sie durchschnittlich in Wirklichkeit sind, daß sie ihre Bauern „idealisiert" hat.

Und daß G. Sand idealisiert, hat uns die Analyse gezeigt. Aber wir müssen andererseits auch anerkennen, daß die Verfasserin es nicht versäumt hat, die schlechtere Seite des bäuerlichen Charakters zu zeichnen. Mit Recht hebt Wladimir Karénine[1]) hervor, daß die Bricolin, die Mutter Gothe, der Vater Maurice, der Vater Léonard, die Mutter Guillette, der Vagabund Cadoche und andere „tous vivent d'une vie réelle." Durch diese Typen wird das Gesamtblid naturwahrer; wir erkennen wirkliche Menschen in ihnen und müssen zugeben: „Si cette idéaliste incorrigible n'a pas représenté les paysans avec la rudesse et l'égoïsme que leur prêtent nos romanciers contemporains, elle leur conserve du moins assez de leur rusticité native pour qu'ils restent vrais."[2]) So hat Doumic[3]) nicht unrecht, wenn er den G. Sand gemachten Vorwurf, ihre Bauern entsprächen nicht der Wirklichkeit, als „absurde" energisch zurückweist.

Wir können also annehmen, daß die französischen Bauern in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts im großen und ganzen so waren, wie sie G. Sand gezeichnet hat: brav und einfach, ohne eine andere Untugend als allzugroße Knauserigkeit.

---

[1]) Wl. Karénine. George Sand, sa vie et ses œuvres. t. III (Paris 1912) p. 677 s. [2]) G. Pellissier, Le Mouvement littéraire au XIXe siècle. 9e éd. Paris 1912. p. 244. [3]) René Doumic, George Sand. Dix conférences sur sa vie et son œuvre. Paris 1909. p. 301.

§ 4.

Nachahmer George Sands.

Eugène Muller,[1]) La Mionette. 1858.
„ „ Récits champêtres. [Le Secret de Marguerite. La Moissonneuse.] 1873.
Théodore Pavie,[2]) Valentin. 1862.
Mme Marie Halt,[3]) Histoire d'un petit Homme. 1881.
„ „ „ La petite Lazare. 1884.

Von einer Sandschen Schule in der französischen Literatur auf dem Gebiete des Bauernromans kann man nicht reden; wohl bringen die folgenden Jahrzehnte einige Nachahmer hervor, die aber ohne literarische Bedeutung sind.[4]) Der idealistische Roman G. Sands vermochte für eine Zeitlang das Interesse des Publikums auf sich zu lenken, nicht nur weil bei den aufregenden politischen Ereignissen um die Mitte des vorigen Jahrhunderts der Geist sich an den einfachen, friedlichen Schilderungen der Bauernnovellen erholen konnte, sondern auch, weil das Genie G. Sands die Bauerngeschichten mit wirklich meisterhafter Hand entworfen hatte. Daß der idealistische Bauernroman bald keine Beachtung mehr fand, erklärt sich wohl daraus, daß einerseits die Nachahmungen der Sandschen Geschichten zu schwach und unbedeutend waren, anderseits aber seit den realistischen Romanen Balzacs eine andere Strömung in die Romanliteratur Frankreichs kam, die entschieden mehr den Geschmack der Leserwelt fand. So kommt es, daß der idealistische Roman nur spärlich weiterblüht und meist nur seines Wertes als Jugendlektüre wegen beachtet wird.

[1]) Eugène Muller, geb. 1826 in Vernaison (Rhône). Seine 'Contes rustiques' (1863) und 'Scènes villageoises' (1887) waren mir nicht zugänglich. [2]) Th. Pavie. 1811—1896. [3]) Mme Marie Robert Halt, née Malézieux, geboren 1849 in St. Quentin. [4]) Von den hier behandelten Romanschriftstellern ist nur Muller als Verfasser der 'Mionette' beiläufig von Godefroy, Histoire de la Littérature française. XIXe siècle. Prosateurs. II. 27 erwähnt.

Bei der Analyse der in den hier behandelten Novellen geschilderten Bauerncharaktere finden wir, daß der Aberglaube ziemlich in den Hintergrund getreten ist. In Valentin, welcher glaubt, eine Fee spreche zu ihm [RddM. XXXVIII. 619.], haben wir einen Beweis, daß der Glaube an die „fades" auch in der Landschaft Bas-Maine verbreitet ist.

Gemeinhin ist in den idealistischen Romanen der Bauer als religiös dargestellt. Nicht nur die Mutter Anselme Rivet geht allsonntäglich in die Messe, sondern auch ihr Sohn Claude pflegt regelmäßig dem Gottesdienst beizuwohnen. [Rch. 280.] Mionette schickt dem Pfarrer in ihrem Dorfe durch einen Bauer einen Franken, damit er eine Messe für das Seelenheil ihrer verstorbenen Mutter, der Vipériaude, lese. [Mio. 162.] Die Burschen halten es allerdings für männlicher, nicht religiös zu sein. „Ta, ta, ta! Le bon Dieu! c'est bel à dire", antwortet Marcellin der Mionette, „mais quand on a 17 ans il y a d'autres gens à aimer avant le bon Dieu, qui a bien le temps d'attendre." [Mio. 128.]

Die Sittlichkeit oder Unsittlichkeit der Landbewohner ist von keinem der Schriftsteller besonders hervorgehoben. Nur von Mionette wird gesagt, daß sie die unsittlichen Anträge des sie belästigenden Städters energisch abweist. [Mio. 181.] Nicht so moralisch ist ihre Mutter. Sie tut zwar so, als glaube sie, ihre Tochter Nanon sei in der Stadt Sängerin, in Wirklichkeit jedoch weiß und billigt sie, daß Nanon eine Dirne ist. [Mio. 3.]

Eine Verkörperung der Habsucht hat mit vielem Geschick Mme Halt in der Bäuerin Prudence Goblot entworfen. Ihrem Grundsatz: „Eh bien, les sous, tant qu'on peut, ne faut-il pas les tirer à soi?" [PL. 140.] treu, fällt Prudence nach dem Tode Fortunées mit ihren Verwandten über die armselige Hinterlassenschaft her. [PL. 122.] Nur der Gedanke, daß Lazare ihr die Sorgen um das jüngste Kind abnimmt, veranlaßt sie, die Kleine mit sich zu nehmen. Aber Lazare ist überflüssig, sobald die kleine Eva laufen kann; denn „la voilà élevée". [PL. 162.] Da man Lazare

jetzt im Hause nicht mehr nötig hat, schickt Prudence sie in einen baufälligen Schuppen schlafen, von wo das Kind vor Elend und Kälte entflieht, und zwar ohne Holzschuhe, da man ihr diese böswilligerweise versteckt hat. Andern Tags findet die Goblotte die Holzschuhe und nimmt sie sofort als ihr Eigentum in Besitz. [PL. 180.] Einige Zeit später überläßt sie die wertlosen Holzschuhe dem etwas einfältigen Martial, dem kleinen Besenhändler, der sie sich als Andenken an seine verschwundene Freundin aufheben will und der Bäuerin Besen für die Holzschuhe anbietet. Die Unverschämtheit, mit der die Goblotte daraufhin den Wagen plündert, ist nur durch eine unersättliche Habgier zu erklären. Sie nimmt nicht nur Besen, die für ihren und ihrer sämtlichen Kinder Haushalt auf Lebenszeit ausreichen, sondern sucht sich auch noch die besten Besenstiele aus. [PL. 184.] Einen weiteren Typ bäuerlicher Habsucht sehen wir in Jean-Marie Nisard im „Secret de Marguerite". Da er weiß, daß das Müllermädchen die größte Mitgift hat, will er es unbedingt heiraten. Als er aber hört, daß Marguerite die Zinsen der Hälfte ihres Vermögens, welches 8000 Francs beträgt, der Mutter Pirot, ihrer früheren Amme, als Rente aussetzt, springt er erregt auf. Im Nu ist es mit seinem Heiratsplan aus, und da ihn sonst nichts in der Mühle festhält, verläßt er spornstreichs das Zimmer. [Rch. 158.]

Höchst uneigennützig hingegen ist die Mutter Pirot. Trotz ihrer Armut will sie nicht von der reichen Müllerstochter beschenkt sein und schlägt wiederholt angebotene Geschenke ab. Der Beweggrund zu dieser bei den ärmlichen Verhältnissen der Bäuerin höchst anerkennenswerten Uneigennützigkeit ist die aufrichtige Liebe der Amme zu ihrem Pflegekind. Mit ähnlicher aufopfernder Hingebung liebt Fortunée die kleine Lazare. Selbst in äußerster Dürftigkeit — sie kann z. B. oft dem Kinde nur eine Kartoffel und ein Stück Brot als Lebensunterhalt für den ganzen Tag geben — ihr Leben als Wäscherin fristend, behält sie doch die kleine Waise bei sich, da die Familie Couderet die kleine Lazare, obschon es ihre Cousine ist, nicht haben

will. [PL. 7.] Auch die Witwe Jeanne zieht den kleinen Waisenknaben Valentin auf, wiewohl sie selbst fünf Kinder hat, die sie nur wenig unterstützen können; doch ist diese Hingabe nicht so vollständig wie bei Fortunée: Jeanne ist froh, daß die Gräfin Du Brenois den Jungen an Kindesstatt annehmen will, und weigert sich, als Valentin aus dem Schloß entläuft und wieder zu ihr kommt, ihn zu behalten. [RddM. XXXVIII. 628.] Außerordentliche Liebe erwachsener Söhne zu ihren alleinstehenden Müttern schildert E. Muller in der „Moisonneuse“ und im „Secret de Marguerite“. Claude Rivet hat keinen andern Ehrgeiz, als tüchtig zu arbeiten, damit es seiner Mutter mit seinem Lohne möglich ist, sich von ihrem angestrengten Leben als Bäuerin zu erholen. Von diesem Wunsch beseelt, versagt er sich alle Vergnügungen, ja, er will, um ganz seiner Mutter angehören zu können, Zeit ihres Lebens nicht heiraten. [Rch. 182. 188—190.] Sein genaues Ebenbild ist der Müllerbursch Etienne, der ebenfalls seiner Mutter versprochen hat, sie nie in ihrem Leben zu verlassen. [Rch. 59.] Bei der so großen Aufopferung des Sohnes für seine Mutter ist die überaus eifersüchtige Liebe der alten Rivet zu Claude erklärlich. Ganz allein will sie das Herz ihres Sohnes besitzen. So steht sie natürlich einem Heiratsplan ihres Sohnes feindlich gegenüber. Hat sie dem fremden Mädchen, das vor dem Unwetter in ihrem Hause Schutz sucht, alle nur denkbare Teilnahme und Hilfe erwiesen, ja, ihr selbst durch ihre Fürsprache bei ihrem Dienstherrn eine Stelle als Schnitterin in Aussicht gestellt, so sucht sie sofort, als sie bemerkt, daß Claude eine Neigung zu dem Mädchen faßt, die Fremde wieder loszuwerden: sie verzögert absichtlich ihre Ankunft auf dem Pachthof, weil sie hofft, daß der Bauer schon auf dem Felde sein werde, er also nicht das Mädchen dabehalten könne. [Rch. 194 bis 212.] Als nun die fremde Schnitterin doch von dem Bauer engagiert wird und sofort mit aufs Feld geht, will die Alte nichts mehr von ihr wissen, obgleich das Mädchen ihr gegenüber sehr zuvorkommend ist. [Rch. 217.]

So groß ihre Liebe zu Claude ist, so unversöhnlich

ist ihr Haß gegen ihren Bruder. Mit den Worten: „Quand je dis c'est jamais, c'est jamais" [Rch. 222.] weist sie jeden Versöhnungsvorschlag ihres Sohnes ein- für allemal ab.

Böses mit Gutem vergilt, ähnlich wie Sands kleine Fadette, auch die kleine Lazare. Als Dorfschullehrerin unterrichtet sie die Kinder unentgeltlich, damit sie ein besseres Los haben, als sie in ihrer Jugend gehabt hat. — Die edle Absicht, seinen Großvater und seine Tante von dem unverschuldeten Ruin zu retten, treibt den jungen Etienne in die Welt hinaus, um draußen möglichst schnell Geld zu verdienen. [HdpH. 17.] Nach mannigfaltigen Erlebnissen gelingt es ihm denn auch, sich infolge seiner Energie eine Stelle zu erobern, die seine kühnsten Erwartungen übertrifft: er wird in England ein reicher, angesehener Ingenieur, der sich, nach Frankreich zurückgekehrt, seiner Verwandten gern annimmt.

Auf seiner abenteuerlichen Laufbahn hat Etienne Gilbert die Liebe zur Scholle verloren, er siedelt nach Paris über. [HdpH. 250.] Nicht so geht es Valentin. Nach zehnjährigem Herumziehen in einer Seiltänzerbande hat er immer noch nicht die heimatliche Erde vergessen. Trotzdem ihn das Geschenk der M^lle^ Du Brenois in den Stand gesetzt hat, sich nicht mit seiner Hände Arbeit ernähren zu brauchen, ist er doch den ganzen Tag auf dem Felde, den Spaten in der Hand, zur großen Verwunderung seiner Nachbarn, die seine Vorliebe für die harte und anstrengende Arbeit nicht verstehen. [RddM. XXXVIII. 645.]

Weder in den Sandschen, noch in den andern etwas schön gefärbten Bauernromanen finden wir einen richtigen Typus bäuerlicher Raffiniertheit. Allerdings zeichnet E. Muller im „Secret de Marguerite" in Jean-Marie Nisard einen schlauen Bauernburschen, doch wird die Intensität dieses Charakterzuges fast ganz verwischt durch den negativen Erfolg, den Jean-Marie zu verzeichnen hat.

Bei einem Rückblick auf die von Muller, Pavie und M^me^ Halt gezeichneten Bauerncharaktere müssen wir konstatieren, daß die Charakterisierung der Landleute im allgemeinen flach ist. Nur Prudence Goblot ragt als Typus

der Habsucht besonders hervor — eine Figur, die besser in einen realistischen Roman hineinpassen würde, die aber im Rahmen der „Petite Lazare“, ähnlich wie der Realismus bei G. Sand, einen wirksamen Gegensatz zu dem idealistischen Grundton des Romans bietet und zugleich der Handlung eine große Wahrscheinlichkeit verleiht. Die sonst vorkommenden Bauern zeigen eine gewisse Verwandtschaft mit den Sandschen Dorfbewohnern. Verschiedene Figuren werden durch einige gut beobachtete Züge lebensvoller. Wir können also annehmen, daß, wenn auch im großen und ganzen die Darstellung idealisiert ist, die auftretenden Personen doch echt und lebenswahr sind.

Kapitel III.

Der Bauer im realistischen Roman.

§ 5.

Honoré de Balzac.

Le Médecin de Campagne 1833.
Le Curé de Village. 1839.
Les Paysans. 1844. (1855.)[1])

Schon bevor G. Sand sich der ländlichen Novelle zuwandte, hatte Honoré de Balzac zwei Romane geschrieben, die auf dem Lande und unter Bauern spielten, den „Médecin de Campagne" (1833) und den „Curé de Village" (1839). Beide Romane können jedoch nicht als eigentliche Bauernromane bezeichnet werden, da die Landleute nur akzessorisch sind. In demselben Jahre, in dem G. Sand mit „Jeanne" die Reihe ihrer Bauernromane eröffnete (1844), ließ Balzac den ersten Teil seiner „Paysans" erscheinen und schlug damit eine von der Darstellungsweise Sands durchaus verschiedene Richtung im Bauernroman ein.

Eine kurze Analyse der Bauerncharaktere der drei, die „Scènes de la Vie de Campagne" bildenden Romane der „Comédie humaine" mag dazu dienen, uns ein Urteil von den Balzacschen Bauern zu bilden.[2])

[1]) Balzac veröffentlichte nur den ersten Teil der 'Paysans' im Feuilleton der 'Presse' vom 3. bis 21. Dezember 1844 (vgl. Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul: La Génèse d'un Roman de Balzac. Les Paysans. Rbl. IVe série. Bd. 14. [1900] 773.) Vollständig erschien der Roman in der ersten posthumen Gesamtausgabe der Werke Balzacs. Paris 1855.

[2]) Arthur Conen, Das Bild der französischen Zustände in Balzacs Comédie humaine. Diss. Marburg 1903. pp. 28—35 gibt eine (unvollständige) Darstellung der Bauern Balzacs, auf die im folgenden bei Stellen, die sich dort schon ausführlich zitiert finden, verwiesen wurde.

Habsucht ist die Leidenschaft, die die Bauern Balzacs vor allem charakterisiert. „L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile de leurs idées.“ [1]) Ihr ganzes Bestreben geht dahin, nur auf Kosten der reichen Bourgeoisie zu leben. [Pays. 87.] Godain ist der Typ des bäuerlichen Geizes, „l'avare sans or, le plus cruel de tous les avares.“ [Pays. 254.] Schon sein Anzug zeigt deutlich den innern Menschen. „Il portait une blouse, à travers la fente de laquelle se dessinait en noir une chemise de forte toile, qu'il devait garder plus d'un mois et blanchir lui-même dans la Thune. Ses sabots étaient raccommodés avec du vieux fer. L'étoffe de son pantalon ne se reconnaissait plus sous le nombre infini des raccommodages et des pièces. Enfin, il gardait sur la tête une effroyable casquette, évidemment ramassée à la Ville-aux-Fayes, au seuil de quelque maison bourgeoise. [Pays. 254 s.] Als Schmiedegeselle hat er sich im Laufe der Zeit 1800 Frs. gespart, die er bei Gaubertin deponiert hat. Aus Geiz wohnt er bei seinem Meister auf dem Speicher, ja, er nimmt sogar an der Nachlese teilt. Da er in Catherine Tonsard ein Kapital vermutet, wendet er alle List an, sie zu bekommen, überwindet sogar seine Habsucht so weit, daß er seinem zukünftigen Schwiegervater eine jährliche Rente von 500 Frs. verspricht. Dafür ist er aber ängstlich darauf bedacht, daß die Tonsard keine unnötigen Auslagen machen. So ist er dagegen, daß die alte Tonsard nach Paris geschickt wird, wo ihre Hüfte ausgerenkt werden soll, weil das zu viel kostet. [Pays. 257.] Die Familie Tonsard bildet ein weiteres markantes Beispiel bäuerlicher Habsucht. Bei der allgemein üblichen und selbst von Bemittelten mit wahrer Leidenschaft ausgeführten Nachlese bei der Ernte und Weinlese,[2]) und bei dem unverschämten und rücksichtslosen Holzfrevel [3]) sind die Tonsard an der Spitze. Die Großmutter und die beiden Mädchen kommen zweimal täg-

[1]) Pays. 60. cf. Conen p. 32. [2]) Pays. 93. 94. 119. 391 s. Vgl. auch Conen p. 30. [3]) ibd. 199. 390. Andererseits hören wir im ‘Médecin de Campagne’, daß kein Holzfrevel verübt wird. Balzac XIII. 415.

lich mit riesigen Holzbündeln nach Hause. Auch stehlen sie im Walde Gras als Futter für ihre Kühe. [Pays. 55. 57.] Allerdings kann dem Bauer der Diebstahl nichts Unmoralisches sein, wenn Lehrer, wie der alte Fourchon, die Kinder sozusagen darin unterrichten. [Pays. 51.] Tonsard scheut sich gar nicht, seinem Schwiegervater Fourchon ein Fünffrankenstück auf ebenso unverschämte wie raffinierte Weise abzunehmen und wird dabei voll und ganz von seiner Frau unterstützt. [Pays. 69 s.] Sobald Frau Tonsard ihrerseits erfährt, daß ihr Vater Gold für das Otterfell bekommen hat, flüstert sie es sofort ihrem Mann zu, damit er es zu bekommen suche. [Pays. 260.] Um 500 Frs. zu erhalten, ist sowohl die Mutter Tonsards wie die alte Bonnébault bereit, sich beim Holzfrevel erwischen zu lassen und auf 5 Jahre ins Gefängnis zu kommen, ja, beide Weiber geraten noch in Streit, wer sich ertappen lassen soll. [Pays. 412.] Auch die Bauern im „Médecin" zeigen einige Züge von Geiz. Obgleich der Landarzt ihr größter Wohltäter ist, bezahlen sie ihm nie ihre Schulden, höchstens bringen sie ihm Getreide und Hafer, wenn die Preise hierfür sehr niedrig sind. [Balzac XIII. 351.] In den „Paysans" ist der Städter Brunet so gut von den Bauern gelitten, weil er von ihnen die Bezahlung auch in Lebensmitteln annimmt. [Pays. 76.] Der reiche Bauer Taboureau verspricht dem Landarzt für eine Rechtskonsultation, der armen Frau Martin einen Sack Roggen zu geben, fügt aber, da ihm sein Versprechen wieder leid tut, hinzu: „si cela vous paraît nécessaire." [Balzac XIII. 353.] Bezeichnend ist es, daß Benassis die Bauern im Gemeinderat für seine philanthropischen Reformen zu ihren eigenen Gunsten nur gewinnen kann, indem er ihnen die enormen pekuniären Vorteile, die sie haben werden, auseinandersetzt. [Balzac XIII. 324.] Man kann annehmen, daß der Geiz auch schließlich neben dem Elend der Hauptgrund für die Unterernährung der Bauern ist. [Balzac XIII. 350.]

Im allgemeinen erblickt der Bauer in seiner Frau einerseits zwar die Mutter seiner Kinder, andererseits aber besonders das Kapital, das er durch ihre Arbeit gespart hat.

[Balzac XIII. 400.] Auch die erwachsenen, d. h. arbeitsfähigen Kinder repräsentieren ein Kapital, so daß ihr frühzeitiger Tod dem Bauer dem Verlust eines nützlichen Werkzeuges gleichkommt.[1])

Neben der Habsucht tritt bei den meisten Bauern Balzacs die Immoralität stark hervor. Balzac bestreitet, daß es einen absolut moralischen Bauer gibt. Nach ihm beginnt die Sittlichkeit auf dem Lande erst mit dem Wohlstand; der gemeine Bauer kennt bezüglich der Moralität keine Feinfühligkeit.[2]) Bei den Tonsard sehen wir eine unglaubliche Sittenlosigkeit. Die Großmutter Tonsard zeigt uns ihre moralischen Anschauungen, wenn sie Courtecuisse, der von Rigou hart bedrängt wird, den Rat gibt: „Bah, vous avez une jolie fille, elle a 17 ans; si elle est sage, vous vous arrangerez facilement avec ce vieux fagoteur-là.“[3]) Daß auch Fourchon nicht allzu moralisch gelebt hat, beweist der Umstand, daß Mouche ein „fils naturel d'une de ses filles naturelles [Pays. 52.] ist. Mme Tonsard prostituiert sich dem Intendanten Gaubertin; dafür bekommt sie nicht allein einige Fässer guten Weines, mit denen sie die Wirtschaft eröffnen kann, sondern ihr Mann kann auch ungestört wildern. [Pays. 53.] Vermöge ihrer Sparsamkeit und Habsucht bringen die Tonsard es bald zu einem gewissen Wohlstand. Als die Kinder, zwei Söhne und zwei Töchter, groß genug sind, müssen sie mithelfen Geld zu verdienen: Tonsard wildert mit den Söhnen, während die Töchter, dem Beispiele der Mutter folgend, für Kundschaft sorgen. [Pays. 54—58.] Besonders abstoßend ist die Immorälität der Catherine, die sich nicht schämt, ihrem Bruder Nicolas bei der Vergewaltigung der kaum den Kinderschuhen entwachsenen Péchina zu helfen [Pays. 226—237.] Aber eine solche unsittliche Vertrautheit zwischen Geschwistern ist nicht auffallend, wenn wir bedenken, daß Brüder und Schwestern stets zusammen schliefen. [Pays. 59.] Dabei bemerkt Balzac ausdrücklich, daß die Familie Tonsard nicht etwa eine Ausnahme ist, sondern daß

[1]) Balzac XIII. 383; vgl. Conen p. 33. Anm. 4. [2]) Pays. 60; vgl. Conen, 32. [3]) Pays. 252; vgl. Conen, 33.

es in dem Tale noch hundert andere Familien gibt, die den Tonsard gleichen, so die Familie Soquard. [Pays. 63.] Die Liebesabenteuer der Frau Soquard sollen, wie der Autor sagt, die der Frau Tonsard noch weit übertreffen, doch sind keine Beispiele angeführt. [Pays. 347.] Die Habsucht treibt Godain zu einem sonderbaren Zugeständnisse. Er verspricht Catherine nach der Ehe dieselbe Freiheit, die ihre Mutter seitens ihres Mannes besitzt, gestattet ihr also seinerseits, sich den Kunden zu prostituieren. [Pays. 255.] Ja, er schlägt ihr sogar vor, sie solle den Pfarrer Brossette verführen, weil er dann von den Feinden des Schloßherrn eine Belohnung bekommen würde. [Pays. 264.]

Außer den beiden bisher behandelten Untugenden weisen die Bauern Balzacs noch eine Reihe mehr oder minder scharf gezeichneter Eigenschaften auf.

Die bäuerliche Schlauheit tritt am deutlichsten bei dem Vater Fourchon hervor. Gleich zu Beginn des Romanes beobachten wir ihn, wie er beim Otternfang 10 Frs. von Blondet erschwindelt, indem er ihm versichert, er habe ihm die Otter vertrieben. [Pays. 33—41.] Als dafür später der Pariser die endlich gefangene Otter für sich beansprucht, behauptet Fourchon frech, die gefangene Otter sei eine ganz andere, als die, welche Blondet vertrieben habe, doch will er sie ihm für 20 Frs. überlassen. Blondet nimmt an, aber damit befindet er sich noch nicht im Besitz des Tieres, da Fourchon es erst gibt, nachdem er für das Fell auch noch 5 Frs. erhalten hat. [Pays. 95—103.] Auf ähnliche Weise hat Fourchon auch den General geschröpft, mit dem er 3 Tage lang der Otter auflauerte, und als man sie doch nicht bekam, Arbeitslohn für 3 Tage beanspruchte. [Pays. 40 s.] Die Komtesse, die ihm einmal bei der Seilfabrikation zusah und aus Neugier versuchte, selbst ein Seil zu drehen, ersuchte er um Lehrgeld, das er dann auch in Gestalt eines 20-Frs.-Stückes erhielt. Auch von dem Diener Charles weiß Fourchon 2 Frs. zu bekommen; er sagt ihm, Godain sei eifersüchtig auf ihn, und er tue gut, Sonntag nicht auf den Ball zu gehen, da man ihm sonst auflauern würde. [Pays. 82.] Fourchons stetes Bestreben ist es, von

anderen Leuten Geld zu bekommen, um es in Alkohol umzusetzen, und da er bei den andern Bauern mit seiner Schlauheit nicht ankommt, läuft er in Lumpen herum, um wenigstens hier und da ein Almosen zu bekommen. — Sein Enkel und Schüler Mouche zeigt sowohl vor dem Schloßherrn [Pays. I. Kap. 5.] wie bei seiner Tante eine raffinierte Schlauheit. Wenn er auch einen weinschweren Kopf hat, läßt er sich doch nicht von der Tonsard das Geheimnis des alten Fourchon entlocken, wohl erklärt er sich bereit, nach dem Geld suchen zu wollen, wenn man ihn einen Monat lang füttere. [Pays. 260.] — Tonsard verdankt seiner Schlauheit den Besitz seines Stückes Land. Er wußte es so einzurichten, daß Fräulein Laguerre, die frühere Besitzerin des Schlosses, seine Worte: „Il me suffirait pourtant d'un arpent de terre pour vivre, et pour vivre heureusement" hört. In der Tat, seine Spekulation schlug nicht fehl. Fräulein Laguerre überließ ihm gerührt das Stück Land gegen eine sehr mäßige Arbeitsleistung. [Pays. 50.] Tonsards Verschlagenheit kommt klar zum Ausdruck, als er seinem Schwiegervater das 5-Frs.-Stück abnimmt. Er setzt sich neben Fourchon und nimmt ihn gegen seine Frau in Schutz, legt dabei vorsichtig eine Schlinge um das Geldstück, das sich in der Hose des Alten deutlich erkennen läßt, zieht die Schlinge zu, während Fourchon in Träumerei versinkt, und schneidet die Hose mit einer Scheere durch, als der Alte das Glas zum Trinken ansetzt und Vermichel in die Kneipe tritt. Fourchon merkt infolgedessen gar nicht, wie das Geldstück auf den Boden fällt, und erst später wird er seines Verlustes gewahr. [Pays. 69 s.] Tonsards Sohn Jean-Louis ist ebenso wie sein Vater ein „finaud", [Pays. 265.] doch ist im Roman kein besonderer Fall erzählt. Im „Médecin de Campagne" begegnen wir einem trefflichen Typ bäuerlicher Raffiniertheit in dem Parvenu Taboureau, der den Landarzt in einer Geschäftssache konsultiert, ihm aber, um seine richtige Ansicht zu hören, die Sachlage der Gegenpartei erzählt. [Balzac XIII. 353 ss.]

Mit seiner Schlauheit paart der Bauer eine oft außer-

ordentliche Frechheit. Charakteristisch hierfür ist die Szene, in der die alte Tonsard von dem Flurschützen Vatel wegen Holzfrevels verfolgt wird. Als Vatel sich des Holzbündels, in dem die Alte eine zehnjährige Eiche in Stücke geschnitten, versteckt hat, bemächtigen will, wirft ihm die Tonsard ein Handvoll Asche in die Augen. Während der Förster nun zurücktaumelt, wird das grüne Holz eiligst herausgerissen, so daß Tonsard jetzt den Spieß umdrehen und Vatel wegen Hausfriedensbruchs bedrohen kann. [Pays. 80.] Ebenso unverschämt wie raffiniert ist auch die Art und Weise, wie Catherine und ihre Großmutter Mme Moncornet um 1000 Frs. bringen. Catherine geht, von der alten Tonsard begleitet, ins Schloß und beichtet mit einer der Lage entsprechenden demütig-schuldbewußten Pose, daß sie schwanger sei. Sie erklärt dann, daß nur eine Summe von 1000 Frs. ihr helfen könnte, da Godain sie trotz des Kindes mit dieser Summe heiraten würde, während sonst ihr Vater, ein „Ehrenmann", sie umbringen werde. [Pays. 389.]

Eine Folge der Habsucht des Bauern ist seine Landgier. Mit Bedacht sucht der Bauer sich das Stück Land aus, welches ihm gefällt, und späht und wartet so lange, bis sich ihm endlich die Gelegenheit bietet, das Stück zu erwerben. [Balz. XIII. 679.] Von Couches bis nach Villeaux-Fayes gibt es keinen Bauer, der nicht Geld bereit liegen hätte, um am Tage des Verkaufes des Schlosses sich einen Streifen Land zu kaufen. [Pays. 183.] Bei dieser Landgier ist es leicht zu verstehen, daß der Bauer dem reichen Bürger, der auch Land kaufen will, feindlich gegenübersteht. [Pays. 111.]

Der größte Haß der Bauern richtet sich aber gegen den adligen Großgrundbesitzer selbst, der, so lange er sein Schloß behält, das natürliche Hemmnis der Befriedigung ihrer Landgier ist. So geht denn das vereinte Streben der Bauern dahin, Montcornet das Leben so zu verleiden, daß er schließlich das Gut verkauft.

Bei dem Bestreben, diesen ihren Zweck zu erreichen, zeigen die Bauern eine gewisse Roheit. Gegen alle Zuvor-

kommenheiten und Wohltaten Montcornets verhalten sie sich äußerst ablehnend; ja, als alle Schikanen, die sie gegen den Exgeneral anzetteln, nichts fruchten, scheuen sie sich nicht, durch die Ermordung des Flurschützen Michaud den Schloßherrn zu zwingen, das Feld zu räumen.

Auch bei den sonstigen Fällen bäuerlicher Roheit, die wir in den Balzacschen Romanen finden, ist die Habsucht der innere Beweggrund. Bonnébault läßt seine Wut über den Verlust beim Billardspielen in sehr roher Weise an seiner Geliebten aus, so daß diese, um ihm zu entgehen, flüchten muß. [Pays. 352 s.] Sehr anschaulich ist die Szene nach der Verfolgung der alten Tonsard durch Vatel. Um gegen den Flurschützen, beziehentlich gegen den Schloßherrn vorgehen zu können, rät Courtecuisse, die Alte solle sich krank stellen, um Schadenersatz beanspruchen zu können. Da der Betrug aber doch entdeckt werden könnte, schlägt die Tonsard allen Ernstes vor, ihre Schwiegermutter nach Paris zu schicken, um ihr dort die Hüfte ausrenken zu lassen. [Pays. 257.] Als es sich darum handelt, eines der beiden alten Weiber beim Holzfrevel entdeckt werden zu lassen, ist die ganze Familie Tonsard einverstanden, daß die Großmutter sich ertappen lassen soll, obwohl sich mit Sicherheit voraussehen läßt, daß sie mit mehrjähriger Gefängnisstrafe bestraft werden wird. — In Bonnébault, so roh er ist, scheint jedoch die Liebe zur Mutter noch nicht ganz ausgestorben zu sein. Den Vorschlag Marie Tonsards, seine Mutter zu überreden, sich beim Holzfrevel erwischen zu lassen und sich so die von den Feinden Montcornets ausgesetzten 500 Francs zu verdienen, weist er schroff ab: „J'aime mieux tuer un homme que de vendre ma mère!“ Allerdings locken ihn die 500 Francs so sehr, daß er doch seiner Mutter den Vorschlag machen will. [Pays. 412.]

Bauern von solcher Sinnesart können natürlich keine Religion besitzen. „Ils allaient à la messe le dimanche, mais en dehors de l'église, car ils s'y donnaient toujours, par habitude, rendez-vous pour leurs marchés et leurs affaires.“ [Pays. 130.] Ihren alten Pfarrer Mouchon achten

sie, aber nicht aus Ehrfurcht, sondern weil er wie sie sparsam bis zur Habsucht ist. [Pays. 189.]

Ganz haben sich die Bauern doch nicht von der Überlieferung frei machen können. An Engel und Teufel glauben sie noch, wie die Ehrfurcht vor der in ihrem Theaterkostüm im Morgenglanz der Sonne singende Mlle Laguerre [Pays. 16] und die Ansicht der Marie, daß Rigou als einer, der mit dem Teufel im Bunde steht, nicht an einem Kreuz vorbeigehen darf, beweisen. [Pays. 356.]

Getreu seiner Behauptung: „L'homme absolument probe et moral est, dans la classe des paysans, une exception" [Pays. 60], war das Bestreben Balzacs, den Bauer von der schlechten Seite darzustellen. So muß denn die Ausnahme, eben der absolut rechtlich denkende und rechtschaffene Bauer, in den Hintergrund treten. Der Vater Niseron, ein Bauer vom alten Schlag, jetzt Küster und Totengräber, ist ein durchaus moralischer Mann. Sein Grundsatz: „Un père est le gardien de l'honneur dans sa famille" [Pays. 253] ist keine leere Phrase; feierlich hat Niseron geschworen, daß er den umbringen werde, der die Ehre seiner Enkelin Geneviève antaste. [Pays. 221.] Auch Courtecuisse, mit dessen Moralität, soweit es sich um andere Mädchen handelt, es nicht weit her ist,[1]) sieht streng darauf, daß seine Tochter anständig bleibt.[2])

An Rechtschaffenheit kommt kein anderer Bauer Niseron gleich. Lieber leidet Niseron Hunger, als daß er sich einen Pfennig, der ihm nicht gehört, aneignet. [Pays. 248.] Grundehrlich sind auch die Tascheron im „Curé de Village", die das Geld, das François geraubt hat, sofort nach dem Auffinden zurückerstatten und auch den Verteidiger bezahlen. [Balzac XIII. 603.] Die Frau Martin im „Médecin" besitzt eine allzugroße Selbstaufopferung. Sie nimmt Findelkinder vom Staat zur Erziehung an und ernährt sie gegen einen jährlichen Entgelt von 3 Franken und einem Pfund Seife, leidet und stürzt sich in Schulden

[1]) Er wird Pays. 164 als Schürzenjäger hingestellt. [2]) 'Nous l' [seine Tochter] avons envoyée à Auxerre, pour la préserver de tout malheur; j'aime mieux crever que . . .' Pays. 253.

für die Kleinen, ohne dabei einsehen zu wollen, daß sie sich ruiniert. [Balzac XIII. 312 ss.] Frau Martin besitzt also nicht eine Spur von Habsucht. Doch ist sie eine Ausnahme, da wir oben gesehen haben, daß auch im „Médecin" die Bauern durchaus geizig sind. In einem Falle unterdrücken sie aber ihre Knauserigkeit, nämlich wenn ein Armer nach einem Todesfall betteln kommt, um sich ordentliche Trauerkleider machen lassen zu können. [Balz. XIII. 363.] Der Grund für diese Mildherzigkeit ist wohl in der Religiosität zu suchen, die die Bauern im „Médecin" und „Curé" bei Todesfällen an den Tag legen.

Fassen wir die Analyse in wenige Worte zusammen, so sehen wir, daß der Bauer bei Balzac vor allen Dingen habsüchtig, in zweiter Linie höchst unsittlich ist. Eine grausame Roheit, ein tiefer Haß gegen alle, die nicht zu seinem Stande gehören, und eine fast völlige Religionslosigkeit vervollständigen die Charakteristik dahin, daß wir nach der Schilderung Balzacs in den „Paysans" nicht umhin können, im Bauer das Urbild des Schlechten zu erkennen.

Die Moralität Niserons, die Ehrlichkeit der Tascheron, die Selbstlosigkeit der Frau Martin, die allgemein charakterisierte Religiosität der Landleute im „Médecin" und „Curé" treten so sehr in den Hintergrund, daß der Gesamteindruck der Balzacschen Bauern ein sehr unvorteilhafter bleibt.

Wiederholt[1]) ist infolgedessen Balzac der Vorwurf der Einseitigkeit in der Darstellung seiner Bauern gemacht worden. Und wohl mit Recht; denn wir können nicht annehmen, daß die französischen Bauern alle so sind, wie Balzac sie schildert. Gewiß hat der Autor seine Bauern nicht erfunden, aber er hat unrecht gehabt, „de nous les donner comme types moyens de leur espèce sociale."[2]) Wenn Balzac in seiner Comédie humaine also eine naturgetreue Darstellung des wirklichen Lebens geben wollte, so hat er bei den „Paysans" jedenfalls einen Hauptfehler be-

[1]) So Pellissier a. a. O. in RRR. XXXV. (1900) p. 490; P. Flat, Essais sur Balzac. Paris 1893. p. 297 s.; Conen a. a. O. p. 34 und ein Anonymus in der Edinburgh Review CCV. 309. (1907). [2]) Pellissier, RRR. XXXV. 490.

gangen: er hat außer acht gelassen, daß „truth to life is a matter of truth to proportion no less than of truth to fact." [Ed. Rev. CCV. 311.]

Es fragt sich aber nun, hatte Balzac, der doch fast beständig in Paris oder auf Reisen war, denn überhaupt die Möglichkeit, den Bauer gründlich zu beobachten? Ist die Schilderung, die er vom Bauern gibt, infolge mangelnder Kenntnisse des ländlichen Lebens nicht von vornherein verdächtig? — Es dürfte bekannt sein, daß Balzac in den Jahren 1833—1837 und auch später noch sich lange in der Provinz aufhielt, daß er in Saché bei Herrn de Margonne, in Frapesle bei Mme Zulma Carraud weilte. Spoelberch de Lovenjoul macht ferner [1]) darauf aufmerksam, daß Champfleury [2]) behauptet, Balzac habe 1837—1838 gelegentlich seines Landerwerbes in der Umgebung von Paris Gelegenheit gehabt, Charakter und Sitten der Bauern ernstlich zu studieren. Er schließt dann, für den Fall, daß dies den Tatsachen entspricht, daß Balzac der verschlagenere Bauer der Pariser Bannmeile zum Vorbild gedient habe. Aber Champfleurys Behauptung ist nicht bewiesen, und auch Mme de Survilles Bemerkung: „Partout il étudie, villes, villages, campagnes, habitants, recueillant les mots qui peignent un caractère ou résument une situation"[3]) geht nur auf den „Médecin de Campagne" und beweist nicht, daß Balzac zu seinen „Paysans" besondere, für einen solchen Roman durchaus nötige Studien an Ort und Stelle gemacht hat.

Liegt es nun nicht nahe, daß Balzac bei der von ihm selbst betonten Absicht, die er mit dem Romane hat, einfach die Bauern so darstellt, wie er sie, um die Schilderung wirksam zu machen, nötig hatte? Daß er die wenigen Notizen und Beobachtungen, die er gesammelt hatte, ins Maßlose übertrieben als naturgetreue Wiedergabe des ländlichen Lebens hinstellte?

---

[1]) Spoelberch a. a. O. Rbl. IV série Bd. XIV. 193. [2]) Champfleury Documents pour servir à la biographie de Balzac. Balzac Propriétaire. Paris 1875. [3]) Mme L. Surville: Balzac, sa vie et ses oeuvres d'après sa correspondance. Paris 1858. p. 73.

Auf diesen Verdacht muß man kommen, wenn man den Roman unbefangen liest. Bestärkt wird man in der Annahme durch einen Vergleich mit den idealistischen und — wie wir in den folgenden Paragraphen sehen werden — mit den anderen realistischen Romanen. Freilich hat Balzac in der Habsucht, der Verschlagenheit und der Unsittlichkeit den wunden Punkt im Charakter der Bauern richtig entdeckt; daß er die Charakteristik aber mit völliger Religionslosigkeit, mit unauslöschlichem Haß gegen den adligen Großgrundbesitzer, mit einer durchweg allgemeinen Verrohung vervollständigt, und daß er eine wirkliche Ausnahme nicht gelten läßt, kann man auch nicht mit dem Zweck des Romanes entschuldigen. Bei diesen Erwägungen dürfte man wohl nicht fehlgehen, wenn man sich der Ansicht Faguets anschließt, der von Balzac betreffs der Charakteristik der Bauern sagt: „L'immense monde des paysans lui est totalement inconnu, à juger précisément par ce qu'il en a dit, et, chose curieuse, les paysans idéalistes de George Sand, quoique „stylisés", sont beaucoup plus près de la vérité que les siens, qui sont absolument d'imagination."[1])

§ 6.

Die Realisten der Landschaften Artois, Picardie und Normandie.

Gustave Flaubert: Madame Bovary. 1857.
Charles Canivet:[2]) La Ferme des Gohel. 1885.
Jaques Fréhel:[3]) Dorine. 1888.
Antony Blondel:[4]) L'heureux Village. 1892.
Emile Guillaumin:[5]) Près du Sol. 1905.

Der realistische Roman fand nach Balzac großen Anklang in Frankreich, und man kann sagen, daß er heutzutage noch nicht erloschen ist. Gebührte Balzac als dem

[1]) Emile Faguet: Balzac. Paris 1913. p. 55. [2]) Ch. Canivet, geb. 1839 in Valognes (Manche). [3]) Jacques Fréhel, Pseudonym für Mme Jul. Martin. [4]) A. Blondel, geb. 1852 in Avion (Pas-de-Calais). [5]) E. Guillaumin, geb. in Ygrande (Bourbonnais). Vgl. auch §§ 7 und 14.

Begründer des realistischen Bauernromanes und dem Verfasser eines der Hauptwerke auf dem Gebiete des Bauernromanes überhaupt eine besondere Betrachtung, so kann man die übrigen realistischen[1]) Romane, die ländliche Verhältnisse zum Gegenstand haben, ohne viel Schwierigkeiten zusammenfassen. Zur besseren Übersicht ist es angebracht, die realistischen Bauernromane nach den Landschaften Frankreichs zu ordnen. Es ergibt sich dann eine Einteilung der Romane in solche, die den Ort der Handlung in den nördlichen (§ 6), den zentralen und östlichen (§ 7), den westlichen (§ 8), den südwestlichen Provinzen (§ 9), in den Cevennen (§ 10) und im Languedoc (§ 11) haben.

Von den realistischen Bauernromanen spielen in den nördlichen Provinzen Frankreichs Blondels „Heureux Village" in Artois, „Guillaumins „Près du Sol" in der östlichen Picardie, Canivets „Ferme des Gohel", Fréhels „Dorine" und Flauberts „Madame Bovary" in der Normandie.

Wie Balzac, so heben auch die Realisten der nördlichsten französischen Landschaften die Habsucht der Bauern als eine Hauptuntugend hervor. Der niedrigste Grad der Habsucht, die Sparsamkeit, ist fast jedem Bauer angeboren. Bei den Comices agricoles, die Flaubert in „Madame Bovary" schildert, sehen wir, wie die Bauern, „afin de ménager leurs chapeaux, gardaient par-dessus des mouchoirs de poche, dont ils tenaient un angle entre les dents". [MB. 145.] Auch sonst spart man in kleinen Haushaltungssachen. In Cos-sur-Ryse sind bei einbrechender Dunkelheit weder die Wirtschaften, noch die Läden erleuchtet: „à quoi bon, un soir de semaine, faire des frais d'éclairage?" [PdS. 8.] Auf demselben Standpunkt stehen die Vaureil. Obgleich sie dem bemittelten Bauernstand angehören, zünden sie doch an den langen Winterabenden nicht ihre Petroleumlampe an, sondern begnügen sich mit einem alten Öllämpchen. [PdS. 178.] Den von Balzac ausgesprochenen Gedanken, daß der Bauer in seiner Frau eine leistungsfähige Arbeitskraft sucht, finden wir auch

[1]) Einige nicht rein realistische Romane wurden in diesem Kapitel mitbehandelt.

in den hier behandelten Romanen ausgesprochen. Gohel heiratet die Wirtstochter von Bricquebec auch nur, weil er weiß, daß sie tüchtig arbeiten kann." [FdG. 5.]

Typen, bei denen der Geiz ein ausgeprägter Charakterzug ist, zeichnet besonders Guillaumin. Jean Lacroix in „Près du Sol" ist aus Geiz dagegen, daß Tauben in einem Bauernhause gehalten werden: „Avec le grain qu'elles mangent, il vaudrait mieux nourrir une poule." [PdS. 245.] Louis Vaureils Geiz ist so groß, daß er die Unannehmlichkeiten seines für die Familie zu klein gewordenen Hauses dem kostspieligen Umbau vorzieht. [PdS. 15.] Auch in kleinen Dingen zeigt er sich recht knauserig. Seine Tochter Maria, die er in einem Pensionat hat ausbilden lassen, hat weder Bücher noch Zeitungen, durch die sie sich hätte weiterbilden können; denn er hätte es nicht geduldet, daß für solche „fantaisies inutiles" Geld ausgegeben werde. [PdS. 183.] Daß das Rebhuhn, welches sein Hund bei der Ernte gefangen hat, in der Familie gegessen werden könnte, kommt ihm nicht in den Sinn. Er gibt es seiner Frau, damit sie es verkaufe. Als Maria vorschlägt, das Huhn selber zu essen, fährt er sofort auf: „Trop cher pour nous, ça, ma fille . . ." [PdS. 158.] An Landbesitz kann er gar nicht genug bekommen. Auf der Anhöhe von Vazeuil, von wo man die ganze Gegend überschauen kann, entfahren ihm die bezeichnenden Worte: „Dis donc, petite, quelqu'un qui aurait tout ça! [PdS. 236.] So will er Maria auch nur an Jean Peyrat verheiraten, weil er so viel Grundbesitz hat, daß beider Länder zusammengenommen fast das ganze Dorf Jonçay ausmachen. [PdS. 231.]

Die Religiosität ist in den nordfranzösischen Romanen ziemlich häufig erwähnt. Die Familie Pierre Guislain Ledrus ist verhältnismäßig fromm. Regelmäßig am Jahrestag der Hochzeit Ledrus läßt man eine Messe lesen, und alle Familienmitglieder gehen zur Kommunion. [Rhebd. III. 251.] Die Mutter hat die fromme Gewohnheit, jeden Morgen und jeden Abend mit einem geweihten Buchsbaumzweig oder einem Kruzifix über ihre schlafende Tochter ein Kreuzzeichen zu machen. [Rhebd. III. 125.] In den

Ställen Ledrus hängen Segenssprüche, die den Schutz des Himmels auf das Vieh herabrufen sollen. [Rhebd. II. 333.] Kleinere und größere Wallfahrten scheinen bei den Bauern des französischen Nordens nichts Seltenes zu sein. In „L'heureux Village" hören wir von einer allgemeinen Wallfahrt zur heiligen Saturnine, bei der die Landbevölkerung die Heilige um Schutz für ihre Ställe bittet. [Rhebd. II. 323.] Frau Ledru begleiten wir im Laufe des Romans zweimal zum Kalvarienberg von Arras, wo sie mit ihrer Tochter betet. [Rhebd. II. 184; IV. 80.] Flaubert behauptet, daß die Bauern bei Krankheiten noch immer lieber ihre Zuflucht zu Novenen, Reliquien und zum Pfarrer nehmen, als daß sie zum Arzt oder Apotheker gehen. [MB. 88.] Der alte Rouault macht, als er die Nachricht empfängt, seine Tochter Emma liege im Sterben, der Mutter Gottes das Gelübde, er wolle der Kirche drei Meßgewänder schenken und mit nackten Füßen vom Kirchhof seines Wohnortes Bertaux bis zur Kapelle in Vassonville pilgern, wenn er seine Tochter noch lebend antreffe. [MB. 371.] Eine sonderbare Religiosität legt die alte Bauernmagd an den Tag, die die ihr überreichte silberne Ehrenmedaille für 54-jährige treue Dienste bei ihrem Herrn dem Pfarrer geben will, damit er ihr dafür Messen lese. [MB. 166.]

Auch für den Aberglauben der Bauern bringen unsere Autoren Beispiele. Vor allem handelt es sich um das uns schon von G. Sand her bekannte „Werfen eines Loses". Auguste Dadure glaubt, wie die andern Bauern des Dorfes auch, an die überirdische Macht der alten Papesse und geht zu ihr, um von ihr ein Mittel zu bekommen, wodurch er seiner Cousine Valérie Gohel Liebe einflößen könne. [FdG. 41.] In Bas-Diauville ist eine Kuh stark angeschwollen. Man holt den Pfarrer, der das der Kuh geworfene Los bannen muß. [MB. 124.] Frau Ledru leidet mitunter an Kopfschmerzen; ohne weiteres behauptet sie: „On m'a jeté un sort." [Rhebd. III. 107.] In „Dorine" hören wir von einem „rebouteux", der sich nach dem Glauben der Bauern in einen Hund verwandeln kann; als solcher stößt er den melkenden Mägden morgens die vollen Milch-

eimer um. Es war eine allgemein bekannte Tatsache, daß ein Bauer eines Morgens den mysteriösen Hund am Schulterblatt angeschossen und am Tage den Zauberer in seiner Wohnung mit verwundeter Schulter zu Bett liegend angetroffen hatte. [NR. LII. 675.]

Bemerkungen über den Lebenswandel der Bauern sind in den hier behandelten Romanen ziemlich spärlich. Ein recht realistisches Sittenbild zeichnet Fréhel anläßlich der Niederkunft einer achtzehnjährigen Magd, die von dem Pächter des Hofes la Miseraigne verführt worden ist: „dans chaque village normand il y a une sage-femme qui tient pension pour toutes les filles de fermes, mères tous les ans, et des garderies où sont déposés les misérables créatures, déstinés à périr à bref délai, faute de soins. Quelques-unes de ces pauvres désheritées subissent les tortures de l'enfantement dans les prairies. Rien n'est moins rare que l'infanticide; et les fermiers, cause de tout le mal, voient avec placidité enmener en prison les grossières compagnes de leurs grossiers plaisirs". [NR. LII. 673.] Alle zehn Mägde, die Belhache gehabt hat, haben Kinder von ihm bekommen, ja, wir hören von der Magd Mélie, daß sie schon 8 uneheliche Kinder hat. [NR. LII. 674.] Bei einer solchen Ungebundenheit der Sitten in der Normandie ist die Behauptung Valérie Gohels: „dans ce village il n'y a que moi de vertueuse" [FdG. 83.] vielleicht doch keine bloße Übertreibung und Prahlerei, als welche man sie, da sich im ganzen Roman nicht die geringste Andeutung von der Sittenverderbnis der Bauern findet, auffassen könnte. Von den in Artois und Picardie spielenden Romanen führt nur Guillaumin ein Beispiel von Verführung an. Jean Peyrat macht die Magd Francine Lacroix nach gegebenem Heiratsversprechen zur Mutter, läßt sie dann aber im Stich. [PdS. 248 ss.]

Von sonstigen Charaktereigenschaften finden wir in unsern Romanen noch die Selbstsucht der Bauern gezeichnet. Gewöhnlich halfen sich Pinel und Vaureil bei der Ernte gegenseitig aus. So unterstützte Vaureil auch einmal Pinel bei der Heuernte. Unglücklicherweise brach an dem Abend

selbst, an dem Pinel nun seinerseits dem Nachbar hilfreiche Hand bot, ein Gewitter aus, dem 14 Tage Regenwetter folgten, so daß fast das ganze Heu Vaureils zugrunde ging. Seit der Zeit verschließt sich Vaureil völlig jeder Hilfeleistung für andere. Ein weiterer Grund zu diesem Entschluß ist der, daß Vaureil sich sagt, Pinel werde allmählich zu alt, er also nicht eine so große Gegenleistung habe, als er selbst biete. [PdS. 100 s.] Anderen Leuten einen Gefallen zu tun, der ihm keinen Entgelt einbringt, fällt ihm nicht ein. Mit sehr wenig stichhaltigen Gründen schlägt er auf dem Rückwege vom Markt in Hirson die Bitte seiner Tochter ab, einige müde Frauen oder einen Bauer ein Stück Weges im Wagen mitfahren zu lassen. [PdS. 235.] Ebenso selbstsüchtig wie gewissenlos ist es von Vaureil, wenn er auf dem Markt in Cos einem jungen unerfahrenen Ehepaar, welches einen Milchhandel anfangen will, seine Kuh als gut milchgebend verkauft, obwohl er genau weiß, daß sie in einem Monat versiegen wird. [PdS. 228.]

In gerechtem Zorn gegen seine kokette Tochter verstößt Gohel Valérie, weil sie durch ihre Gefallsucht Auguste Dadure zum Morde getrieben hat. [FdG. 141.] Unerschütterlich weist er sie, als sie in tiefstem Elend wieder an die Tür des Vaterhauses pocht, ab, ja, er verweigert ihr jede Unterstützung. [FdG. 189. 200.] Der Grund für diese wenig väterliche Härte gegen die reumütig zurückkehrende Tochter liegt, wie die alte Papesse richtig sagt, in dem Familienstolz Gohels. [FdG. 202.] Die Ehre der Familie steht Gohel über allem anderen. Valérie ist dadurch, daß sie ihren Cousin Auguste so gereizt hat, daß er in seiner Eifersucht den eleganten Nebenbuhler erschoß, der Anlaß zur Befleckung der Ehre des Hauses geworden; als sie es sogar noch wagt, den Namen Gohel durch ihr Ärgernis erregendes Treiben als Dirne im Kasino zu Cherbourg selbst zu brandmarken, ist völlig jede Beziehung zwischen Vater und Tochter abgebrochen.

Etwas anderer Art ist der Stolz Vaureils. Bei ihm ist es mehr Eitelkeit. „Vaniteux, il aimait à proclamer ses

mérites, ses prouesses“ [PdS. 24.], und weiter: „Ce qui achevait de le rendre très infatué de lui-même, c'était son double titre de propriétaire et de conseiller municipale“. [PdS. 25.] Aber er ist, ebenso wie Gohel, ein echter Bauer, der sein Land, sein Vieh, seinen Hof liebt: „Il était fier de ses animaux, de ses récoltes“. [PdS. 24.] — Wie Vaureil in seiner Tochter das Objekt seines Stolzes findet, so brüstet sich maître Jean Belhache in Fréhels „Dorine“ mit seinem Sohne Pierre, der in Paris Jura studiert hat. [NR. LII. 650.]

Gohels Liebe zur Scholle ist vielleicht noch größer als die Vaureils. Trefflich führt Canivet sie uns vor Augen. Wir sehen den alten Bauer einen Rundgang über seine Felder machen „à pas lents, plongé dans ses réflexions, et jetant, de temps en temps, à droite et à gauche, sur les enclos... un coup d'oeil de connaisseur, satisfait de voir le bétail tondre les belles herbes grasses qui poussaient à foison, sous les vivifiants rayons du soleil. Il en paraissait lui-même plus gaillard et plus alerte, tant cette bonne terre en travail lui remplissait les narines de parfums connus, ces parfums.... qui n'étaient nulle part aussi pénétrants, aussi balsamiques que sur les terres cultivées par les Gohel“. [FdG. 76.] Mit dem bloßen Anschauen seiner Äcker ist er noch nicht zufrieden; zuweilen nimmt er ein Stück Erde auf, zerdrückt es und läßt sich mit einem Gefühl köstlichen Behagens den Staub durch die Finger gleiten. [FdG. 77.] Man kann es leicht verstehen, daß Gohel mit diesen seinen Gefühlen eines wahren Bauern für die Scholle es als das größte Unglück ansehen muß, daß er keinen Sohn mehr hat, dem er nach seinem Tode Hof und Gut hinterlassen könnte. [FdG. 3.] In ganz fremde Hände soll aber, so beabsichtigt er, das Gut nicht kommen. Sein Neffe Auguste, ein junger Bauer, ebenso „véritable amoureux du sol“ [FdG. 183.] wie er selbst, soll seine Tochter heiraten. Aber hier greift das Geschick der Gohel ein. Hatte vorher der einzige Sohn Gohels das Vaterhaus verlassen, um Matrose zu werden, so schlägt auch nun seine Tochter Valérie aus der Art. Aus

der Pension in Cherbourg kommend findet sie keinen Geschmack mehr an dem öden Landleben; sie sehnt sich nach dem Leben und Treiben der Seestadt, nach den Vergnügungen, die sie mehr ahnte als kannte. So weist sie ihren biedern bäuerlichen Cousin ab und schenkt ihre Liebe dem jungen Arzt Lengronne, weil sie glaubt, daß sie als dessen Frau ihre Genußsucht befriedigen könne.

Bei Maria Vaureil wirkt die Erziehung im Pensionat nicht in der gleichen Weise wie bei Valérie Gohel. Wenn auch nicht mit besonderem Vergnügen, hilft sie doch ihren Eltern bei der schweren Feldarbeit. Allerdings fühlt sie sich etwas deklassiert. [PdS. 66. 104.]

Ganz der Scholle wiedergewonnen ist Eloy Dumarquet in „L'heureux Village". Mit vieler Mühe hat er sich in Arras eine Stellung erworben, aber plötzlich verläßt er sie und kommt wieder in sein Heimatsdorf zurück. [Rhebd. II. 22.] Ihn, der schon als Junge mit Leidenschaft den Pflug gehandhabt, der, wenn er einen Knecht einen Augenblick ausruhen und plaudern sah, an seiner Stelle gepflügt hatte [Rhebd. II. 170], zieht es mit Macht wieder auf das Land. Er wird ein ebenso echter Bauer werden wie Pierre Ledru, von dem wir hören, daß er, wenn der erste Knecht abwesend ist, selbst im Stall beim Vieh schläft und sich sehr wohl fühlt, die alten Jugenderinnerungen noch einmal zu kosten. [Rhebd. II. 23.]

Zusammenfassend können wir sagen, daß in manchen Punkten die Realisten der Kanallandschaften ihrem Vorbilde Balzac gefolgt sind. Sie heben ebenso wie ihr großer Meister die oft in Habsucht ausartende Knauserigkeit, den Egoismus, die mitunter übertriebene Härte gegen den Mitmenschen und schließlich die tiefsitzende Anhänglichkeit der Bauern an die Scholle hervor. In der Sittlichkeit und Religiosität haben wir eine geteilte Darstellung: in den normannischen Romanen (Canivet, Fréhel) ist die Immoralität allgemein als bedeutend gezeichnet, wogegen die Religiosität weniger erwähnt wird; umgekehrt stellen die pikardischen und artesischen Romane den Bauer als fromm hin und übergehen die Sittlichkeit fast ganz.

Licht und Schatten sind in der Schilderung ziemlich gleichmäßig verteilt. Überdies sind die Figuren meist scharf umrissen. Man kann sagen, daß keiner der wichtigeren Züge romanhaft ist. Alle Bilder, die an unsern Augen vorbeigezogen sind, tragen durchaus den Stempel der Wahrscheinlichkeit, und so können wir, ohne einen großen Fehltritt zu tun, mit ziemlicher Gewißheit annehmen, daß der nordfranzösische Bauer in Wirklichkeit so ist, wie wir ihn in unsern Romanen gefunden haben.

§ 7.

Die Realisten der mittleren und östlichen Landschaften.[1])

Claude Tillier,[2]) Mon Oncle Benjamin. 1841.
„ „ Belle-Plante et Cornélius. 1843.
Charles de Bernard,[3]) Le Gentilhomme campagnard. 1847.
Georges Renard, Croquis champêtres. 1881.
Jean Rolland, La Fille aux Oies. 1882.
Victor Cherbuliez,[4]) La Ferme du Choquard. 1883.
Jean Reibrach,[5]) Le Fermier de la Hunaudière. 1885.
Audebert de Bovet, L'Innocente. 1887.
Léon Frapié,[6]) L'Institutrice de Province. 1897.
Emile Guillaumin,[7]) La Vie d'un Simple. 1903.
Maurice Montégut,[8]) Dans la Paix de la Campagne. 1904.
„ „ Du Pain! 1906.
Hugues Lapaire,[9]) La Moissonneuse. 1905.
„ „ Le Fardeau. 1905.
„ „ Les Accapareurs. 1906.
Emile Moselly,[10]) Terres lorraines. 1907.
„ „ Joson Meunier. 1910.
Alfred Baraudon, Enracinés. 1908.

[1]) Ile-de-France, Orléanais, Berri, Bourbonnais, Nivernais, Bourgogne, Champagne, Lorraine. [2]) 1801—1844. [3]) 1804—1850. [4]) 1828—1899. Geb. in Genf, seit 1880 naturalisierter Franzose. [5]) Pseudonym für J. Chabrier, geb. 1855. [6]) Geb. 1863 in Paris. [7]) Siehe auch §§ 6 und 14. [8]) 1855—1911. Paris. [9]) Geb. 1869 in Sancoins (Cher). [10]) Pseudonym für Emile Chénin, jetzt Professor am Lyceum in Orleans.

Eine ziemliche Anzahl realistischer Romane hat ihren Schauplatz in den mittleren und östlichen Landschaften Frankreichs. So schildert Moselly die Bewohner Französisch-Lothringens; J. Rolland, Cherbuliez, G. Renard und Frapié lassen ihre Romane, soweit sie hier herangezogen wurden, in der Champagne, Brie oder Ile-de-France spielen; den Bauer des Berry führen uns besonders H. Lapaire und Montégut vor, während Tillier, de Bernard, de Bovet, Guillaumin und Baraudon uns in die Landschaften Nivernais, Bourbonnais und Burgund versetzen.

Ebenso wie Balzac und die Realisten der nördlichen Landschaften heben auch die meisten der realistischen Romanschriftsteller der zentralen und nordöstlichen Provinzen Frankreichs die Habsucht der Bauern als den ausgeprägtesten Charakterzug hervor. Tillier dürfte in seinem Belle-Plante den Geizigsten aller Geizigen gezeichnet haben. Eine Fülle bezeichnender Beispiele erläuterte die Worte, mit denen der Autor seinen Helden charakterisiert: „il n'avait qu'une passion, celle d'entasser." [BPeC. 25.] Wie die Bauern auf den Comices agricoles in Flauberts „Madame Bovary", so schützt auch Belle-Plante seinen Hut durch ein darüber ausgebreitetes Taschentuch. [BPeC. 38—40.] Eine Auseinandersetzung seines Bruders Cornélius über die Entstehung der Erde will er nur gegen 6 Sous anhören, und als Cornélius in seiner Gutmütigkeit sie ihm gegeben hat, ärgert er sich, daß er nicht 10 Sous verlangt hat. Aber schließlich langweilt ihn die Belehrung so, daß er sich erbietet, einen Sou zurückzuzahlen, wenn er nicht länger zuzuhören braucht. [BPeC. 40.] Das Obst, welches er mittags zum Nachtisch erhält, verkauft er an die Kinder im Dorf, seine alten Schulhefte an die Butterhändlerin als Einwickelpapier. [BPeC. 45. 52.] Nach dem Tode seines Vaters hält er ein „kleines" Leichenbegängnis für genügend und spart auch die Kosten eines Kreuzes. [BPeC. 79.] Am Essen sucht er besonders zu sparen; Knoblauch und Schalotte sind seine liebsten Gemüse, weil man sie ohne Salz essen kann. Wenn es Salat gibt, behauptet er seinen Knechten gegenüber, je weniger Öl man dazu täte, desto

besser sei es, ja, er geht sogar so weit, daß er sagt, Öl sei ein langsames Gift. Daß er bei seinem Geiz eine Magd, die einen zu guten Appetit hat, wieder vor die Tür setzt, kann nicht weiter auffallen. [BPeC. 84.] Trefflich charakterisiert ihn Louise in ihrem Briefe an Cornélius: „Belle-Plante mange chez lui le moins souvent possible; lorsqu'on lui offre quelque part un verre de vin, il demande le chanteau sous prétexte de casser une croûte et il dîne ainsi chez son amphytrion qui croyait ne l'avoir invité qu'à se rafraîchir",[1]) und in der Tat finden wir eine solche Szene, als Belle-Plante den Vater Desallemagnes besucht, um bei ihm um die Hand seiner Tochter anzuhalten. [BPeC. 98.] Recht bezeichnend ist auch seine Knauserigkeit, als er sich von dem Dorfschneider einen Anzug machen läßt (es ist übrigens der erste, da er die Kleider des verstorbenen Vaters aufträgt). Um die Kosten des Anzuges, welche 12,20 Francs betragen, zu vermindern, geht er so weit, daß er die Metallknöpfe von einem alten Rock des Vaters an seinem neuen Anzug verwerten will. [BPeC. 93.] Daß der Bauer sich früh zu Bett legt, um die Beleuchtungskosten zu sparen, haben wir schon gesehen. Auch Belle-Plante geht sofort zu Bett, wenn er zu Nacht gegessen hat. Aber bald findet er, daß er dadurch viel Zeit versäumt. So entschließt er sich, weben zu lernen, um abends nicht nur die Kosten der Kerze, sondern noch etwas mehr zu verdienen. [BPeC. 167. 168.] — François Lesape dürfte an Geiz Belle-Plante fast gleichkommen. Ziemlich oft geht Lesape in die Kneipe und liest dort das „Petit Journal", indem er dabei ein Glas Branntwein trinkt. Das ist das

[1]) BPeC. 85. Chanteau bedeutet an dieser Stelle nicht, wie meistens, ein „abgeschnittenes" Stück Brot, sondern den „angeschnittenen" Laib Brot, was es auch nach Littré [Dictionnaire de la Langue française. I. Paris 1873. p. 552] in einigen Landschaften heißen kann. (Auch in Cladels „Crête-Rouge" kommt chanteau mehrmals in dieser Bedeutung vor.) Bei dieser Bedeutung erklärt sich auch hier der bestimmte Artikel. Also: er verlangt den (nämlich im Schrank liegenden) Laib Brot, um sich ein Stückchen abschneiden zu können, das er beim Wein essen will; dabei ißt er aber so lange, bis er satt ist, er also zu Hause nicht mehr zu speisen braucht.

einzige Vergnügen,' welches er sich gönnt. Dafür kostet er es aber auch ganz aus: „Comme il voulait en avoir pour son argent, il vidait son verre jusqu'à la dernière goutte et lisait son journal jusqu'a la dernière ligne de la page des annonces." [FdCh. 105.] Wie sehr er am Gelde hängt, veranschaulicht die Szene, in der er Aleth die Summe von 2000 Frs. in Banknoten aushändigt. Bei jedem Schein, den er auf den Tisch legt, befeuchtet er seine Finger tüchtig mit Speichel. „Sans doute, Lesape trouvait que les billets de banque ne sont pas seulement jolis à regarder mais que la saveur en est agréable." [FdCh. 343.] Daß ein vernünftiger Mensch eine andere Leidenschaft haben könne als die Habsucht, ist ihm unverständlich. Er begreift nicht, wie Robert Paluel, der reiche Bauernsohn, die völlig mittellose Aleth heiraten kann. [FdCh. 149.] Wenn er sein Augenmerk auf Mariette Sorris richtet, so weiß er ganz genau, daß er bei einer Heirat mit dieser Magd auf seine Kosten kommt. Zunächst ist Mariette ein äußerst tüchtiges Mädchen — „très honnête, vaillante à l'ouvrage, ne se plaignant jamais de rien, patiente dans la maladie, laborieuse dans la santé, pleine de bon sens et ne mentant jamais" — dann weiß er aber auch, daß sie eine Summe Geldes gespart hat, und schließlich hat er Grund, anzunehmen, daß Paluel sie nicht ohne Ausstattung verheiraten wird. Sie ist also ein wahres Kapital; infolgedessen geht sein ganzes Streben dahin, sie zur Frau zu bekommen. [FdCh. 146.] Weil er selbst durch und durch habsüchtig ist, glaubt er, alle anderen seien so wie er. Vergebens bemüht er sich, die Gunst Mariettes zu erlangen. Da entschließt er sich nach langem Schwanken, seinen letzten, wie er glaubt entscheidenden Trumpf aufzuspielen. Er vertraut ihr, nachdem er sie vorher hat schwören lassen, daß sie diskret sein werde, daß er Ersparnisse hat, und hofft, daß dieser Umstand das Mädchen bestimmen werde, ihn zu heiraten. [FdCh. 436.] — Einen dritten Typ der Habsucht finden wir in Jean Reyvenaud in Baraudons „Enracinés". In zwanzigjähriger Arbeit hat er sich ein Vermögen zusammengespart. Er hängt so sehr

an seinem Schatz, daß er ihn nachts mitunter zählt, in der stillen Hoffnung, daß er sich vermehrt habe. [Enr. 40.] Als er seinem Schwager Boislaury das Erbteil der Schwester, den Hof le Courtaud, hat übergeben müssen, treibt er in seinem Haushalt die Sparsamkeit aufs Höchste, um den Verlust wieder auszugleichen. [Enr. 151 s.] Und kaum hat er wieder bares Geld, so wühlt er auch schon wieder nachts mit vollen Händen darin herum. [Enr. 157.] — Piscop und Grivoize in „Dans la Paix de la Campagne" reihen sich diesen Figuren würdig an. Beide Familien „waren zu allem fähig", wenn es sich darum handelte, ihren Reichtum zu vermehren. [PdlC. 48.] Die Grivoize sind so geizig, daß sie noch nicht einmal ihre angehäuften Goldstücke mit einer Fingerspitze berühren, „de peur d'user les pièces." [PdlC. 65.] — Auch Vincent Jacotot in der „Fille aux Oies" ist ein habsüchtiger Bauer Nach dem Tode seiner Frau faßt er, jedenfalls durch die Erfahrung belehrt, den Entschluß, nicht wieder zu heiraten. „D'abord", sagt er, „les dots ne courent pas souvent les rues. Puis les ménagères, ça vous dépense un argent du diable." [NR. XVIII. 672.] Nur mit vieler Mühe versteht sich Mme Paluel dazu, den Leichnam ihres Sohnes Guépie für 6000 Frs. abzukaufen. „Elle poussa un grand soupir qui témoignait de la violence qu'elle se faisait, du déplaisir, des amertumes que lui causait un si triste emploi de son argent." [FdCh. 399.] Um ihren Sohn in die Ziehungsversicherung aufnehmen lassen und ihn so vom Militärdienst befreien zu können, spart die Mutter Jeannette am Salz, an der Butter, und an sonstigen Kleinigkeiten des Haushaltes so lange, bis sie die nötigen 500 Frs. herausgeschlagen hat. [VdS. 45.] Sie hat also ein edles Motiv, das sie sparen läßt. Die Soupizonne in „Le Fardeau" dagegen ist aus bloßem Geiz hart gegen andere und sich selbst; aber sie macht ihren Fehler insofern wieder gut, daß sie in ihrem Testament 20 000 Frs. den armen Familien des Dorfes vermacht. — Unwillkürlich kommt dem Bauer der Gedanke an die Kosten einer Sache. Der Wirt im „Gentilhomme campagnard" erzählt den Bauern, daß die Adligen früher Löwen in den Schlössern

gehalten hätten. Diese Mitteilung entlockt dem Vater Coquard die bezeichnenden Worte: „Ils devraient coûter gros à nourrir!“ [Gc. I. 55.] Die Tante Nanon in „Joson Meunier“ ist ebenfalls als sehr habsüchtig gezeichnet: „Elle savourait l'âpre consentement,... d'empiler des écus au fond de sa crédence.“ [JM. 11.] Als sie stirbt, hinterläßt sie nicht weniger als 80 000 Frs. [JM. 179.]

Neben diesen besonders gezeichneten Bauern finden wir noch eine Reihe von Bemerkungen, die sich auf eine größere Menge von Landleuten oder die Gesamtheit der Bauern beziehen und die für Geiz und Habsucht der Bevölkerung charakteristisch sind. In Chabois halten die Bauern es nicht für nötig, im Winter den Schulofen reparieren zu lassen. [JdP. 68.] Ja, der Gemeinderat ist unverschämt genug, von der armen Lehrerin mit ihrem Gehalt von monatlich 62 Frs. sich einige Kleinigkeiten bezahlen zu lassen, an deren Beschädigung Fräulein Chardon völlig schuldlos ist. [JdP. 70.] Der Marquis von Châteaugiron verspricht bei dem Brande seines Schlosses demjenigen 10 Goldstücke, der eine Leiter bringt. Sogleich stürzen natürlich alle Bauern fort, sie zu holen. Als Vaudrey nun demjenigen ein ganzes Vermögen anbietet, der Mme de Bouvalot aus den Flammen rettet, meldet sich keiner. So groß ist also bei diesen Bauern die Habsucht doch nicht, daß sie ihr Leben darum wagten. [Gc. II. 201. 208.] — Mit den nicht alltäglichen Sachen geht der Bauer in der Regel sorgsam um. Guillaumin berichtet darüber: „La garniture d'effets de drap du mariage durait la vie d'un homme et lui servait encore de toilette funèbre“. [VdS. 61.] Der Hochzeitsanzug bleibt demnach, da er zugleich Totenkleid ist, bei dem Eigentümer und geht mit ihm zugrunde. Gewöhnliche Kleider aber gehen von den älteren auf die jüngeren Geschwister. „Mes habits de grands jours“, sagt Tiennon, „... n'étaient guère luxueux, puisqu'ils avaient servi à mes deux frères avant de m'échoir“. [VdS. 27.] Daß die Bauern im Falle einer Krankheit nur im äußersten Notfall zum Arzt gehen, haben wir schon in den vorigen Paragraphen gesehen. Auch

Bernard stellt dies fest: „la préoccupation des intérêts passe avant le soin de la santé chez les paysans, qui presque tous ont le cuir de leur bourse beaucoup plus sensible que celui de leur peau." [Gc. I. 69.] Moselly gibt in seinen „Terres lorraines" eine Erklärung für die Habsucht der Bauern: „La vie des paysans est si pauvre, si dénuée de tout, si constamment tiraillée par des soucis d'argent, que l'intérêt se mêle à tous leurs sentiments, à toutes leurs affections, même les plus sacrées." [Tl. 284.]

Neben all diesen Beispielen bäuerlicher Sparsamkeit und Habsucht finden wir doch auch mildherzige Bauern in den hier behandelten Romanen. Frau Bourru, die selbst am Hungertuch nagt, teilt ihr Brot mit Annette Boislaury, die ohne einen Pfennig Geld ihren Hof le Courtaud verlassen muß. Und Annette ihrerseits, die ja selbst nichts mehr hat, nimmt doch eine von ihrem Mann verführte Magd mit sich, da sie es nicht übers Herz bringen kann, das Mädchen im Straßengraben verkommen zu lassen. [Enr. 240.] Mme Reyvenaud ist ein Musterbeispiel von Mildherzigkeit. Jede Woche fährt sie mit Gaben zu ihren Armen und läßt sich durch keine Witterung abhalten, ihre fromme Nächstenliebe zu betätigen. [Enr. 47.] So gibt sie der Frau Bourru, die stets kränkelt, weil sie so viel unterwegs sein muß, ihren Esel und Wagen, damit sie sich nicht mehr anzustrengen braucht. [Enr. 51.] Ihre Mildherzigkeit hat ihr die Herzen aller Armen des Dorfes gewonnen; man nennt sie nur noch „la Sainte Dame" und nach ihrem Hofe „Notre-Dame des Glandes". [Enr. 26.] Auch Robert Paluel ist ein sehr wohltätiger und edler Bauer. Mariette Sorris, die Tochter eines Lastträgers aus der Umgebung, der auf der Farm starb, behielt er, obwohl sie noch ganz klein war, bei sich. [FdCh. 17.] Auch später nimmt er sich stets der Waise an. Alle zwei Jahre erhöht er ihren Lohn, schärft ihr aber ein, seiner Mutter nichts davon zu sagen. [FdCh. 52.] Seitdem er Lesape auf einen anonymen Brief hin im Verdacht der Unehrlichkeit gehabt und sich durch die Kontrolle einer Ladung Stroh von seinem Irrtum überzeugt hat, glaubt er eine Ehrenschuld an seinen

Knecht zu haben: er spricht für ihn bei Mariette, und da sie ihn abweist, erhöht er Lesapes Lohn. [FdCh. 66.]

Habsucht und Landgier treiben den Bauer, wie wir schon bei Balzac und den Realisten der Nordprovinzen sahen, dazu, möglichst viel Land zu erwerben. Auch in unsern Romanen finden wir diese Tatsache bestätigt. Belle-Plante befindet sich beständig „à la piste des petits propriétaires obérés.... Il se fit ainsi, sillon par sillon, ... une fort belle propriété". [BPeC. 64.] Piscop und Grivoize kaufen alle Schuldverschreibungen und Hypotheken des Grafen Valroy auf und lassen die Zinsen weiterlaufen, so daß sie nach Verlauf von fünf Jahren nur ihr Geld, und da der Graf keines haben wird, nur den Verkauf des Besitztums zu verlangen brauchen, um Schloß und sämtliche Ländereien in ihren Besitz zu bekommen. [PdlC. 70.] Jean Reyvenaud hat auch nur ein Ziel: „d'acquérir de la terre à tout prix, par tous les moyens. . . . Avoir de la terre, non pour en jouir et en tirer du bien être, mais pour la joie d'en posséder." [Enr. 35.] Sein Hof geht ihm über alles. Als Boislaury gerichtlich das Erbteil seiner Frau, der Schwester Jeans, verlangt, fürchtet dieser eine Zeitlang, der Schwager wolle den Verkauf des väterlichen Hofes. Eine fürchterliche Wut ergreift ihn, und er spricht davon, er werde, wenn der Hof in andere Hände komme, seinen Schwager erschießen. Der Hof wird aber nicht verkauft, sondern Boislaury und Annette bekommen die kleine Farm le Courtaud. Auch die Spaltung des elterlichen Besitzes reizt den Bauer so, daß er in der Notarstube einen schweren Tisch umstößt und seinen Schwager samt seinen beiden Helfershelfern damit gegen die Wand drückt. Mit seiner Riesenkraft würde er in der Erregung sicher die drei Leute erdrückt haben, wenn er nicht mit Gewalt vom Notar zurückgehalten worden wäre. [Enr. 147.] Es ist fast selbstverständlich, daß Reyvenaud alles tut, um wieder in den Besitz des Courtaud zu kommen. Als schließlich das Gut infolge der Verschuldung Boislaurys versteigert wird, erwirbt Jean es mit Hilfe unredlicher Machinationen. Aus Freude darüber, daß er wieder Herr des

ganzen Besitztums ist, gibt er ein Gelage. Aber ihn selbst hält es nicht bei dem Feste. Er bricht auf und eilt, sein wiedergewonnenes Land zu betrachten. Mit Wollust läßt er seinen Blick über die Äcker schweifen. Eine wilde Gier erfaßt ihn. Er wirft sich auf die Erde und gräbt sich mit den Fingern in das Ackerland ein. [Enr. 242 s.] Noch lange nachher dauert diese übermäßige Freude an dem wiedererlangten Besitz an. Wenn ihm ein Bekannter begegnet, schleppt er ihn mit, setzt ihm seine Zukunftspläne auseinander. „A pleine main, il ramassait cette terre . . . et il fallait que son interlocuteur reconnût qu'elle n'avait pas sa pareille au monde." [Enr. 246.] Dann ergreift ihn wieder die Angst, seine unehrlichen Machenschaften möchten den Kauf ungültig machen, und er eilt zum Notar, um sich von diesem beruhigen zu lassen. Abends trinkt er zwei Flaschen Wein und wälzt sich darauf schlaflos im Bett herum, indem er in Gedanken die Anzahl der Hektare, der Säcke Getreide, der Stücke Vieh, um die er reicher geworden ist, ausrechnet. Jean-Baptiste in „Joson Meunier" entzieht sich die Nahrung und arbeitet sich zu Tode, um die besten Stücke Land kaufen zu können und so seinem Sohne einen großen Hof zu hinterlassen. [JM. 5.]

Die Freude an der Erde zeigt sich auch bei Aleth Guépie in Cherbuliez' Roman. Auch sie nimmt mitunter, wenn sie mit Paluel die Felder inspiziert, einen Klumpen Erde in ihre behandschuhte Hand und zerbröckelt ihn mit einem Gefühl innern Behagens. [FdCh. 197.] — Tiennon, der Held der „Vie d'un Simple", sagt von sich: „D'être cultivateur, de vivre en contact avec le sol, avec l'air et le vent, un orgueilleux contentement me venait." [VdS. 166.] — Jean Mathieu in Georges Renards Novelle „Sans enfants" ist zu arm, um selbst ein eigenes Feld besitzen zu können. Aber auch er ist „amoureux de la terre" durch und durch. Als er als Schnitter auf der Suche nach Arbeit durch die wogenden Haferfelder geht, kann er nicht umhin, den Besitzer des Landes zu beneiden: „il contemplait avec une sorte de volupté cet océan mouvant qui ondulait à perte de vue." [NR. XXXIII. 638.] In „Joson Meunier"

finden wir in dem alten Lehrer Hobin und in Alcide zwei der Scholle abtrünnig gewordene Bauern, die aber trotzdem ihre Liebe zum Lande bewahrt haben. [JM. 107. 29.]

Ebenso verwachsen wie mit seiner Erde ist der Bauer mit seinem Vieh. Bevor der Pächter der Farm la Hunaudière zu einer 28tägigen Übung in die Garnison geht, macht er einen Rundgang durch die Ställe: „tâtant des chairs et parlant aux bêtes. Il s'attardait, la lanterne haute, respirant les senteurs chaudes." [NR. XXXIII. 166.]

Bei seiner Freude an der Erde und am Vieh ist es begreiflich, daß es das Hauptbestreben des Bauern ist, sein Besitztum ganz und ungeteilt seinem Sohn zu vererben. Deshalb ist der Bauer im Prinzip ein eifriger Anhänger des Einkindsystems. Reyvenaud zeichnet in ein paar Worten das Leben des Bauern, so wie es sein soll: „On obéit dans la jeunesse, on commande à trente ans, on se marie à quarante. On a un fils, un seul, pour vous succéder dans la suite." [Enr. 80.] Auf demselben Standpunkt steht Mme Paluel. Sie treibt ihren Sohn Robert zur Heirat, damit er einen Erben bekomme. Eher ist sie nicht beruhigt, bis sie weiß, daß der Bauernhof auch nach Roberts Tod in der Familie bleibt. „Mon Dieu," ruft sie aus, j'aime beaucoup mes soeurs, mais les cousins sont les cousins, et il est bien dur de leur laisser son bien." [FdCh. 60.] Ähnlich denkt Pierre Pouradier in Bovets „Innocente", da ihm seine Frau kein Kind schenkt. „C'était un grand chagrin pour lui. . . . il se désolait de penser qu'il n'aurait personne à qui laisser son bien. Ce n'était pas qu'il manquait de collatéreaux, au contraire, et c'était justement là, où le bât le blessait. L'idée que des cousins germains ou des enfants de cousins germains se partageraient ses dépouilles, le mettait hors de lui." [NR. XLVI. 69.]

Gegenüber den bisher analysierten Haupteigenschaften der Bauern, der Habsucht und der Liebe zur Scholle, ist in den Romanen der Realisten des zentralen Frankreich von der Sittlichkeit der Bauern wenig die Rede. Die meisten der in Frage kommenden Romane enthalten keine einzige, mehrere nur ganz vereinzelte Bemerkungen über die Moral

der Bauern. Nur in Montéguts „Du Pain“ tritt sie ziemlich stark hervor. Nach den Napoleonischen Kriegen herrschte in Frankreich ein großer Mangel an jungen, heiratsfähigen Männern. Die, welche aus dem Kriege zurückkamen, waren meist Krüppel. War ein junger Mann mit ganzen Gliedern heimgekommen, so wurde ihm von allen Weibern, die des Verkehrs mit Männern so lange hatten entbehren müssen, der Hof gemacht. So geht es dem jungen Germain Galas. Als er 1815 in sein Dorf zurückkehrt, ohne eine Verletzung im Kriege erlitten zu haben, bieten sich ihm fast alle Weiber des Dorfes, Mädchen sowohl wie Frauen, an. [DP. 12.] Er wird in kurzem der „Pascha“ des Dorfes und bekommt auch diesen Beinamen. [DP. 31.] „Sans daigner se cacher, il servait à la fois quatre ou cinq maîtresses, filles, épouses ou veuves; . . . et toutes acceptaient ce multiple partage, s'y résignaient, sachant bien qu'au premier mot de reproche il prendrait la porte et ne reviendrait plus.“ [DP. 33.] Die wenigen Weiber, die noch zaudern, prostituieren sich ihm auch, als er nach dem Tode seines Vaters Herr der Mühle und der mächtigste Mann im Dorfe wird. „Toutes avaient été à lui, étaient à lui, seraient à lui“; [DP. 71.] und kurze Zeit darauf ändert man seinen Spitznamen „le „Pacha“ in „le Père du Village“. [DP. 72.] Nur zwei Weiber besitzt er nicht, Désirée, die servante-maîtresse seines Vaters, und Denise. Erstere bietet sich ihm zwar wiederholt an [DP. 26. 46.], aber da er seinem Vater geschworen hat, sie als seine Schwester zu betrachten, weist er sie ab, so daß Désirée aus Rache ihn als Bonapartisten anzeigt, sich aber dann selbst den Tod gibt. [DP. 58.] Denise bleibt als einzige übrig, die sich aus Sittlichkeitsgefühl ihm nicht hingibt. Alle unmoralischen Angriffe des Müllers weist sie ab und will ihn nur erhören, wenn er sie heiratet. Doch da er nicht daran denkt, nimmt sie Violaine zum Mann. Aber auch sie gerät später in die Hände Germains. In der Nacht, in der sie mit Galas ihren betrunkenen Mann heimbringt, unterliegt sie dem „Pascha“. [DP. 71.]

Den Typ der servante-maîtresse, den wir in Désirée haben, treffen wir in Lapaires „Fardeau“ in Solange wieder.

Auch Moline in den „Accapareurs“ war vor Jahren Durosiers servante-maîtresse, und nach ihr bemüht sich la Léxandrine um die Gunst des Advokaten, um auch in seinem Testament bedacht zu werden. [Acc. 103.] — Vincent Jacotot in der „Fille aux Oies“ will auch seine Magd Jacqueline zur Geliebten machen, aber sein Vergewaltigungsversuch scheitert an dem Widerstand des Mädchens. [NR. XVIII. 909.] Die nourrice-maîtresse treffen wir in Montéguts „Dans la Paix de la Campagne“ in der Person der Joberte. [PdlC. 16.]

Das Bauernmädchen, welches in die Stadt gezogen und dort Dirne geworden ist, eine Figur, die schon Muller in Nanon Vipériau angedeutet hatte, finden wir in Solange wieder. Von der servante-maîtresse des Herrn Philippe sinkt sie zum öffentlichen Mädchen in Paris herab. Aber sie bereut ihren Fehltritt und kehrt auf das Land zurück. [Fa. 24. 27.]

Wenn wir von Montéguts „Du Pain“ absehen, so finden wir in den Romanen der zentralfranzösischen Realisten nur einen Ehebruch bei einem Bauer, und zwar in der „Vie d'un Simple“. Tiennon, der von sich sagen kann: „Ce fut mon épouse légitime qui eut les prémices de ma virilité“ [VdS. 109.], knüpft, da seine Frau beständig kränkelt, mit Marianne, der Frau eines Tagelöhners, ein ehebrecherisches Verhältnis an. [VdS. 174.]

Andererseits unterlassen die Romanschriftsteller es auch nicht, zuweilen sittliche Figuren zu zeichnen. Jacqueline, das Gänsemädchen, weist den unsittlichen Antrag ihres Herrn energisch ab [NR. XVIII. 909.]; ebenso sträubt sich in der „Vie d'un Simple“ die Magd Suzanne, selber von illegitimer Abstammung, gegen den Angriff Tiennons [VdS. 105.] und in den „Accapareurs“ Marie Fouant gegen die Frechheit Durosiers. [Acc. 105.] Von den Männern wird nur von Jean Reyvenaud in den „Enracinés“ gesagt, daß er eine „moralité profonde“ besitzt. [Enr. 27.]

Im Gegensatz zu Balzac und ganz wie die Romanschriftsteller der nördlichen Provinzen haben die Verfasser der mittelfranzösischen realistischen Romane der Fröm-

migkeit der Bauern einen breiten Raum gewidmet. Sehr fromme Bauern schildert Bernard. Als die Landbevölkerung es durchgesetzt hat, daß Châteaugiron-le-Vieil wieder zur Gemeinde erhoben wird, wollen die Bauern zuerst wieder ihre alte Kirche instand setzen. [Gc. II. 167 s.] Den Verlust ihrer Reliquien können sie nicht verschmerzen; daß ihnen der Baron einige Reliquien der hl. Philomene verspricht, die er durch einen ihm befreundeten Bischof beschaffen will, werten sie nicht: es geht ihnen nichts über die Reliquien des hl. Gontran. [Gc. II. 170.] Ein ähnliches religiöses Zutrauen zu einem Heiligen finden wir bei Marie Fouant. Sie verspricht dem hl. Sennen, dem Schutzpatron der jungen Saat und der Liebschaften der Hirten, eine Kerze für die Erhörung ihres Gebetes und opfert ihm nach dem Tode ihres Verlobten den perlengestickten Gürtel, den ihr ihr Bräutigam zum Zeichen der Verlobung gegeben hat. [Acc. 164.]

Sehr leicht geht die Religiosität der Landbevölkerung in Aberglauben über. Die Behauptung, die schon G. Sand aufstellte, wiederholt H. Lapaire, der moderne Romancier des berrichonischen Bauernromans: „Malgré l'émancipation des esprits dans nos campagnes, on trouve encore beaucoup de ces restes confus d'anciens cultes qui sont un mélange de paganisme et de croyances chrétiennes." [Acc. 151.] Außer dem oben erwähnten Kult des hl. Sennen führt er aber keine Beispiele an. Dafür finden wir aber bei den andern Schriftstellern Belege. Cyrille in Montéguts „Du Pain", der es mit allen Burschen des Dorfes aufnimmt, fürchtet sich vor den „loups-sorciers, les follets ou les fées dont la brande était pleine." [DP. 76.] Audebert de Bovet erzählt in seiner „Innocente", daß die Bauern glauben, derjenige, welcher um Mitternacht am Carrefour de la Poule-Noire ein schwarzes Huhn sehe, werde im Laufe des Jahres einen Schatz finden. [NR. XLVI. 63.] Andererseits sagt aber derselbe Autor, daß man auf dem Lande zwar noch viel dem Teufel zuschreibe, daß man aber nicht mehr an seine Macht glaube: „même en pays de superstition le diable ne fait plus ses frais." [NR. LXVI. 67.] Den Glauben an den Dämon, der in einen Menschen gefahren ist, er-

wähnen Cherbuliez und Montégut. Als Aleth halbverrückt in die Mühle kommt, macht ihre Mutter ein großes Kreuzzeichen, „comme pour exorciser le démon" [FdCh. 391.], ein Zeichen, daß sie daran glaubt. Auch für die Bauern in „Dans la Paix de la Campagne" steht es fest, daß Joberte, die aus Sorge um ihren untergeschobenen Sohn halb irre ist, vom Teufel besessen ist. [PdlC. 90.]

Gewissen Menschen wird oft eine Kraft zugeschrieben, vermöge deren sie ihre Mitmenschen bezaubern können. So steht Dumoussier in Guillaumins Roman im Rufe eines Zauberers. [VdS. 21.] Ein alter Bauer in Tilliers „Belle-Plante" glaubt fest, daß er Cornélius auf einem Wolf habe reiten sehen; durch sein Kreuzzeichen entzaubert, habe sich der Gelehrte dann in Rauch verwandelt. [BPeC. 173.] In ähnlicher Weise halten die Landleute in „Du Pain" es für möglich, daß die durch Selbstmord geendete Désirée als Wölfin wieder auf die Erde kommt. [DP. 122.]

Das fast von allen Bauernromanschriftstellern erwähnte „Werfen eines Loses" finden wir auch bei den zentralfranzösischen Realisten. Die Landbewohner verweigern in der nachnapoleonischen Zeit den in Scharen herumziehenden Bettlern nie eine milde Gabe, „par crainte des sortilèges et des envoûtements." [DP. 122.] Will die Milch nicht zu Butter werden, so ist das ein Zeichen, daß sie behext ist. Um die Wirkung des „Loses" abzuwenden, muß man eine ganze Reihe Zeremonien mit der Milch vornehmen, nämlich: „se rendre un peu avant minuit au carrefour de la place de l'Eglise et poser là un petit pot neuf de six sous plein de cette mauvaise crème; tournez douze fois autour de ce pot quand sonneraient les douze coups de minuit, en traînant, au bout d'une corde de six pieds de long, les chaines d'attache des vaches, au douzième tour, s'arrêter net, faire quatre fois la signe de la croix dans quatre directions opposées et partir au grand galopp, abandonnant le pot et rapportant les chaînes". Dann muß man noch „Couper à chaque bête un bouquet de poils de la tête, un du garrot, un de la queue, les tremper dans l'abreuvoir tous les jours de la semaine sainte avant le lever du soleil, les porter à la messe le jour de Pâques et les faire brûler

dans la cheminée sans être vu ..." [VdS. 140.] Und Viradon behauptet, dieses Mittel habe bei ihm geholfen; er ist also fest von der Wirkung überzeugt. Tiennon selbst glaubt allerdings nicht daran.

Von Jean Reyvenaud hören wir, daß er „accusait tout haut son beau-frère de revenir la nuit et de lui jeter des sorts" [Enr. 260.], als zwei Feuersbrünste und ein Hagelschlag ihn fast an den Rand des Ruines bringen. Auch die Bauern bei Tillier schieben einen Hagelschlag einem bösen Lose zu, das Cornélius ihnen geworfen haben soll. [BPeC. 174.] Eine tiefwurzelnde Liebe wird sehr oft, wie wir schon in den vorigen Paragraphen sahen, auf ein böses Los zurückgeführt. In unsern Romanen glaubt Mme Paluel, Aleth habe ihrem Sohn ein Los geworfen, das ihn so unsinnig in sie verliebt mache. [FdCh. 402.]

Der Glaube an Amulette hat sich auch in der Landbevölkerung erhalten. Die kleine Bettlerin in Georges Renards „Croquis champêtres" schreibt dem schmutzigen bedruckten Papierchen, das sie bei sich trägt, eine glückspendende Kraft zu. [NR. XXXIII. 629.] — Daß ein Kruzifix nach bäuerlicher Anschauung segensreiche Macht besitzt, erwähnt Baraudon. Jean Reyvenaud glaubt, als sich das Kruzifix von der Wand loslöst und am Boden zerbricht, daß sich jetzt das Glück vom Hause wenden werde. [Enr. 134.]

Der Aberglaube zeitigt mitunter recht sonderbare Anschauungen bei den Bauern. So darf das Joch eines Ochsen niemals verbrannt werden. Wer es doch tut, kann nicht zum Sterben kommen. Als Beweis figuriert bei Lapaire die alte Bäuerin Soupizoune, die, weil sie einst ein Joch verbrannte, nun nicht sterben kann, bis man ihr ein Joch auf die Stirn gelegt hat. [Fa. 275—278.] Liegt jemand im Sterben, so darf man es nicht versäumen, einen Eimer klaren Wassers hinzustellen. Sobald die Seele den Körper verlassen hat, wäscht sie sich in dem Wasser rein und erhebt sich dann gen Himmel. Ist der Tod eingetreten, so gießt man das Wasser aus und hält die Zimmeruhr an. [VdS. 86.]

Einige Züge, die man als Mittelding zwischen Aber-

glauben und religiöser Leichtgläubigkeit ansehen kann, zeichnet Tillier im „Oncle Benjamin". Onkel Benjamin kommt mit seiner Schwester, die auf einem Esel reitet, durch ein Dorf und fällt durch seine Kleidung auf. Um sich einen Spaß zu machen, gibt er sich für den ewigen Juden aus, und tatsächlich glauben die Bauern ihm, zumal er, wie sie meinen, ein Wunder wirkt, als er einem Bauer den Unterkiefer wieder einrenkt. [MOB. 70. 74.] Seine Schwester gibt er als Mutter Gottes aus und macht dadurch einen solchen Eindruck auf die naiven Bäuerinnen, daß sie dem Esel die Haare ausreißen, um sie als Reliquien zu bewahren, oder aber daß sie ehrerbietig in einiger Entfernung niederknien. [MOB. 90 s.] Von übergroßer religiöser Naivetät ist auch der Küster, wenn er den Onkel Benjamin, der eines Morgens betrunken auf die Stufen des Kirchenportals niederkniet und die Hände wie zum Gebet faltet, für einen aus seiner Nische herausgetretenen Heiligen hält. [MOB. 155.]

Wenn wir bisher gesehen haben, daß der Bauer in den realistischen Romanen des zentralen Frankreich als ziemlich religiös, aber auch als abergläubisch charakterisiert ist, so müssen wir nun auch die Fälle betrachten, in denen das Gegenteil gesagt ist.

Während die Bäuerinnen meist ihre religiösen Pflichten erfüllen, sind die Männer im Durchschnitt lau. Robert Paluel ist ein solcher Durchschnittsbauer. Doch bleibt es bei der Landbevölkerung meist bei dieser Gleichgültigkeit, selten artet sie in völlige Religionslosigkeit aus, wie beim Pächter Modin in Rollands „Fille aux Oies", der seinen Sohn zwar zur Kommunion gehen läßt, ihn aber dann in ein Kolleg bringt, „pour lui sortir ces bêtises de la tête." [NR. XVIII. 977.]

Weder religiös im Sinne der Kirche noch ungläubig ist Tiennon. Er glaubt fest an die Existenz eines höchsten Wesens, aber er bezweifelt das Vorhandensein eines Paradieses, einer Hölle, die Wirkung der Beichte und des Fastens. Wenn er trotzdem alle 14 Tage in die Messe geht und seine religiösen Pflichten erfüllt, so geschieht es, weil er von Jugend an daran gewöhnt ist. [VdS. 249.]

Das Gefühlsleben des Bauern ist in den hierhergehö-

rigen Romanen ziemlich ausführlich zum Ausdruck gekommen. Die aufopferungsvolle Liebe kommt meist nur bei den Frauen vor. Übermäßige Liebe zu ihrem Söhnchen macht Joberte Garnache zur Verbrecherin. Durch die Lektüre von Hintertreppenromanen angeregt, vertauscht sie ihr Kind mit dem des Grafen. [PdlC. 8.] Fifi hat für Joseph, ihren vermeintlichen Neffen, eine überaus große Neigung. Sie zeigt sich besonders, als Joseph krank ist. Ununterbrochen pflegt das Mädchen den kleinen Jungen, „elle eût donné ses yeux, son coeur, pour que l'enfant se levât, guérît." [PdlC. 26.]

Natürlich ist die Zuneigung der Amme zu ihrem Pflegekind, wie wir sie schon bei Muller im „Secret de Marguerite" fanden. Auch Tillier führt uns ein schönes Beispiel vor in der Person der mère Simone. Die alte Bäuerin verkauft ihr Liebstes, was sie nach Louise hat, ihre einzige Kuh, um ihrer Pflegetochter Geld zu verschaffen. [BPeC. 154.] Natürlicher noch ist die Aufopferung des wahrhaft liebenden Mädchens. Mariette Sorris in Cherbuliez' Roman ist das Urbild einer solchen aufopferungsfreudigen Liebe. Die Dankbarkeit, die sie für Robert Paluel hegt, weil er sie als junge Waise auf der Farm behalten hat, wird im Laufe der Zeit zur Liebe. Aber da sie sich wohl bewußt ist, daß der reiche Bauernsohn sie, die arme Magd, nicht heiraten könne, unterdrückt sie ihre Neigung. Die Heirat Roberts mit Aleth bricht ihr fast das Herz, aber sie macht es sich zur Pflicht, „d'admirer ce qu'il admirait, et elle tâchait d'aimer ce qu'il aimait. [FdCh. 246.] Aber die neue Herrin hat mit weiblichem Instinkt bald die Rivalin in ihr entdeckt und bemüht sich, sie zu verjagen. Doch Robert beschützt Mariette, die darüber, daß sie auf der Farm bleiben darf, so glücklich ist, daß sie vor ihrem Herrn und Geliebten niederfällt und seine Kniee umarmt und küßt. [FdCh. 263.] Ihre Aufopferung zeigt sie, als die alte Paluel ihrem Sohn sagt, sie habe seine Frau in der Nacht mit einem Mann im Garten gesehen. Mariette erkennt sofort die wahre Sachlage, nämlich den Ehebruch Aleths, und erklärt, um Robert den Schmerz der Untreue seiner Frau zu ersparen, daß sie es gewesen sei, obwohl sie genau weiß, daß sie durch diese

Erklärung in die Ungnade der alten Paluel fallen wird. [FdCh. 354.] Während der Krankheit Roberts ist sie ihm die liebevollste und ausdauerndste Pflegerin. [FdCh. 366.]

Die Fähigkeit zu edler Aufopferung besitzt auch Pierre Reyvenaud. Er achtet seinen Onkel, aber er läßt sich in seinen Gefühlen und Anschauungen nicht von ihm beeinflussen. Daß Reyvenaud seine Schwester und Nichte, bloß weil sie Frau und Kind seines bittersten Feindes sind, ins Elend schickt, hält er für eine ungerechte Härte. Um seiner Tante und Cousine zu helfen, bittet er nicht nur bei seinem Onkel für sie, sondern gibt ihnen auch alles Geld, welches er gerade bei sich hat, etwa 200 Frs. [Enr. 260. 273.] Als aber seine Fürsprache nichts geholfen und er selbst keine Mittel zur Unterstützung der Verwandten hat, geht er als Soldat nach Tonkin; er hat die Absicht, dort so tollkühn zu sein, daß er seinen Tod findet, damit dann nach seines Onkels Ableben der Hof an Annette und Madelon falle. [Enr. 287. 278.] Einen rührenden Fall aufopferungsvoller Kindesliebe lesen wir in Georges Renards „Croquis champêtres“ (La petite Mendiante). Die kleine Marie wird in schonungslosester Weise von ihrem arbeitsscheuen Vater betteln geschickt und, wenn sie nichts heimbringt, geschlagen. Eines Tages von Gendarmen wegen Bettelns angehalten und ausgefragt, verteidigt sie ihren Vater und gesteht nicht, daß er sie zum Betteln zwingt, weil sie ihren Vater trotz seiner Roheit lieb hat und ihn nicht von der Polizei fortgeführt wissen will. [NR. XXXIII. 629.]

Die Anhänglichkeit der Bauern an ihren adligen Herrn wird von Bernard erwähnt. Es besteht zwischen dem Baron de Vaudrey und den Einwohnern von Châteaugiron-le-Vieil ein herzliches, wenn auch respektvolles Einvernehmen. [Gc. I. 97.]

Andererseits finden wir aber auch, daß der Bauer seinen Herrn von ganzem Herzen haßt. Scharf zeichnet Montégut bei den Piscop und Grivoize diesen Charakterzug. Gegen ihren neuen Herrn sind sie unverschämt und anmaßend. Sie begrüßen die Familie nicht, ja, mitunter rufen sie ihr Beschimpfungen nach. [PdlC. 119.] Ihr ganzes Bestreben geht dahin, die Adligen zu ruinieren und das Gut

aufzuteilen. Sie ähneln also sehr den Bauern in Balzacs „Paysans."

Völlig unbegründet ist der Haß, den die Bauern in Frapiés Roman gegen die Lehrerin haben. Von Anfang an tragen sie ihren Haß offen zur Schau. Statt mit der Lehrerin einmütig für eine gute Erziehung der Kinder zu sorgen, hetzen sie sie auf und unterstützen sie gegen das Fräulein. [JdP. 13.] So kann es nicht wundernehmen, wenn die Kinder die neue Lehrerin in der ersten Schulstunde, die sie in Berny hält, mit dem Liedchen begrüßen:

„Oh, la la, c'te drôle de binette,
Oh, la la, c'te tête qu'elle a .." [JdP. 46.]

Daß die Lehrerin wegen ihrer ärmlichen Kleidung unterlassen hat, den Honoratioren des Dorfes einen Antrittsbesuch zu machen, muß sie schwer büßen. Die Bauern rächen sich dafür dadurch, daß sie die 100 Francs Gratifikation, die im Gemeindebudget für die Lehrerin figurieren, streichen. [JdP. 83.] Der Haß verleitet sie dazu, sich ohne Anlaß in einem Beschwerdebrief an die Regierung über Fräulein Chadron zu beklagen. [JdP. 84.] Man läßt Louise die Lebensmittel teurer bezahlen, so daß sie bei ihrem geringen Gehalt fast Hunger leiden muß. [JdP. 92.] Geradezu unmenschlich ist der Empfang, den die Bauern der Lehrerin bereiten, als sie von der Preisverteilung zurückkommt und alle Kinder, die sie vorgestellt hat, durchgefallen sind. Man läßt sie Spießruten laufen und beschimpft und verhöhnt sie so, daß die so wie so schon schwächliche Person in der Nacht vor Aufregung stirbt. [JdP. 111 ss.]

Haß und Habsucht erwecken im Bauer eine Eigenschaft, die im niedrigsten Grade Schlauheit, meist aber eine ausgeprägte Raffiniertheit ist. Bei den Piscop und Grivoize ist die Raffiniertheit wohl am besten ausgeprägt. Öfter wiederholen sie den Trick, wenn der Gutsherr wegen einer Reklamation zu ihnen kommt, die Schuld auf den von ihnen zu schieben, der abwesend ist, oder einfach zu sagen, sie erinnerten sich nicht mehr daran, daß sie diese oder jene Vereinbarung getroffen hätten. [PdlC. 90. 91.] Geslin Piscop macht, um die Hand Bellas zu bekommen

und so in den Besitz des Schlosses zu gelangen, eine Reihe von Zugeständnissen, z. B. daß sie nach der Heirat den Winter in Paris, den Sommer auf Valroy zubringen, daß sie eine Hochzeitsreise nach Italien machen würden, daß Bella die Führung des Haushaltes, der Dienstboten haben solle, daß sie die Höhe ihres Haushaltgeldes selbst bestimmen dürfe. Aber nach der Heirat denkt er nicht im entferntesten daran, sein Versprechen zu halten. Statt eines nachgiebigen Ehemannes ist er „une brute opiniâtre, irréductible", ein „paysan buté". [PdlC. 115—117.] Daß er nicht in eine Scheidung einwilligt, können wir verstehen. Er hat sein Ziel erreicht und will natürlich mit seiner Beute, dem Adelstitel, nicht mehr herausrücken: „Moi, je ne veux-pas. . . . Il faudrait vous rendre votre nom, n'est-ce pas? Jamais! Carmésy je suis, Carmésy je reste! [PdlC. 137.]

Einen guten Typ bäuerlicher Schlauheit hat auch Cherbuliez in François Lesape gezeichnet. Dieser vermeidet es, einem ausbrechenden Streit beizuwohnen, weil er dabei für den Einen oder Andern Partei ergreifen muß, er sich aber mit niemand verfeinden will. Einmal als Schiedsrichter in einem Zank zwischen Mme Paluel und ihrer Schwiegertochter herangezogen, versteht er es, sich wie ein Aal so zwischen den beiden Parteien zu winden, daß er beiden und doch keiner recht gibt. Am interessantesten ist die Schilderung des Streites, die er dem eintretenden Paluel geben muß. Seine Redewendungen sind so geschickt, daß er sich, ohne es mit Mme Paluel einerseits oder Robert und Aleth andererseits verdorben zu haben, aus seiner heiklen Lage befreit. [FdCh. 238—243.]

Die Raffiniertheit findet ihre Begründung in der Knauserigkeit bei Belle-Plante. Dieser Bauernbursche hat das Huhn, welches er als Geschenk seines Vaters zum Lehrer bringen soll, verkauft und soll nun den Gewinn mit seinem Bruder Cornélius teilen. Er gibt ihm aber nicht nur nicht den ihm zukommenden Teil, sondern er drückt ihm auch mit dem Haufen Sousstücke eine Spielmarke in die Hand, in der Hoffnung, Cornélius werde das Geld nicht zählen. Nun beginnt aber Cornélius, mißtrauisch, sich die Sousstücke anzusehen. Belle-Plante befindet sich also in

einer unangenehmen Lage; denn wenn der Bruder die Spielmarke entdeckt, so ist er verloren. Aber seine bäuerliche Schlauheit verläßt den braven Belle-Plante nicht. Da er weiß, daß Cornélius alles andere unterbricht, wenn er ein gelehrtes Gespräch führen kann, bringt er schnell eine Frage aufs Tapet. Sofort steckt Cornélius, vor Eifer, die Behauptung des Bruders zu widerlegen, das Geld mit der Spielmarke ein. Belle-Plante aber lacht sich ins Fäustchen, daß ihm seine List so gut gelungen ist. [BPeC. 36 s.] Dieser Fall ist ja harmlos, aber doch läßt er schon in Belle-Plante den zukünftigen Geschäftsmann erkennen, als welchen wir ihn später treffen. Um billig in den Besitz eines Postens Holz zu gelangen, verbreitet er falsche Gerüchte und belügt selbst seinen zukünftigen Schwiegervater. Nachher, als er über 20 000 Francs verdient hat, rückt er dann mit der Wahrheit heraus: „Allez! je ne me suis pas tenu les pieds dans mes pantoufles. Vous ne savez pas tout le mal que je me suis donné pour faire circuler de fausses lettres qui annonçaient que les bois avaient baissé d'un tiers à Paris." [BPeC. 111 s.]

Ganz ähnlich ist die Handlungsweise Jean Reyvenauds, der wieder in den Besitz des Gutes le Courtaud kommen will. Er läßt unter der Hand alle Forderungen an Boislaury aufkaufen, hetzt den englischen Pferdehändler auf ihn und erreicht so, daß sein Schwager den Hof verkaufen muß. Dann läßt er alle eventuellen Käufer abschrecken und geht dabei noch gewissenloser vor als Belle-Plante. „Suivant les cas et les individus on promettait des concessions, des règlements d'eaux, des droits de passage, voire même des échanges." Den auswärtigen Käufern schickt er seine Leute hin, die den Hof so in Verruf bringen, daß keiner Lust hat, ihn zu kaufen. Auf diese Weise gelingt es ihm, den Courtaud wiederzuerwerben. [Enr. *223—226.*] Dem Bauer Blanchard in Lapaires „Fardeau" hat ein Hagelschlag die halbe Ernte vernichtet. Um nun von der Versicherungsgesellschaft die ganze Ernte bezahlt zu bekommen, schlägt er selbst nach Beendigung des Gewitters, noch bevor der Tag graut, das noch stehende Getreide nieder. [Fa. 75.]

Die Schlauheit und Raffiniertheit führt also hier, wie auch bei den Piscop und Grivoize, zu strafbarer Unehrlichkeit.

Eine gewisse Ehrlichkeit finden wir nur bei Jean Reyvenaud erwähnt. Er will nicht, daß man Boislaury, den er, weil er seine Schwester geheiratet hat, als Eindringling haßt, Unrecht tue, indem man ihm schlechte Saaten gibt. Allerdings hat er daneben auch den egoistischen Gedanken, daß die Ernte darunter leidet und er sich also selbst schaden würde; hofft er doch, in Kürze wieder selbst der Besitzer des Hofes zu sein. [Enr. 38.]

Die Arbeitsamkeit der Bauersfrau wird mehrfach angedeutet. In Bovets „Innocente" ist die Mutter als „une vraie paysanne, robuste et obtuse, dure à elle-même et aux autres, un cheval pour l'ouvrage" [NR. XLVI. 57.] charakterisiert. Ähnlich zeichnet Montégut Fifi: „Elle avait toutes les qualités, travaillait sans relâche, aimait la propreté, . . . elle était brutale aux mendiants et gardait la maison comme une dogue." [PdlC. 14.] Bei beiden Frauen finden wir neben der Arbeitsamkeit auch eine Härte, eine Rauheit des Charakters, doch artet sie nie in Rohheit aus.

Diese bemerken wir nun bei Vincent Jacotot in der „Fille aux Oies". Ohne jedes Mitleid setzt er die Witwe Taillefer, als sie die Miete nicht sogleich bezahlen kann, vor die Tür und ist so daran schuld, daß die arme Frau in dem regnerischen Winterwetter in kurzer Zeit im Straßengraben den Tod findet. [NR. XVIII. 674.]

Das Gesamtbild, welches wir nach den realistischen Romanen von dem mittel- und ostfranzösischen Bauer erhalten, stimmt vielfach mit der Darstellung des nordfranzösischen Bauern und der der burgundischen Landbevölkerung in Balzacs „Paysans" überein. Die Habsucht ist als Haupteigenschaft von fast allen Autoren hervorgehoben. Die Beispiele, die wir in unsern Romanen dafür finden, sind markant und gut gezeichnet. Auch die Anhänglichkeit des Bauern an seine Scholle, seine Sucht, immer mehr Land zu erwerben, seine Liebe zum Vieh wird häufig und

nachdrücklich hervorgehoben. Dagegen sprechen die Autoren im Gegensatz zu Balzac, ganz wie die der nordfranzösischen Romane, sehr wenig vom Lebenswandel der Bauern. Die Immoralität ist nicht zu groß, andererseits artet aber auch die Sittlichkeit nicht in Prüderie aus. Was die religiöse Gesinnung betrifft, so tritt zwar die wahre Religiosität und ihre praktische Betätigung nicht so sehr in den Vordergrund wie in den nordfranzösischen Bauernromanen, aber wir können annehmen, daß im allgemeinen die mittelfranzösischen Bauern noch religiös sind. Landleute, die, wie Modin, aufgeklärt sein wollen und Irreligiosität an den Tag legen, dürften doch wohl noch die Ausnahme sein. Der Aberglaube wurzelt noch tief in der Landbevölkerung, und wenn auch die vordringende Kultur allmählich manchen Geist vom Kreuzwege, manche Fee aus ihrer Grotte verdrängt, so wird doch so bald der Aberglaube sich nicht völlig ausrotten lassen. Die bäuerliche Schlauheit finden wir zwar nicht an vielen, dafür aber an scharf gezeichneten Personen hervorgehoben. Meist artet sie in eine mehr oder minder große Unehrlichkeit aus. Wahre Ehrlichkeit ist dagegen selten. Bei vielen Bäuerinnen, vereinzelt auch bei Männern, können wir ein gutes Herz, eine aufopferungsvolle Liebe konstatieren.

In der Gesamtheit betrachtet, macht die Charakteristik der Bauern in den zentral- und ostfranzösischen realistischen Romanen den Eindruck der Wahrscheinlichkeit. Die Typen und Beispiele sind in den allermeisten Fällen aus dem Leben gegriffen, bald weniger hervortretend und alltäglich, bald mit mehr Nachdruck gezeichnet, groß und wuchtig, wie die wirklich „eingewurzelten" Bauern Cherbuliez', Montéguts und Baraudons. Selten dürfte nur ein Zug romanhaft übertrieben sein, wie besonders die wenig alltägliche Kindesunterschiebung der Joberte in „Dans la Paix de la Campagne". Sonst dürfte im großen und ganzen die Darstellung ziemlich genau der Wirklichkeit entsprechen.

§ 8.

Die Realisten der nordwestfranzösischen Landschaften.[1])

Jules de Glouvet,[2]) Le Forestier. 1880.
„ „ „ Le Berger. 1881.
Paria Korigan,[3]) Récits de la Luçotte.[4]) 1881.
„ „ Le Chat enragé. 1885.
„ „ La Grande-Janic. 1886.
Jean de La Brète,[5]) Mon Oncle et mon Curé. 1889.
Daniel Riche,[6]) Le Charme d'Amour. 1900.
Jules Renard,[7]) Nos Frères farouches. Ragotte. 1907.
Alphonse de Châteaubriant, Monsieur des Lourdines. 1912.

Nachdem Emile Souvestre[8]) die bäuerlichen und kleinbürgerlichen Verhältnisse der Bretagne geschildert hat, ist der bretonische Bauer öfter in die Romanliteratur hineingezogen worden. Paria Korigan schildert in einer Reihe von Erzählungen ländliche Szenen aus der Bretagne; Daniel Riche läßt in farbenprächtigen Bildern das Leben auf einem bretonischen Bauernhof an unsern Augen vorbeiziehen. In die beiden mehr landeinwärts liegenden nordwestfranzösischen Provinzen Anjou und Maine führen uns die Romane von Glouvet, La Brète und Renard.

Von den in diesem Abschnitt behandelten Romanen kann man zwar nur Riches „Charme d'Amour" und Glou-

[1]) Anjou, Maine und Bretagne. [2]) Pseudonym für J. Quesnay de Beaurepaire, geb. 1838 in Saumur. Sein Bauernroman „Marie Fougère" (1889) war zurzeit im Buchhandel nicht erhältlich. [3]) Pseudonym für Mme Emile Lévy, née Bidard de La Noé, geb. 1835. [4]) „Rose Lamoureux", „Le Péché de M. le Marquis", „La Fille qui pend qui veut la pendre" und „L'Abandonnée". [5]) Pseudonym für Alice Cherbonnel, geb. 1858 in Anjou. [6]) Geb. 1864 in Kairo. [7]) Geb. 1864 in Chalons-sur-Mayenne, gest. 1910. [8]) 1806—1854. Keiner seiner ländlichen Romane war mir zugänglich. Im übrigen war eine Analyse der Romane entbehrlich, da das von Souvestre geschilderte Leben der bretonischen Bauern schon von Dr. Mühlau in seinem Aufsatz: Der Bretonen Leben und Sterben [Beiträge zur rom. u. engl. Philologie, dem 10. Deutschen Neuphilologentag überreicht. Breslau 1902. pp. 43—86.] zusammengefaßt wurde.

vets „Berger“ Bauernromane im eigentlichen Sinne nennen, doch ist die Hinzuziehung der andern erwähnten Novellen und Romane durch die vielen Bemerkungen über bäuerliche Verhältnisse, die sie enthalten, gerechtfertigt.

In den westfranzösischen Bauernromanen nimmt bei der Charakteristik der Landbevölkerung die Religiosität den größten Raum ein. Die Bauern in Riches Roman machen eine Wallfahrt zur hl. Anna von Auray. „Durant toute la cérémonie, ils restèrent . . . prosternés . . . implorant la sainte, vraiment croyants, de toute la force de leur foi, d'exaucer leur prière. Et ce fut presque à regret, tant leur élan était sincère, qu'ils se redressèrent lorsque le prêtre eût quitté l'autel.“ [ChdA. 281.] Célestine besonders betet inbrünstig: „Agenouillée, les mains jointes, les yeux élevés, implorants, elle demanda au patron de celui qu'elle nommait son fiancé, d'avoir pitié d'elle“. [ChdA. 282.] Von der Wirkung ihrer Gebete sind die Bauern fest überzeugt. Die dicke Mariannik, die zur hl. Anna gebetet hat, sie möchte ihr einen Mann verschaffen, ist nach beendetem Gottesdienst in sehr froher Stimmung, weil sie sich der Hoffnung hingibt, daß innerhalb 8 Tagen jemand sie zur Frau verlangen wird. [ChdA. 283 s.] Auch Corentin erhofft fest Erhörung seines Wunsches, nämlich daß die hl. Anna Célestine mitteile, ihr Geliebter Joachim sei ihr in Paris untreu geworden, sie solle daher ihn, Corentin, lieben. [ChdA. 274.] Mariannik opfert dem hl. Josef vier Kerzen, damit er einem Burschen, den sie gern zum Manne hätte, Liebe zu ihr einflöße. [ChdA. 113.]

Wahres Gottvertrauen besitzt Rose Lamoureux in den „Récits de la Luçotte“. Die Windpocken sind im Dorf ausgebrochen; alle noch gesund gebliebenen Mädchen fliehen, aber Rose bleibt und pflegt ihre erkrankte Magd Louison. „Ce qui ne s'use pas“, sagt sie zu ihren Eltern, „c'est la protection du bon Dieu, c'est li qui m'a donné autant que vous la vie et la piau avec; qu'il me garde le tout, je l'en prierai pour vous et pour mé soir et matin.“ [NR. X. 168.] Fanchette in denselben „Récits“ betet, von dem Einbrecher bedroht, „dans la chaleur de son coeur ipouhanté“ zu Gott um Hilfe. [NR. XI. 865.]

Neben dieser starken Religiosität zeigt sich beim westfranzösischen Bauer noch ein tiefer Aberglaube. Der Glaube an das Behexen durch ein „Los“ ist mehrmals erwähnt. Die Mutter des Zollbeamten Lagno ist irre. Dieser Umstand genügt, daß man sie für eine Verfluchte hält, „qui attire les mauvais sorts“. [ChdA. 10.] Einige Mädchen haben die Macht, durch ein „Los“ einen jungen Mann zur Liebe zu zwingen. André Fleuse glaubt, als er, ohne es zu wissen, in Renotte verliebt ist, das junge Bauernmädchen habe ihn behext. [NR. X. 600.] Mariannik aber besitzt nicht die Fähigkeit, jemand auf übernatürlichem Wege Liebe einzuflößen; sie muß nämlich zum „Conjureur des sorts“ ihre Zuflucht nehmen, der ihr ein Zaubermittel gibt, mit dem sie jeden Mann in sich verliebt machen kann. Es ist eine wilde Rose, die in das Blut eines jungen Mannes getaucht ist, der noch nicht geliebt hat. [ChdA. 12.] Mariannik glaubt fest an die Wirkung ihres Charme d'amour, während Célestine sie bezweifelt. Doch als diese später eine Rose von Corentin verehrt bekommt, an der noch ein Blutstropfen des Bauernburschen hängt, hofft sie sogleich, die Blume werde sie beschützen und alle Schranken, die sich zwischen ihr und dem Geliebten Joachim befinden, brechen. [ChdA. 133.]

Der Zauberer spielt nicht nur bei den Liebesangelegenheiten, sondern auch bei den wichtigeren Ereignissen im Leben der Bauern eine große Rolle. Bei Krankheiten wird er mit Vorliebe zu Rate gezogen. Ehe die Bauern zum Arzt gehen, nehmen sie ihre Zuflucht zum Kurpfuscher und, wenn dessen Mittel nicht helfen, zu einem Heiligen, wie Riche es an einem Beispiel bei dem Bauern Ledantec erläutert. [ChdA. 262.] An das Können des Arztes glauben besonders die Bäuerinnen nicht. „C'est ridicule de croire aux médecins; y savent pas, les médecins, y savent pas,“ sagt die Mutter Marianniks und fügt hinzu: „J'te dis, je n'suis point de cette génération, moi, je ne sais ni A ni B, je n'lis point je n'écris point; n'empêche que j'en sais tout de même tout autant que ces messieurs qui font des manières, rien d'autre.“ [ChdA. 253 s.] Andererseits finden

wir aber in Lamoureux einen Bauer, der, als seine Tochter infolge ihrer Vergewaltigung die Herrschaft über ihren Verstand verliert, sofort zum besten Arzt von Brest seine Zuflucht nimmt. [NR. X. 172.]

Auch bei Krankheiten der Tiere wird zuerst der „conjureur" geholt. Riche gibt ein drastisches Beispiel für die Beschränktheit der sonst doch durchaus nicht als dumm geschilderten Bauern gegenüber einem solchen Zauberer. Bei einem Bauer ist das Vieh erkrankt. Man ruft den Beschwörer. Dieser erkennt sofort, daß die höchst schadhafte Luft des Stalles die Schuld trägt. Unter dem Vorwande, der Stall sei behext durch ein „Los", welches nur durch Umbau des Stalles unwirksam gemacht werden könne, gibt er ihnen Anweisung, wie sie ihren Stall den Anforderungen der Hygiene entsprechend verändern sollen. Das geschieht. Die Tiere gesunden in den neuen hellen und reinlichen Ställen. Dem Vieh ist zwar jetzt geholfen, aber nicht dem Aberglauben der Leute; denn statt nun einzusehen, daß die veränderten Umstände die Gesundheit des Viehs vorteilhaft beeinflussen, glauben sie nun noch fester an die Wunderwirkung des „conjureur". [ChdA. 256 s.]

Wer besitzt nun die Fähigkeit, „Lose zu werfen", beziehentlich die Wirkung des Zaubers aufzuheben? Man kann sagen, daß der Bauer jedem Menschen, der ihm nicht natürlich vorkommt, eine geheimnisvolle Kraft zuschreibt. Zunächst dem Irren, dann dem Hirten, der dem Bauer durch seine Wildheit, seine eigenartige Lebensweise und seine Schweigsamkeit auffällt. Glouvet zeigt uns an einem Beispiel, wie ein junger Bauer in den Ruf eines Zauberers kommt. André Fleuse ist in Renotte verliebt; er verfolgt sie in seiner halb wilden Weise, so daß Renotte sich vor ihm fürchtet und entflieht. Bald darauf bekommt sie die Blattern und wird äußerst häßlich. Da besteht für die Bauern kein Zweifel mehr. André hat die „Gabe" und sich vermöge seiner Zauberkraft an dem Mädchen gerächt. [NR. X. 605.] Es hält Fleuse nicht mehr am Ort. Er wird Hirt bei einer alten Bäuerin. Sonderbarerweise entdeckt diese nicht, wie die andern Bauern, eine Böses wir-

kende Zauberkraft bei ihm, sondern ein „gutes Auge", und behandelt ihn deshalb gut. [NR. X. 606.]

Die Bauern in Korigans „Grande-Janic" halten den fremden Herrn, der in das einsame Heidehaus zieht, infolge dieser ihnen unverständlichen Handlungsweise für einen Zauberer. Der ländliche Briefträger, der ihm einen Einschreibebrief zu übergeben hat, erhält von ihm 50 Centimes Trinkgeld. Das ist ihm verdächtig. Er hält das Geldstück zwischen Daumen und Zeigefinger der linken Hand und macht mit der Rechten ein Kreuzzeichen darüber. Aber das, was er erwartet, daß nämlich das Geld, entzaubert, sich in ein trockenes Blatt oder unter Schwefelgestank in Rauch verwandelt, wie es das höllische Geld tun muß, tritt nicht ein und so kann er unbesorgt die Münze annehmen. [NR. L. 868.]

Der Beschwörer Hyacinthe, der, wie wir sahen, die Bauern ihren Stall umbauen ließ, weiß natürlich, was er von seiner „Zauberei" zu halten hat. Sonderbar ist es, wenn ein solcher conjureur selber von seiner Hexerei überzeugt ist. Marin im „Berger" spielt sich Buré gegenüber als Zauberer auf und führt, von dem Bauer und seiner Familie mit Ehrfurcht betrachtet, seinen Exorzismus aus, indem er sich innerlich über seine Schwindeleien lustig macht. Aber bald glaubt er selbst an die Wirkung seiner Zeremonien und das Vorhandensein von Geistern; er hat Angst vor dem Dämon, den er in Gestalt eines Schäferhundes bekämpft, und bindet sich eine Girlande von Gundermann um den Hals, weil eine solche nach bäuerlicher Überlieferung vor bösen Geistern bewahrt. [NR. XI. 611.]

Die Mittel, einen Spukgeist zu verscheuchen, sind verschieden, meist religiöser Art. Zur Bannung des die Farm Burés belagernden Geistes muß man den Rosenkranz laut beten und alle Wände des Hauses mit Weihwasser besprengen. [NR. XI. 327.] Oft genügt die bloße Anrufung eines Heiligen. So beschwört Luise den vermeintlichen Werwolf: „Par saint Denis qui porte sa tête sous le bras, par saint Loup et saint Marcou, je vous commande, garous

et bêtes malicieuses, de laisser en paix l'homme repenti et de vous éloigner du chaume qui a porté le blé divin." [NR. XI. 629.]

Im „Berger" finden wir die von G. Sand in „Jeanne" über die Feen gemachten Bemerkungen bestätigt. Auch in der Landschaft Maine finden sich häufig ausgehöhlte Hügel. In diesen wohnen, wie die Bauern glauben, die Feen. Obgleich diese nicht bösartig sind, weicht man ihnen doch, wenn man sie abends in weißen Schwaden sieht, aus. Unterschiedlich von Sand sagt Glouvet, daß die Kobolde, „de tout petits hommes habillés de velours", die Männer der Feen sind. [NR. X. 582.] Die Höhlen und ein den Feen heiliger Baum, „l'orme aux fées", der allein auf weiter Ebene steht, werden vom Bauer in Ehrfurcht respektiert; ja, selbst die Vögel wagen es nicht, sich auf der Feenulme niederzulassen. [NR. X. 579.]

Außer den Feen und Kobolden leben noch die Geister gewaltsam umgebrachter Menschen auf der Erde und umkreisen die Stätte ihres Todes. So umschweben die Seelen der Menschen, die vor Zeiten von den Druiden getötet worden sind, noch jetzt den Druidenstein auf der Grande-Janic. [NR. L. 864.]

Wie abergläubischen Menschen allgemein, so gilt auch noch dem westfranzösischen Bauer die Zahl 13 als Unglückszahl. Beim üblichen Trunk nach dem Dreschen sind die Bauern gerade zu dreizehn; um nicht durch die ominöse Zahl die nächste Ernte zu gefährden, holen sie noch den kleinen Hirtenjungen, der als Vierzehnter mittrinken muß. [ChdA. 117 s.] Auch der allgemein verbreitete Glaube an Träume findet sich beim westfranzösischen Bauer. Mariannik träumt, ein Seemann werde sie heiraten. Sofort läßt sie den Zollbeamten Pierre laufen und begibt sich auf die Suche nach einem Matrosen, der sie heiraten will. [ChdA. 138 s.]

Es erübrigt noch, einige interessante abergläubische Vorschriften zu erwähnen. Mit dem von Guillaumin erwähnten, bei der Bevölkerung des Bourbonnais üblichen Gebrauch, beim Tode eines Menschen einen Eimer Wasser an die Tür zu stellen, in dem sich die Seele nach dem Scheiden

aus dem Körper von den Sünden reinigen kann, deckt sich mit der Bemerkung in Glouvets „Forestier". Wir hören in Ergänzung hierzu noch, daß die Seelen, die keine Gelegenheit hatten, sich von ihren Sünden reinzuwaschen, nachts zurückkommen und selbst Wasser aus dem Brunnen zu holen versuchen, damit sie endlich aus dem Fegfeuer herauskommen. [NR. III. 586.] Am Abend des Hochzeitstages steckt die Braut alle Nadeln, die zur Befestigung der Schürze, des Umschlagtuches und des Brautkranzes gedient haben, auf ihre Haube, von der jedes der an der Hochzeit teilnehmenden Mädchen eine solche herausnimmt. Diejenigen, welche eine Nadel bekommen, werden im Laufe des Jahres heiraten. [ChdA. 172; vgl. Mühlau, a. a. O. 69.]

Wenn ein Huhn am Johannistag brüten will, so muß man es eine Nacht draußen lassen, bevor es brütet, weil sonst der Besitzer des Hauses innerhalb des Jahres stirbt. [NFf. 53.] Damit die Kühe leicht kalben, läßt man kleine Bündel Hafer segnen und gibt sie dem Vieh zu fressen. [NFf. 54.]

Mit der mehr oder minder zum Aberglauben neigenden Religiosität verbindet der westfranzösische Bauer meist ein gutes Herz. Ledantec liebt seine Kinder aufrichtig. Zwar hat er seinen Sohn Claude, der aus der Art geschlagen und Soldat geworden ist, verstoßen; zwar schickt er auf den Brief hin kein Geld, aber er ist doch glücklich darüber, daß er wieder Nachrichten von seinem Sohne hat. [ChdA. 234.] Er ist milder, als er erscheinen will, auch seiner Tochter gegenüber. Célestine liebt einen Seemann, doch will Ledantec seine Einwilligung zur Heirat nicht geben, weil der junge Mann kein Bauer ist. Schließlich aber läßt er sich doch von dem stillen Schmerz der Tochter erweichen und stellt seine Einwilligung in Aussicht, wenn Joachim ein eigenes Boot hat. [ChdA. 210.]

Andererseits ist Célestine eine willige Tochter. Als Ledantec ihr kurz und bündig erklärt, er würde seine Einwilligung nur geben, wenn sie einen Bauer nehme, stammelt sie untertänig: „Je ferai comme vous voudrez!" [ChdA. 38.] Sie sagt sich eben, daß der Vater der Herr ist, dem sie unbedingten Gehorsam schuldet.

Célestine ist von Natur aufopferungsvoll. Sie schickt ihrem Bruder ihre Ersparnisse in Höhe von 5 frs, die sie zurückgelegt hatte, um an einer Hochzeit teilnehmen zu können, auf die sie jetzt verzichten muß. [ChdA. 102.] Sie geht, als der Vater die Pachtsumme nicht aufbringen kann, zum Grafen um Aufschub bitten, um dem Vater den schweren Gang zu ersparen. [ChdA. 185 s.] Aufopferungsvoll sind auch Rose Lamoureux, die ihre pockenkranke Magd pflegt [NR. X. 168.], und Luçotte und ihre Freundin, die die vom Vater verstoßene Suzanne aufnehmen und pflegen, obgleich sie selbst darben müssen. [NR. X. 868 ss.] — Voll Edelmut opfert sich Corentin selbst seiner Liebe zu Célestine: „J'ai pu avoir de la haine pour Joachim (seinen Rivalen), . . . mais c'est quand je croyais avec lui lutter à la conquête de votre coeur. Maintenant qu'il l'a pris, je ne lui en veux plus et je ne lui en voudrais que s'il vous faisait de la peine." [ChdA. 213 s.] — Die Liebe der Amme zu ihrem Pflegekind finden wir in der „Grande-Janic" bei der Bäuerin Suzanne, die für den kleinen Alain eine abgöttische Liebe hat. [NR. L. 867.]

Das Gegenteil der aufopferungsvollen Liebe, eine grausame Roheit, finden wir im „Chat enragé" und im „Berger". Als Sidoine und Nanon von der tollwütigen Katze gebissen sind, nageln die Porée, an der Spitze Mélanie, die unglückliche Nanon in ihrem Häuschen ein, anstatt ihr Hilfe zu holen, so daß das arme Weib in ihrer Verzweiflung zuerst die beiden Kinder erwürgt, dann sich selbst umbringt. [NR. XXXVIII. 389—393.] Buré scheut sich nicht, seinen Schwiegervater Robine, den er 4 Monate jährlich ernähren muß, einmal, als er einige Tage zu früh kommt, ohne ihm nach dem anstrengenden Weg auch nur ein Stück Brot zu geben, wegzuschicken und sogar die Hunde auf ihn zu hetzen. [NR. X. 826.]

Das Motiv zu beiden Akten der Roheit ist Selbstsucht. Diese äußert sich zumeist in Geiz, von der Sparsamkeit bis zu der krassesten Habsucht. Wie die Bauern bei Flaubert und Belle-Plante bei Tillier die Hüte durch ein darüber gelegtes Tuch schonen, so legen die ländlichen Teilnehemr an

der Hochzeit der Françoise ihre Umschlagetücher, Röcke und Hüte während des Festes ab, damit sie nicht abgenützt werden. [ChdA. 168.] Daß die Bauern sofort nach Sonnenuntergang schlafen gehen, um das Licht zu sparen, finden wir bei Jules Renard und Korigan bestätigt. [NFf. 9.] Einen guten Typ übertriebener Sparsamkeit hat J. Renard in seiner Ragotte gezeichnet. Zu ihrer Hochzeit hat Ragotte neue Schuhe gekauft; um sie nicht schon auf dem Wege zur Kirche abzunutzen, will sie sie bis zum Portal in der Hand tragen und dort erst anziehen. Zu ihrem Erstaunen aber bemerkt sie an der Kirchentür, daß sie die Schuhe zu Hause stehen gelassen hat. [NFf. 11.] Im ganzen Jahr gibt sie keine 10 Franken für ihren Unterhalt aus. Aus den alten Hosen, die ihr Mann geschenkt bekommen und die er dann völlig aufgetragen hat, macht sie sich noch „ganz neue" Socken. [NFf. 16.] Bezeichnend sind ihre Worte: „On souffre, madame, quand on voit les riches jeter quelque chose." [NFf. 24.] Zwar hat Ragotte ein Bett, aber als sie einmal Schmerzen in den Hüften hat, legt sie sich nicht hinein, aus Furcht, es möchte zu großen Schaden leiden, wenn sie den ganzen Tag darin läge, sondern zieht es vor, sich auf die Brotlade zu legen. [NFf. 44.] Der Geiz scheint in ihrer Familie erblich zu sein. Ihre Schwester ist noch viel knauseriger wie sie, wenigstens sagt Ragotte von ihr: „Elle ne donnerait pas l'eau où a cuit l'oeuf." [NFf. 26.] Auch ihr Mann Philippe ist kein Freund von Geldausgaben. Bei der Hochzeit seiner Tochter Lucienne will er nur die „kleine" Einsegnung: „Ce n'est pas la peine de dépenser tant d'argent." [NFf. 90.]

Sehr sparsam ist Fanchette in Korigans Novelle „La Fille qui pend qui veut la pendre". Seitdem sie ihren „héri" kennt, hat sie gespart, so daß sie nach der Hochzeit zwei Stücke Land kaufen können. [NR. XI. 863.]

Riche charakterisiert seine Bauern als geizig. Bei der Hochzeit der Françoise muß jeder der Gäste der Wirtin Toinette 2,50 frs. für das Essen bezahlen. Trefflich erzählt der Autor, wie die Bauern sich dabei anstellen: „à la minute définitive où il fallait donner à la mère Toinette les deux

francs cinquante convenus, plus d'un faisait la grimace et, s'il eût osé, eût tourné les talons. Aussi cherchaient-ils mille prétextes pour reculer l'échéance. . . . Avec de gros soupirs, ils tiraient leurs bourses de cuir et comptaient la monnaie, tendant à l'hôtesse chaque pièce une par une, en un regret de les voir empocher." [ChdA. 152 s.] Bezeichnend für die Knauserigkeit der Bauern ist auch folgende Szene. Auf der Wallfahrt zur hl. Anna müssen die Ledantec auch über Nacht bleiben. Nach langem Hin- und Herlaufen bei verschiedenen Wirten finden sie eine Herberge, wo alle acht für 4 frs. schlafen können, allerdings bekommen sie nur 3 Zimmer. Sie nehmen ihr Abendessen nicht etwa in der Wirtschaft ein, sondern verzehren in einem Chausseegraben die Reste ihres Mundvorrates. [ChdA. 278.] — Über das nutzlos ausgelegte Geld ärgert sich der Bauer natürlich. Mariannik hat dem Zauberer ihr schönstes Paar Hühner gegeben, um von ihm ein Zaubermittel zu erhalten; nachher, als das Mittel wirkungslos bleibt, tut ihr die Ausgabe leid, und fortan grollt sie dem „conjureur". [ChdA. 257.] Die alte Chauvin in Glouvets „Forestier" hat Marcels frisch gepfropfte Apfelbäume abgerindet und soll vor Gericht kommen, wenn Marcel nicht eine Entschädigungssumme erhält. Renaud l'Affût gibt ihr seine Ersparnisse, 30 frcs., damit sie den Regisseur befriedige. Ihr aber tut das Geld leid. „Ce serait péché de donner de si bel argent à ce garnement de Marcel" sagt sie und bittet Renaud, an ihrer Statt hinzugehen, indem sie ihm zugleich rät: „Tâche au moins de ne pas lui donner tout. C'est assez de vingt francs. N'en offre pas plus de dix pour commencer." [NR. III. 352.] Einen scharfgezeichneten Typ allerschlimmsten Geizes finden wir in der Person Burés im „Berger". Er muß, wie wir schon sahen, seinen Schwiegervater Robine 4 Monate jährlich ernähren. Das tut er nur, weil er dazu gezwungen wird. Er hat ausgerechnet, daß Robine täglich 2½ Pfund Brot nötig hat. Deshalb sucht er eine Ausrede, damit er den Alten nicht aufzunehmen braucht und sagt, er habe sehr schlechten Ertrag gehabt, und könne darum Robine nicht behalten. [NR. X. 826. 833.]

Aber der Hirt, den er, wie die andern Bauern, für einen Zauberer hält, zwingt ihn dazu. „Mais cette perspective de nourrir une bouche inutile, de dépenser sans que ça rapporte, l'exaspere. Une lutte terrible s'engage au fond de lui-même. Il épie le pasteur d'un oil de haine. Son visage glabre se contracte. Il serre ses lèvres minces, comme pour empêcher son idée de sortir." [NR. X. 834 s.] Doch alles hilft nichts, er muß den Alten beherbergen. Damit nun seine Frau ihrem Vater nicht ein zu großes Stück Brot abschneide, nimmt er ihr sachte das Messer aus der Hand, um selbst das Stück abzuschneiden. [NR. X. 835.] Er läßt Robine Strümpfe stricken, damit er wenigstens eine Gegenleistung für das gegebene Brot hat. [NR. XI. 121.] Aber schließlich kann er den Gedanken, daß er immer den Schwiegervater ernähren soll, nicht ertragen: er geht hin und erwürgt Robine. Diese Schandtat läßt ihm keine Ruhe. Aber lieber leidet er die Qualen der Gewissensbisse, als daß er mit barem Geld herausrückt: er sträubt sich gegen den Willen seiner Frau, die zur Beruhigung seines Gewissens Messen lesen lassen will: „Ca coûte gros!" [NR. XI. 332.] —

Habsüchtig ist auch Mélanie im „Chat enragé", die nach dem Tode Nanons den Stoß Holzscheite nimmt, die ihr das unglückliche Weib versprochen hatte, wenn sie sie nicht einnagelte, indem sie einfach erklärte: „elle me les a quasi données après tout, faut rien laisser perdre." [NR. XXXIII. 396.]

So geizig die Bauern sonst sind, so freigebig sind sie in der Bretagne, wenn ein Schwein geschlachtet worden ist. Die Sitte will es, daß an diesem Tage alle Verwandten und Bekannten zu einem Festschmaus eingeladen werden, wobei schließlich beim Abschied jeder der Teilnehmer „sein Teil" mit heimnehmen darf. [ChdA. 28.]

Die Habsucht schärft den Verstand des Bauern, so daß wir bei ihm eine bald größere, bald geringere Schlauheit und Raffiniertheit finden. Die Bemerkung, daß der Bauer in seiner Frau ein Kapital sucht, daß er deshalb weniger auf Körperschönheit als auf Tüchtigkeit und Arbeitsamkeit schaut, wie wir schon in den vorhergehenden Abschnitten sahen, finden wir auch beim westfranzösischen Bauern be-

stätigt. Der Bauernsohn Marcel heiratet eine häßliche und arme Magd, „parce qu'il avait découvert en elle une créature plus travailleuse que les bêtes de somme, économe jusqu'à l'avarice". [NR. III. 356.]

Schlau ist Claude Ledantec, wenn er in zwei Briefen, die er als Soldat nach Hause schickt, beiläufig aber wiederholt erwähnt, er habe 5 frs nötig; er rechnet damit, daß diese Art, um Geld zu bitten, am sichersten wirke. [ChdA. 95 ss; 231 ss.]

Sehen wir von dem spitzbübischen Wesen Burés ab, der seinem Schwiegervater den Bissen Brot nicht gönnt, dem Hirten gegenüber aber den Besorgten spielt — „Ce pauvre vieux père! On est tout de même content de l'avoir." [NR. X. 122.] —, so finden wir die Behauptung des Herrn de Pavol in La Brètes Roman: „rien n'est plus fourbe et plus canaille qu'un paysan" [MOemC. 195] nicht bestätigt. Im Gegenteil. In Lamoureux haben wir einen aufrichtigen, geraden Charakter. Seine seit ihrer Vergewaltigung geisteskranke Tochter hat den Sohn ihres Schänders, den sie mit dem Vater verwechselt, ermordet. Ein Individuum ist als des Mordes verdächtig verhaftet worden. Da bekennt der Vater Lamoureux, der bisher geschwiegen hat, den wahren Sachverhalt. „La conscience commande de le sauver, coûte que coûte", sagt er sich und handelt danach. [NR. X. 175.]

Wie die Bauern in den übrigen realistischen Romanen, so zeigt auch der westfranzösische Landbewohner eine große Liebe zu seiner Erde. Riche sagt von den bretonischen Bauern: „Le sol est tout pour eux, au point que durant les temps d'hiver, où les champs se dessèchent, leurs êtres dépérissent et ne reprennent de la force qu'au printemps, lorsque, de nouveau, la pleine s'échauffe et fait germer le blé." [ChdA. 11.] Als typisches Beispiel führt er den alten Ledantec vor. Als die Ernte so schlecht ist, daß er die Pachtsumme nicht aufbringen kann, weint er, das Gesicht in die Hände gestützt, und macht sich selbst Vorwürfe, daß er es nicht verstünde, dem Boden den gewünschten Ertrag zu entlocken; nicht etwa klagt er die

Erde an, daß sie zu wenig trage, — dazu hat er sie viel zu lieb. [ChdA. 178.] — Daß ein Bauernmädchen einen Matrosen heiraten will, versteht er nicht und tadelt deshalb seine Tochter. [ChdA. 209.] Corentin ist ein Bauernknecht, der für die Erde wirklich Interesse hat. „Car pour lui, comme pour Ledantec, la terre était une existence, ayant une âme, avec sa volonté, ses goûts, ses désirs." [ChdA. 66. 249.] Mélanie, die Schwester der Ragotte, ist ebenfalls eine echte Bäuerin. Sie kann sich nicht entschließen, zu ihrem Mann nach Lyon zu ziehen, weil es ihr unmöglich ist, sich von dem Dörfchen und dem Landleben zu trennen. [NFf. 170.]

Auch für sein Vieh hegt der Bauer große Liebe. Marion, das Gänsemädchen in „Le Péché de M. le Marquis", hat ihre Herde sehr lieb und pflegt sie aufs beste. [NR. X. 179.] Die Anhänglichkeit der Perrine an das Vieh kann man aus ihren Worten ersehen, mit denen sie von der Komtesse Abschied nimmt: „Ah, mamselle, vous seriez une belle et bonne vache que je n'aurais pas plus de chagrin en vous quittant". [MOemC. 142.]

Der innigste Wunsch des echten Bauern ist es, den Hof seinem Sohne zu erwerben. Ledantec ist äußerst bekümmert, daß sein Sohn einen anderen Beruf ergreifen will. „Alors, quand je serai mort, qui donc, chez moi, reprendra mon bail de ferme? Sera-ce donc des étrangers, qui laboureront ces champs, faucheront ces prés, auxquels j'ai donné toutes mes forces, auxquels j'ai avoué ma vie? — Ah, quelle tristesse!" [ChdA. 37.]

Mitunter verläßt ein junger Bauer die Scholle und wählt einen ihm vornehmer dünkenden Beruf in der Stadt. So Claude Ledantec. Doch auch er kann nicht ohne weiteres mit dem alten Leben brechen. Vor der Abreise in die Garnison besucht er alle Winkel der Farm, um Abschied von ihnen zu nehmen. [ChdA. 49.]

Hat der Bauer Lust und Liebe zu seinem Stand, so arbeitet er tüchtig, wie Corentin, der so viel leistet, daß Ledantec ihm aus eigenem Antrieb statt 10 monatlich 20 Francs gibt. [ChdA. 59.] Von den Bäuerinnen hören

wir des öfteren, daß sie tüchtig und arbeitsam sind. So Célestine, die, obgleich noch jung, den Haushalt der Ledantec an Stelle der verstorbenen Mutter führt. [ChdA. 4.] Rose Lamoureux ist ebenfalls als tüchtiges Mädchen charakterisiert. [NR. X. 166 s.] Auch ihre Mutter ist eine arbeitsame Frau. [NR. X. 169.] Fanchette wird gleichfalls als eine „fille solide, bien vaillante à tous les travaux du ménage et de la terre" [NR. XI 862.] hingestellt und Nanon Souffleux im „Chat enragé" verdiente mit Recht die Unterstützung, die ihr die Marquise de Lanhélin zukommen ließ; denn sie war „active, vaillante, industrieuse, ordonnée", und arbeitete mit allen Kräften, ihre drei Kinder zu ernähren. [NR. XXXIII. 379.]

Das Verhältnis des Bauern zum adligen Großgrundbesitzer ist, wie wir aus den Romanen „Mon Oncle et mon Curé", „Le Charme d'Amour" und "Monsieur des Lourdines" schließen können, im allgemeinen ein gutes; wenigstens wird in keinem der Romane das Gegenteil behauptet. Der Bauer respektiert den Adligen, doch verachtet er ihn, wenn es dem Herrn nicht gelungen ist, seine Finanzen in Ordnung zu halten. Der alte Herr von Lourdines muß, weil ihn sein Sohn Anthime ruiniert hat, alles verkaufen und zwei seiner bewährtesten Dienstboten entlassen. Sie verabschieden sich respektvoll; aber die Bäuerin, welche dabei ist, macht dem Herrn „eine trockene und steife Verbeugung, die deutlich die dem Bauer eigentümliche Verachtung für den heruntergekommenen Herrn zeigte". [MdL. 252.]

Die Hartnäckigkeit der Bauern finden wir nur von Jules Renard erwähnt. Paul, der Sohn der Ragotte, trotzt seiner Mutter, weil sie einmal versäumt hat, ihm mittags das Essen zu bringen. Er geht ins Manöver, ohne sich zu versöhnen, kehrt zurück, ohne sich um die Eltern zu kümmern, bis er schließlich, von Ragotte gedrängt und gebeten, nachzugeben geruht. [NFf. 106—125.]

Wie steht es schließlich mit der Sittlichkeit der Bauern nach der Schilderung der westfranzösischen Realisten?

Rose Lamoureux ist ein sehr braves, anständiges Mäd-

chen, „la fleur des filles de Kermorial, pour la biauté et la seigesse et aussi la capacité. Point chipie, ni pincée pourtant, riant à chacun de son bon coeur innocent, plein de brave gaieté de jeunesse, mais sachant se tenir et se faire respecter comme il faut." [NR. X. 166.] Sie nimmt sich ihre Vergewaltigung so sehr zu Herzen, daß sie in Wahnsinn verfällt. [NR. X. 172.] Auch Fanchette ist sehr anständig: „c'était une fille . . . qui aimait à rire comme il fallait mais pas pus." [NR. XI. 862.] Célestine ist stets darauf bedacht, daß sie nie die Grenzen des Anstandes überschreitet. Als sie am Abend der Hochzeit der Françoise mit ihrem Geliebten Joachim einmal herausgeht, fürchtet sie die Zudringlichkeit des Freundes und ihre eigene Schwachheit und kehrt wieder ins Zimmer zurück. [ChdA. 167.] Die 16jährige Marion ist noch unschuldig-naiv und empfindet, wie Luçotte behauptet, noch nicht die Schmach, die ihr der Marquis durch die Vergewaltigung antut. [NR. X. 180.]

Männertolle Bauernmädchen zeichnen La Brète und Riche. Perrine findet alle Männer „ben aimable". [MOemC. 58.] In der Kirche liebäugelt sie fortwährend mit den Bauernburschen. [MOemC. 88.] Daß sie aber nicht nur aus der Ferne liebt, beweist die Szene, wo die Gräfin sie mit einem Knecht im Stall überrascht. [MOemC. 92.] Die dicke Mariannik will unbedingt einen Mann haben. Sie ist schon 27 Jahre alt und fürchtet, als alte Jungfer sitzen bleiben zu müssen. So nimmt sie ihre Zuflucht zu Zaubermitteln und macht ihrerseits allen jungen Männern, die sie kennt, den Hof, bis schließlich der allerdümmste Schiffer des Dorfes, Yomi-quat' sabots, sie heiratet. [ChdA. 11; 138; 207; 291.]

Fälle von Unsittlichkeit sind in den hier behandelten Romanen nicht erzählt, es sei denn das Treiben der alten Witwe Laure bei J. Renard, die, draußen vor dem Dorfe wohnend, seit dem Tode ihres Mannes nachts die Tür ihres Häuschens offen läßt, damit die vorbeikommenden Bauern sie — wie sie sagt — etwas „trösten" können. [NFf. 193.]

Im ganzen ergibt sich etwa folgendes Bild vom westfranzösischen Bauer. Durchweg herrscht in der Bretagne

und den angrenzenden Landschaften noch eine tiefe Religiosität, die allerdings stark mit Aberglauben durchsetzt ist. Eigentliche Irreligiosität finden wir nicht, höchstens kann man von einer gewissen Lauheit sprechen, doch auch nur bei den Bauern J. Renards, der zwar keine typischen Beispiele anführt, dessen Werk aber am ehesten die religiöse Gleichgültigkeit der Bauern durchschimmern läßt. Edelmütige Aufopferung und grausame Roheit stehen in den Romanen nebeneinander, doch dürfte die Annahme einer vorherrschenden Roheit falsch sein. Buré und die Porée können wir nur als sehr seltene Ausnahmen ansehen. Sparsamkeit, Geiz und Habsucht finden wir, wie in fast allen bisher analysierten Bauernromanen, auch beim westfranzösischen Bauer tief eingewurzelt; wir bemerken eine Anzahl scharf gezeichneter, aber auch weniger plastisch geschilderten Typen. Die bäuerliche Schlauheit und Verschlagenheit ist zwar mehrmals zur Vervollständigung der Charakteristik eines Bauern herangezogen, doch tritt sie bei weitem nicht so sehr in den Vordergrund wie etwa bei Balzac. Dagegen ist die Liebe zur Scholle wieder besonders unterstrichen, vorzüglich von Riche. Einen einzigen „Entwurzelten" haben wir in Claude Ledantec. Bauern und Bäuerinnen sind als tüchtig und arbeitsam von fast allen Autoren geschildert. In sexueller Beziehung zeigt sich fast allgemein ein tiefes Niveau.

Ebenso wie in den nord- und mittelfranzösischen realistischen Romanen sind die Figuren und Geschehnisse in den westfranzösischen Bauernromanen meistenteils dem Leben entnommen. Die Handlung in den einzelnen Romanen ist ebenso wie die Charakterzeichnung im allgemeinen durchaus glaubhaft. Mit Ausnahme von Paria Korigans Novellen und besonders Glouvets „Berger" kann man die Vorkommnisse, die in den Romanen geschildert werden, fast alltägliche nennen. Man hat keinen Grund zu der Annahme, daß die ganze Darstellung der westfranzösischen Bauern nicht ziemlich genau der Wirklichkeit entspreche.

§ 9.

Die Realisten der südwestlichen Landschaften.[1])

Emile Pouvillon,[2]) Césette. 1881.
„ „ Jean-de-Jeanne. 1886.
„ „ Les Antibel. 1892.
„ „ Adoption. 1893.
„ „ Jep. 1904.
„ „ Petites Gens.[3]) 1905.
Léon Cladel,[4]) Crête-Rouge. 1893.
Antonin Mulé, La Maison de Jean Fourcat. 1900.
Eugène Le Roy, Jacquou le Croquant. 1905.
Etienne Rocheverre, Les Pieds terreux. 1906.
Jean Nesmy, L'âme limousine.[5]) 1906.
Paul-Henry Capdevielle, Fils de la Terre. 1908.

Der Hauptvertreter des Bauernromans der südwestfranzösischen Landschaften ist Emile Pouvillon. Die andern Autoren, die ihre ländlichen Romane in diese Provinzen verlegen, geben mit Ausnahme Capdevielles, der in seinem „Fils de la Terre" einen echten Bauernroman geliefert hat, und Le Roys, der uns in „Jacquou le Croquant" das Leben eines Bauern zu Anfang des vorigen Jahrhunderts erzählt, meist nur hin und wieder Angaben, die wir für die Charakteristik der Landbevölkerung verwenden können.

Pouvillons Hauptgebiet sind die Landschaften Quercy und Rouergne, daneben läßt er „Jep" im Roussillon spielen. Typen aus dem Limousin zeichnet Jean Nesmy und Et. Rocheverre. Capdevielle führt uns den Bauer des Béarn vor.

Ähnlich wie bei den nordwestfranzösischen nimmt auch bei den südwestfranzösischen Bauernromanen die Schilde-

[1]) Limousin, Quercy, Rouergne Gascogne, Béarn und Roussillon. [2]) geb. 1840 in Montauban (Tarn-et-Garonne), gest. 1906. [3]) „Soldat de Mer", „Saint Bourrou", „La Genisse", „Fausse Manoeuvre" und „Le Dimanche de Jean-Pierre". [4]) Andere Bauernromane von Cladel konnte ich z. T. auch nicht auf buchhändlerischem Wege erhalten. [5]) „A quoi tient le Salut d'une Âme", „Entre Galant et Mie", „Et des Souffrances de plus" und „Pour une Fumée bleue".

rung des religiösen Lebenswandels den größten Raum in der Charakteristik der Landbevölkerung ein. Der Bauer des Roussillon hält jedes Jahr nach der kirchlichen Vorschrift seine Ostern, weil man sonst mit Fingern auf ihn zeigen würde. [Jep 99.] Auch geht man gewöhnlich Sonntags in die Messe, doch wird es wohl manche Bauern geben, die, statt zu beten, unten in der Kirche stehen bleiben und schwatzen, wie Jean-de-Jeanne. [JdJ. 69.] Und doch hören wir von demselben Bauernburschen, daß er sonst fromm ist, daß er in seinem täglichen Gebet seiner Mutter, seines Onkels und der alten Ginaille gedenkt. [JdJ. 27.] Auch die Bauern in „Jacquou" sind sehr fromm; doch scheuen sie sich nicht, da sie mit dem neuen Pfarrer uneins sind, die kirchlichen Gebräuche allein auszuführen. [JlC. 5; 245.]

Mit gläubigem Vertrauen wendet sich der Bauer an Gott um Hilfe oder an einen Heiligen um Fürsprache. Jordi glaubt von Césette behext zu sein. Auf den Rat der Rouzil hin opfert er in der Kirche eine Kerze, um von dem Zauber befreit zu werden. [Cés. 150.] Mette in den „Antibel" verspricht der Mutter Gottes eine dreipfündige Kerze, wenn sie Jan, der in eine Ohnmacht gesunken ist, gesunden läßt; [Rhebd. IV. 556.] Das gleiche Gelübde macht der alte Bauer Bernadach der Mutter Gottes vom Rosenkranz, wenn sie dahin wirkt, daß Bepa mit einem Knaben niederkommt. [Jep. 280.] Ein erstaunliches Gottvertrauen zeigen die Bauern bei der Wallfahrt nach St. Rémy d'Auriac; doch sagt der Autor, daß heutzutage dieses fromme Vertrauen sehr abgenommen hat. [JlC. 207—219.] Sonderbar ist das Verhalten der Bauern in der Novelle „Saint Bourrou". Bei der starken Ausbreitung der Reblaus nehmen die Landleute ihre Zuflucht im Gebet zum hl. Vinzenz, dem Schutzpatron der Reben. Aber alle Gebete helfen nichts. Da schimpfen die Bauern auf den ohnmächtigen Heiligen: „Un propre à rien, ce Saint Vincent, une bûche!" und suchen sich einen anderen Heiligen, der eine wirksamere Fürbitte für sie einlegt. [PG. 119.] Ganz ähnlich erwartet auch die Mutter Jacquous von der Muttergottes,

sie werde ihr, da sie ihr eine Kerze geopfert hat, in ihrer Not beistehen; als das nicht geschieht, verzweifelt sie an Gott und den Heiligen. [JIC. 85; 115.]

Von einem solchen Heiligenkult kann der Aberglaube nicht weit enfernt sein, und in der Tat finden wir in unseren Romanen eine Reihe charakteristischer Fälle erwähnt. In der Herde der Césette sterben zwei Schafe, ohne daß man eine Krankheit entdeckt. In einem solchen Falle kann nur das „rote Wasser" helfen, aber da es nicht zur Stelle ist, weiß Césette nur noch ein anderes Mittel: eine Kerze anzünden und das Gebet zum hl. Rochus sprechen. [Cés. 158.] Jean-de-Jeanne glaubt, es würde ihm Glück bringen, daß er an einem Votivfest des Schutzpatrons des Dorfes einen neuen Anzug trage. [JdJ. 98.] In der Kapelle zu Rocamadour in Quercy hängt am Gewölbe ein sehr altes Schwert, dem man Wunderwirkung zuschreibt. Unfruchtbare Frauen, die auf den Knieen die dreihundert und etlichen Stufen zur Kapelle erklettert haben und dreimal das Schwert so in Bewegung versetzen, daß es in eine bestimmte Felsspalte eindringt, können sicher sein, daß sie vor Ablauf eines Jahres gebären werden. [Rhebd. X. 607.]

Nach Le Roy leben im Périgord noch eine Reihe abergläubischer Gebräuche fort. Noch im Anfang des vorigen Jahrhunderts schwor man dort nach einer alten Überlieferung, wie die Mutter Jacquous: „elle cracha dans sa main droite, fit une croix de la main gauche et tendit la main ouverte vers le château: „Vengeance contre les Nansac", dit-elle trois fois à haute voix." [JIC. 119; vgl. auch JIC. 332.] — Von dem am Johannistage angezündeten Holzstoß nimmt man ein Scheit mit nach Hause, um das Haus vor dem Blitz zu bewahren, und zwar „après avoir sauté le brasier pour se préserver des clous". [JIC. 130.] Will man in einer wichtigen Sache Erfolg haben, so muß man die „cinq herbes de la Saint-Jean" kreuzförmig an die Stalltür nageln. [JIC. 430.] Die Quellen und Brunnen genießen besondere Verehrung bei den Frauen und Mädchen: man legt ein Ei hin, damit die Brut gut wird; die Mädchen werfen Nadeln in die Brunnen, um einen Mann zu be-

kommen; mitunter wirft die Tochter des Hauses in der Weihnachtsnacht ein Stück Brot in den Brunnen, damit dadurch das Versiegen des Brunnens verhindert wird. [JlC. 384.] Ganz sonderbar ist eine Art Totenkult, den die Bauern am Vorabend von Allerheiligen machen: „Le soir on soupait en famille, et, pendant le repas, on s'entretenait des parents défunts, de leurs qualités, de leurs vertus, même de leurs défauts; et ce qu'il y avait de plus étrange, on buvait à leur santé en trinquant. Ce souper devait être composé de neuf plats. . . . Le repas fini, on laissait sur la table les viandes et tout ce qui restait de chaque plat pour le souper des anciens, morts, et on rapportait du vin lorsqu'il n'y en avait pas assez. Après ça, on faisait un beau feu et on rangeait les chaises en demi-cercle autour du foyer. Puis on se retirait pour laisser la place aux défunts, après avoir récité des prières à leur intention." [JlC. 185.]

Der Glaube an Leute, die jemand durch ein „Los" behexen können, ist auch im Süden Frankreichs noch weit verbreitet. Le Roy führt uns in der alten Huguette eine im Rufe einer Zauberin stehende Frau vor. [JlC. 330.] In der Novelle „A quoi tient le Salut d'une âme" glaubt Marioun unumstößlich an die Zauberin. [Al. 15.] In „Entre Galant et Mie" finden wir ein hübsches Beispiel, das der Vater Toinons erzählt: „La Martinote . . s'en vient un matin à la Colomberie mendier son pain et traîner sa besace. La vache paissait dans le clos; cette porte-malheur lui jette un sort, et la „Banou" (die Kuh), le soir même, commence d'enfler, enfle toute la nuit comme si elle se fût soûlée de trèfle humide". Diese Behexung der Kuh unwirksam zu machen, gibt es nur ein Mittel, welches der gute Bauer denn auch anwendet. Wir lesen weiter: „Il y avait heureusement un chou qui était resté par mégarde dans le jardin de la sorcière; je suis allé le voler la nuit suivante et l'ai mis dans la crèche: le lendemain la vache était guérie". [Al. 115 s.] Wenn die Trauben nicht gut gedeihen, so heißt es, wie in Pouvillons „Fausse Manoeuvre", sofort: „Quelqu'un avait jeté un mauvais sort à la vigne".

[PG. 160.] Auch Césette kommt in den Ruf einer Zauberin. Rouzil, die auf das Hirtenmädchen eifersüchtig ist, verbreitet die Behauptung, sie habe Césette mit drei Elstern, die ihr zur Linken geflogen seien[1]) und zu ihr gesprochen hätten, Unterhaltung gepflogen, und äußert dann, als in der Herde der Césette ein Schaf stirbt, unumwunden, die Hirtin habe die Herde behext. [Cés. 148. 159.] Mag Rouzil vielleicht auch selbst nicht an ihre Verleumdung glauben, sie erreicht jedenfalls dadurch, daß Jordi Césette nicht mehr traut. Er ist zwar noch nicht völlig von der Zauberei der Césette überzeugt, aber er ist doch sehr beunruhigt. Um sich zu vergewissern, ob etwas Wahres an der Sache ist, folgt er Sonntags Césette beim Eintritt in die Kirche unmittelbar, um zu sehen, ob das Weihwasser nicht ins Sieden gerät, wenn Césette ihre Zauberfinger hineintaucht. [Cés. 149.]

Die Behexung durch ein „Los" trifft meist junge Burschen, die von Mädchen, denen die wunderbare Kraft zugeschrieben wird, geliebt werden. So soll, wie Rouzil sagt, Jordi von Césette behext sein. [Cés. 135.] Der Knecht wird allmählich selbst von der übernatürlichen Macht, die Césette über ihn besitzt, überzeugt. Als das Mädchen die Farm verlassen hat, holt er sie nachts ein und bittet sie, ihn doch von ihrem Zauber zu heilen. [Cés. 176 s.] Jan Antibel, der, als er aus den Kolonien zurückkommt, seine neue junge Stiefmutter nicht leiden kann, verfällt allmählich in Liebe zu ihr. Diesen Umschwung seiner Gefühle kann er sich nicht erklären, und er nimmt deshalb an, daß Jane ihn durch einen wunderbaren Trank, den sie ihm während seiner Krankheit gegeben, bezaubert habe. [Rhebd. V. 379.] Von der Behexung kann er nur vom Pfarrer oder der Zauberin Gate befreit werden, die ihre magischen Künste mit Hilfe ihres Bockes treibt. [Rhebd. V. 217.] Mette geht also zur Gate, um ein Entzauberungsmittel für Jan zu holen. Mit großer Umständ-

[1]) Das ist nämlich, wie wir in den „Antibel" hören, ein ebenso untrügliches Zeichen der Zauberei, als wenn sich im Kopfkissen die Federn zu Klumpen zusammenballen. [Rhebd. V. 220; 219.]

lichkeit schließt die Zauberin ihren Bock in einen Kreis ein und befragt ihn. Schließlich verkündet sie Mette, daß sie für Jan drei Singmessen lesen lassen und ihm ein kleines Säckchen ins Kopfkissen legen müsse. [Rhebd. V. 221 s.] Jane ihrerseits glaubt sofort, als ihr Stiefsohn ihr seine Liebe gesteht, daß jemand ihn bezaubert habe, und zwar, wie sie sagt, ein Toter, jedenfalls die verstorbene Mutter, die er vergessen habe. [Rhebd. V. 381.] Mette vermutet gleichfalls sofort, als Jan sie nach der Verlobung vernachlässigt, daß ihr Bräutigam behext ist. [Rhebd. V. 216.] Galdéric Bernadach hält sich für bezaubert von Bepa. Er geht zum Beschwörer Cabiran und bekommt von ihm einen Strauß Blumen, die er, die Wurzeln nach oben, eingraben soll. [Jep 163.]

Der Zauberer wird vom Bauer auch bei Krankheiten geholt. Galdéric ist in seiner Jugend schwer krank, gesundet aber, als die Barrabiane über ihn betet und ihm von ihrer berühmten „Confiture d'églantine" gibt. [Jep 131.] Dagegen nimmt der Bauer zuerst seine Zuflucht zum Pfarrer, wenn es sich um eine rein religiöse Angelegenheit handelt. Galdéric ist, seitdem ihn die sterbende Mutter wegen des Verrates an seinem Bruder Jep verflucht hat, von seinem bösen Gewissen verfolgt. Er findet weder Ruhe noch Rast, so daß der alte Bernadach mit ihm eine Novene hält und 9 Tage lang jeden Morgen in Sonntagskleidern in die für ihn gelesene Messe geht. Aber Galdéric wird nicht geheilt, obgleich er am 9. Tage noch beichtet und kommuniziert. Da erst versucht er bei Cabiran Heilung, ohne sie aber zu finden. [Jep 252 s.]

Von Gespenstern ist in unsern Romanen zweimal die Rede. Einmal in „Jep", wo Bernadach glaubt, ein Spukgeist sei im Hause, und wo dann die Bewohner des Hauses eine geweihte Kerze anzünden und die ganze Nacht durch auf den Knien beten [Jep 253.]; das andere Mal in „Césette", als die Bauern mitten in der Nacht vom Markt heimkehren. An der verfallenen Mühle hören sie plötzlich einen langen kläglichen Ton. Die ganze Schar läuft erschreckt davon. Erst nach zwanzig Schritten beruhigt man

sich im Vertrauen auf die Anzahl und kehrt zurück, um zu sehen, was denn eigentlich los war. [Cés. 144.] Jordi besonders hat Angst vor den Geistern. „De penser seulement à ces choses, Jordi commençait à trembler; des frissons le secouaient comme à l'approche d'une mauvaise fièvre." [Cés. 141.] Nicht unerwähnt darf hier die von Le Roy erwähnte Feeneiche, „lou Jarry de las Fadas", bleiben, an dessen Fuße, wie die Bauern glauben, die Fee Néhalénia öfter ausruht. [JlC. 309.] — Als ein böses Zeichen gilt es, wenn man, nach Hause kommend, das Feuer erloschen findet. [JlC. 13.] Dem Wirt bringt es ferner Unglück, wenn er an einem Markttage einem Nachbar Feuer gibt. [JlC. 57.]

Der südwestfranzösische Bauer hat im Durchschnitt eine große Liebe zum Landleben, zur Erde und zum Vieh. Nesmy sagt vom limousinischen Bauer: „Pour un paysan de là-bas, il n'y a pas de pire misère que de quitter la vie simple des champs pour entrer en service chez les bourgeois de la ville." [Al. 99.] Vorzüglich charakterisiert Capdevielle in dieser Beziehung den Bauer des Béarn. Wie liebt der Vater Peuborde sein Getreide! „Il se serait volontiers roulé parmi leurs frêles et longs fuseaux, . . . tant les instincts de son sang paysan, impérieusement, le poussaient vers eux. Quand ils les traversait . . . il frémissait voluptueusement à se sentir frôlé par leurs tiges déjà remplies; entre le pouce et l'index, comme s'il tenait un menton d'enfant, il prenait longtemps, pour les contempler, les épis aux barbes longues; et s'il en trouvait un attaqué par le charbon noir et mou, il se fâchait et criait; puis, avec une tendresse de mère, il le nettoyait de sa poudre corruptrice en regrettant de ne le bander de charpie, comme un blessé." [FdlT. 229 s.] Jacques Nouguès ist ebenfalls wahrhaft „amoureux de ses terres natales"; er lebt ganz seiner geliebten Erde und denkt an nichts anderes als an sie. [FdlT. 53.] Jean-de-Jeanne fließt auch echtes Bauernblut durch die Adern. Als er auf dem Felde seiner Tante Sérène ankommt und diese mit Judille das Getreide in Bündel zusammenbinden sieht, greift er sofort ein. Im Umsehen hat er die Bluse ausgezogen, den Rock auf die Erde geworfen

und den Kragen vom Hemd gelöst, und so behend bindet er die Garben zusammen, daß er sie gar nicht zu berühren scheint. [JdJ. 206.] Jean-Pierre in „Le Dimanche de Jean-Pierre“ hängt gar sehr an seinem Besitz. Er fühlt sein Ende näher rücken; noch einmal besucht er seine ganze Domäne, um von ihr Abschied zu nehmen. [PG. 185.] Echte Bauern finden wir auch in Pouvillons „Soldat de Mer“. Die alten Barjalé sind gerade bei der Feldarbeit, als ihr Sohn Firmin, der Seesoldat, heimkommt. Firmin begrüßt die Eltern, die er nach mehrjähriger Trennung wieder sieht. Sie antworten ruhig, ohne die Arbeit zu unterbrechen: „La Terre d'abord, l'amitié ensuite.“ [PG. 106.] Seine bäuerliche Herkunft kann auch der Gascogner Jean Fourcat nicht verleugnen; auch als Arbeiter in der Stadt liebt er noch die Erde: „il aime la terre, la terre en friche, la terre emblavée, la terre en mottes, la terre en sillons, la terre dans tous ses états et sous tous ses aspects; il l'aime d'enthousiasme, il l'aime avec frénésie.“ [MdJF. 40.] Auch Jacquou le Croquant ist ein echter Sohn der Erde, der nichts Schöneres kennt als die Feldarbeit. [JlC. 247.] Jan Antibel kommt vom Militär zurück. Sein erster Gang gilt den Kühen im Stall. „Il les palpe l'une après l'autre, les gratte au front, flatte leur échine, et la bête reconnaissante envoie vers la main du maître la caresse de sa langue rapeuse. . . . Jan les admire, et le désir lui vient de les mettre au joug, de mener la charrue avec elles. . . . ‚J'ai fantaisie de tracer un sillon ou deux, pour voir, si je n'ai pas oublié.‘“ [Rhebd. IV. 548.] In der Tat, ein echter Bauerntyp! Jean-de-Jeanne ähnelt ihm in seiner Liebe zum Vieh. Bevor er den Bauernhof verläßt, um Knecht in Montauriol zu werden, nimmt er rührenden Abschied von seinen Kühen und umarmt sie. [JdJ. 148.] Große Liebe zu seinem Esel zeigt auch der Hirt, welcher als Soldat in Paris seinen früheren Esel sieht, der zur Schlachtbank geführt wird, und mit Gewalt seinen alten „camaro“ befreien will. [C-R. 62.]

In „La Génisse“ zeichnet Pouvillon einen Bauer, der weniger Liebe zu seinem Vieh hat, für den es nur den Geldwert repräsentiert. Die Kuh ist in den Fluß gefallen

und hat ein Bein gebrochen; ihr ist nicht mehr zu helfen. Für den Bauer handelt es sich nur darum, die Kuh wieder lebend ans Land zu bekommen. Jetzt, wo sie doch nur noch zum Schlachten taugt, braucht er sie nicht mehr zu schonen. Mit seinem Knüppel schlägt er auf das Tier ein und tritt es mit den Füßen, bis er es endlich am Ufer hat. [PG. 131.]

Der echte Bauer liebt es nicht, daß seine Kinder Ehen eingehen mit Personen, die nicht dem Bauernstande angehören; auch verurteilt er im Prinzip eine Hochzeit zwischen freien und abhängigen Bauern. Peuborde ist entschieden gegen die Heirat seines Sohnes Yann mit der Näherin Anna Castagnère, obgleich sie die Tochter eines Pächters ist und auch bei der Ernte wacker eingreift: „Nous sommes une famille de race; je veux avoir pour belle-soeur une des nôtres, une paysanne", und weiter: „la terre et nous, paysans, nous sommes les enfants d'un sol marié avec la poussière de nos ancêtres, nous sommes les fils de la terre" [FdlT. 12. 15.], sagt der alte Bauer und weist damit jedes Eindringen eines oder einer „Fremden" in die Familie ab. — Einen gewissen Bauernstolz zeigen auch die blutarmen Landleute im Périgord, wenn sie, selber am Hungertuche nagend, verächtlich auf die Bettler herabschauen. [JlC. 146.]

Das Bestreben des Bauern, es so einzurichten, daß er seinen Hof ganz und ungeteilt an seinen Sohn vererben kann, wie wir es schon öfters erwähnt fanden, sehen wir auch bei Bernadach. Dieser Bauer hat zwei Söhne, Galdéric und Jep. Letzterer ist Schlosser geworden, kommt also für die Erbfolge auf dem Hofe nicht in Frage. Da aber die beiden Brüder sich hassen, könnte Jep nach dem Tode des Vaters mit einer Abfindungssumme nicht zufrieden sein und die Zwangsversteigerung des Besitztums verlangen wollen, wodurch natürlich Bernadachs Hoffnung, den Hof ganz dem ältesten Sohn zu vererben, zerstört würde. Nun wird Jep wegen revolutionärer Umtriebe — es ist im Jahre 1848 — infolge Verrates seines Bruders verhaftet und zu den Galeeren nach Afrika geschickt. Wohl

ist der alte Bauer erzürnt ob der Schande, mit der Jep den Namen Bernadach behaftet hat, aber im Grunde seines Herzens freut er sich doch, daß auf diese Weise Galdéric als einziger Erbe übrig bleibt. [Jep 219.] — Den der Scholle abtrünnigen jungen Bauer finden wir in Jep, in Jean Fourcat (in Mulés Roman) und in dem Sohn des Bauern vom Hofe Combillon (in Nesmys „Pour une Fumée bleue). Seit seiner Wiederkehr vom Militär hat dieser Bauernbursche jeden Geschmack an der Feldarbeit verloren und wird, vom Vater vertrieben, schließlich Geschirrhändler. [Al. 151.]

Wie der Bauer bei seiner Liebe zur Erde ein tüchtiger Arbeiter ist, so ist die Bäuerin meist eine arbeitsame Hausfrau. Guiral, ein schon älterer Bauer, kennt nur eines, was ihm Freude macht, die Arbeit. [Cés. 39.] Von Jordi sagt Pouvillon ähnlich: „Tout son plaisir, il le prenait à s' évertuer aux besognes des champs." [Cés. 33.] Daß Césette, die wir schon als Mädchen brauchbar und arbeitsam geschildert finden [Cés. 36.], nach der Heirat mit Jordi eine tüchtige Bäuerin wird, können wir aus dem Gespräch schließen, mit dem der Roman schließt: Césette berät mit Jordi mit ebenso viel Umsicht als Sachkenntnis über die Wahl der Schafe, die sie kaufen wollen. [Cés. 223.] Jane in den „Antibel" ist eine tüchtige Wirtschafterin, die viel arbeitet und wenig ausgibt, Eigenschaften, die ihr auch der Haß der Martril zuerkennen muß. [Rhebd. V. 552; 547.] Eine gewisse bäuerliche Hartnäckigkeit zeigt Jean Fourcat, wenn er trotz unglaublicher Schwierigkeiten doch „sein Haus" völlig bauen will und infolge seiner eisernen Ausdauer auch baut.

Die Leidenschaft, Land zu besitzen, ist beim Bauer sowohl in seiner Liebe zur Erde als in seiner Habsucht begründet. Honoré, der Onkel Jean-de-Jeannes, hat mehr Land gekauft, als sein Vermögen es zuließ, indem er hoffte, durch seine Arbeit die Schulden allmählich abtragen zu können; aber er muß in beständiger Furcht vor der Witterung leben, die ihm jeden Augenblick einen Strich durch die Rechnung machen kann. [JdJ. 30.]

Wie die Aussicht auf Landbesitz auch den ehrlichsten

Bauern vom rechten Wege abführen kann, schildert Pouvillon in „Césette". Als Jordi heimlich mit Rouzil verlobt ist, kann er sich nicht enthalten, immer über die Gartenmauer zu schauen und die weiten Felder des Gutes, die Rouzil als Mitgift bekommen wird, mit wohlgefälligen Augen zu betrachten: „Tout ça à lui, la maison, le bétail! Quel rêve! Ah! Celui-là n'eût pas été paysan, conçu en justes noces de père et mère, campagnards, qui eût résisté à si pressante tentation" [Cés. 87.], und so bemüht sich Jordi, das arme Hirtenmädchen Césette, dem gegenüber er sich schuldig fühlt, zu vergessen.

Daß der Bauer bei einer Heirat zuerst auf die Mitgift sieht, ist bei seiner Habsucht verständlich. So schätzt auch die Berlotte in Nesmys „Et des Souffrances de plus" bei der Verheiratung ihrer Tochter am meisten das Geld, in zweiter Linie die Gesundheit und dann erst die Herzenseigenschaften. Häßlich wirkt die Ungenügsamkeit der Bäuerin, die sich darüber ärgert, daß sie nicht Zeit genug gehabt hat, ihre Tochter an den noch reicheren und angeseheneren Sohn des Bürgermeisters zu verheiraten. [Al. 139.] — Sparsamkeit ist dem Bauer in Fleisch und Blut übergegangen. Césette hat, als sie zum Bauer des Hofes le Ramaïrel in Stellung geht, ein Paar neue, derbe Schuhe gekauft. Aber unterwegs zieht sie sie, ähnlich wie Marie in der „Mare au Diable", auf dem felsigen Boden aus und läuft barfuß, um die Schuhe nicht abzunutzen. [Cés. 19.] Rouzil ist den Dienstboten gegenüber beim Essen knauserig, indem sie das Brot dünner schneidet. [Cés. 211.] Martrils Gedanken sind einzig darauf gerichtet, auszurechnen, wo sie etwas sparen kann. [Rhebd. IV. 382.] Abends spart die Sérène in Jan-de-Jeanne an der Beleuchtung. Die Lampe wird erst angezündet, wenn die Nacht völlig hereingebrochen ist. [JdJ. 54.] Wenn Mme Sabardeilh ihrem Manne erlaubt, abends noch einmal auszugehen, so geschieht es nur, weil sie Licht und Kohlen sparen will. Während Sabardeilh bei Bekannten ist, legt sie sich ins Bett; der Gedanke, einige Pfennige gespart zu haben, gibt ihr die nötige Geduld, die Heimkehr ihres Mannes zu erwarten. [Jep. 38.]

Bei der Wallfahrt nach Auriac nehmen die Bauern sich ein Stück Brot mit, damit sie nicht gezwungen sind, Geld für das Mittagessen auszugeben. [JIC. 207.]

Jede unnütze Ausgabe wird natürlich vom Bauer bedauert. Vial in der „Adoption" ärgert sich, daß er so viel Geld für Arznei für seine kranke Frau ausgeben, so viele Hühner zur Herstellung von Bouillon schlachten muß, ohne daß deshalb der Zustand der Kranken sich bessert. [Rhebd. X. 618.] Antibel ist selbst gegen seinen Sohn sehr geizig. Mette, die von ihm Geld haben will, um Jan „entzaubern" zu lassen, charakterisiert ihn: „même pour son fils, on aura du mal à lui faire lâcher ses pièces de cent sous." [Rhebd. V. 223.] Bei Galdéric Bernadach nimmt die Habsucht eine häßliche Gestalt an. Da er sieht, daß sein Bruder Jep von Bepa begünstigt, er aber zurückgewiesen wird, treibt er seinen Vater dazu, Jep zu enterben, damit er wenigstens den Hof und das Geld des Vaters allein bekommt. [Jep. 83. 88.]

Sehr wenig geizig ist Jean-de-Jeanne. Er soll für seine Tante eine kranke Kuh verkaufen und mindestens 100 frcs. als Erlös heimbringen; da aber der Metzger nur 80 frcs. gibt, legt er die fehlenden 20 frcs. von seinem Gelde bei und übergibt der Tante, ohne sich seiner Handlungsweise zu rühmen, die gewünschte Summe.

Den Haß des Bauern, wie wir ihn grade bei Galdéric sahen, finden wir sonst bei keinem der vorkommenden Landleute. Eine gewisse Rücksichtslosigkeit zeigt Rouzil, die der soeben auf dem Hofe angekommenen, noch vom langen Weg ermüdeten Césette sofort befiehlt, Wasser zu holen, ohne dem jungen Mädchen zu gestatten, sich ein wenig auszuruhen. [Cés. 26.] Sobald sie bemerkt, daß Jordi und Césette sich leiden mögen, ist sie gehässig und scheut keine Schikane, das Liebespaar zu trennen. [Cés. 66.]

Das gerade Gegenteil ist Césette. Sie ist rücksichtsvoll gegen alle, demütig und bescheiden. Am Morgen, an dem sie ihre Heimat verlassen soll, steht sie so behutsam auf, daß sie den älteren Bruder und die kleine Schwester nicht weckt. [Cés. 6.] Jordi ähnelt ihr in gewisser Bezie-

hung; er ist der beste und gutmütigste Bursche, den man sich denken kann. [Cés. 33.] Jean-de-Jeanne ist ein braver und edler Bauernknecht. Er duldet es nicht, daß Judille von Capifol in der Schmiede beleidigt wird, sondern schlägt ihn nieder. Daß ihm der Bauer dann ein glühendes Pflugeisen ans Bein wirft, weil er Judille verteidigt hat, erzählt er ihr ebensowenig, als er der Tante vorher gesagt hat, daß er beim Kuhverkauf 20 frcs. aus eigener Tasche zugelegt hat. [JdJ. 216.]

Der Bauer verlangt von seinen Kindern absolute Unterordnung. Wer ihm nicht gehorcht, bekommt die Tür gewiesen. Der Pächter vom Hofe Combillon verjagt seinen Sohn, weil er trotz seines Verbotes zum Jahrmarkt gegangen ist. [Al. 151.] Peuborde in Capdevielles Roman verflucht seinen Sohn und gibt ihm nur eine kleine, abseits gelegene Farm, da er wider seinen Willen die „unebenbürtige" Tochter eines kleinen Pächters geheiratet hat. [FdlT. 19.] Aber trotz des väterlichen Fluches ist die Liebe zu seinem Sohn in Peuborde nicht erstorben. Wie sucht er, als Yann mit dem Ochsenwagen verunglückt ist, durch zärtliche Worte den Fluch in Segen zu verwandeln! [FdlT. 90 ss.] Apollonie ist die dem Vater und den atavistischen Gesetzen gehorsame Tochter. Wie Célestine Ledantec in Riches „Charme d'amour" gehorcht sie dem Willen des Vaters, der nicht in ihre Heirat mit einem Knecht einwilligen will. [FdlT. 80.]

Der echte Bauer hält auf seinen Stand und sich selbst. Die Bewohner der Auvergne, der „roten Erde" Frankreichs, sind stolz darauf, Bauern zu sein, sie sind stolz auf ihren Spitznamen „lous peds tarroux", den ihnen die Städter geben, weil ihnen die Erde, wenn es auch nur ein wenig geregnet hat, in Klumpen an den Holzschuhen kleben bleibt. [Pt. 267.]

Beim begüterten Landwirt bildet der Hochmut ein gut Teil seines Stolzes. Die Sahuc in „Jean-de-Jeanne" schauen auf die arme bettelnde Ginaille verächtlich herab. [JdJ. 16.] Auch Rouzil behandelt Césette von oben herab. Sie scheut sich nicht, vor dem Hirtenmädchen, als Zeichen der Ver-

achtung auszuspucken. [Cés. 160.] Nicht berechtigter Stolz, sondern Eitelkeit ist es, wenn Sérène, mit ihrer kleinen Meierei nicht zufrieden, ihren Mann antreibt, ein größeres Gut zu kaufen. Aus Dünkelhaftigkeit gibt sie den Bettlern ein Almosen und läßt ihre Wäsche so zusammen kommen, daß sie möglichst viel auf den Hecken zum Trocknen auslegen und so den Nachbarn zeigen kann, wie viel sie hat. [JdJ. 52—54.] In ihrer Eitelkeit will sie sich nicht mit einem Bauern als Schwiegersohn begnügen, sondern schielt nach etwas „Besserem", einem Lehrer oder einem Gendarmen. [JdJ. 53.] Jordi kann seine Eitelkeit nur mit Mühe unterdrücken; denn gar zu gern hätte er mit seiner Verlobung mit Rouzil geprahlt, wenn ihm die reiche Bauerntochter das nicht verboten hätte. [JdJ. 108.]

Wenn Rouzil ihre heimliche „Verlobung" mit Jordi nicht öffentlich werden lassen will, so ist es entweder die Scham, daß sie einen so armen Bräutigam hat, oder aber das Bewußtsein, daß ihr Verhältnis zu Jordi nur eine Liebelei ist. Damit berühren wir den Verkehr der Geschlechter der südwestfranzösischen Landbevölkerung.

Ein wirklich sittliches Bauernmädchen finden wir in unsern Romanen nur in Césette. Jordi und Jean-de-Jeanne sind von den Männern die tugendhaftesten.

Unmädchenhaftes Verhalten zeigt Rouzil, wenn sie am Brunnen Jordi ihre Liebe anbietet. [Cés. 79.]

Im übrigen führen, nach den anderen von Pouvillon gemachten Bemerkungen zu schließen, die Bauern im Südwesten Frankreichs ein ziemlich unmoralisches Leben.

Janes Charakteristik der Bauern: „Des hommes lâches et des filles abandonnées, on en a vu d'autres; j'en connais plus d'un et plus d'une dans le pays" [Rhebd. V. 376.] finden wir bestätigt. Sahuc verführt die noch sehr jugendliche Thrésil, die bei seinen Eltern Hirtin war, und bewirkt durch einen Trank, den er ihr eingab, ihren Tod [JdJ. 18 s.]; er macht die 15jährige Jeanne nach gegebenem Heiratsversprechen zur Mutter und läßt sie dann sitzen, so daß das Mädchen sich aus Verzweiflung in den Fluß stürzt. [JdJ. 20.] Vial in der „Adoption" verführt die sehr junge Rose und

läßt sie mit einem Kinde im Stich. [Rhebd. X. 609.] Aber er nimmt später wenigstens Kind und Mutter auf, um allerdings unter den Augen seiner kranken Frau Rose zur servante-maîtresse zu machen. [Rhebd. X. 621.] Ein Sittenbild aus dem Roussillon erhalten wir aus der Beichte der Bauern: „. . . la promise s'accusait d'avoir laissé prendre des arrhes à son galant, . . . la gouge se repentait d'avoir forniqué avec son maître." [Jep 97.]

Fügen wir noch zu all diesen Zügen hinzu, was wir, ganz wie in Restifs „Vie de mon Père", noch weiter aus der Beichte der Bauern erfahren, daß dem Bauer die Unehrlichkeit nicht fremd ist, daß er sich nicht scheut, hier und da dem Nachbar eine Furche Ackerland wegzunehmen oder bei der Ernte einige Garben vom Nachbarfeld mit aufzuladen, so haben wir die Hauptzüge der Charakteristik der südwestfranzösischen Bauern hervorgehoben.

Fassen wir uns wieder kurz zusammen: Der Bauer Pouvillons ist durchweg fromm, dabei aber sehr abergläubisch. Die moderne Aufklärung und die aus ihr entstehende Irreligiosität ist noch nicht in die abgelegenen Landschaften gedrungen. Die bäuerische Gesinnung, die Liebe zur Erde haben sich infolgedessen stärker erhalten. Fälle von Abwanderung nach der Stadt sind vereinzelt. Der Bauer schließt sich, besonders wenn er Eigentümer eines Hofes ist, gern gegen Nichtbauern ab und trachtet, sein Geschlecht rein fortzupflanzen. Infolgedessen widerstrebt er Heiraten mit dienstbaren Bauern oder gar Städtern. Durch Sparsamkeit und Geiz sucht er sich zu bereichern, um die Farm besser und größer dem Nachfolger zu hinterlassen, als er sie selbst bekommen hat. Dabei kommt es ihm auf eine kleine Unehrlichkeit nicht an. Sein Hauptwunsch ist es, den Hof ungeteilt zu vererben. Was das moralische Leben der Bauern betrifft, so sind die hierüber von den Autoren gemachten Bemerkungen ziemlich spärlich. Nach dem, was wir hören, ist die Unsittlichkeit bedeutend größer als die Sittlichkeit.

Das Bild, welches wir vom Bauer, wie Pouvillon ihn schildert, erhalten, deckt sich also im wesentlichen mit

dem, welches wir nach den bisher besprochenen realistischen Romanen bekommen haben. Zweifelsohne kommt Pouvillon (und wie er, die andern südwestfranzösischen Realisten) der Wirklichkeit sehr nahe. Das ist anzunehmen, weil er bei seinen Bauern lebte und in enger Verbindung mit ihnen stand, bei ihm also die besten Vorbedingungen für eine wahrheitsgetreue Darstellung vorhanden waren. Und doch könnte man geneigt sein, Pouvillon nicht als reinen Realisten zu betrachten. Achtet man bei der Lektüre von „Césette" und Jean-de-Jeanne" nicht so scharf auf nebenbei erwähnte Einzelheiten, die nicht für die Handlung des Romans, wohl aber für unsere Untersuchung von Wichtigkeit sind, so wird man geneigt sein, diese Romane eher als idealistische denn als realistische anzusprechen. Sie erinnern in der Tat insofern an G. Sands Dorfidyllen, als eine einfache Handlung zu einem im ganzen befriedigenden Abschluß geführt wird. Aber darum darf man doch nicht so weit gehen, in Pouvillon nur den Fortsetzer von G. Sand zu sehen.[1]) Er ist in der Hauptsache Realist, wenn auch ein sehr gemäßigter. Das beweisen nicht nur alle Einzelschilderungen in Césette und Jean-de-Jeanne, bei denen von Schönfärberei keine Rede sein kann, sondern auch seine anderen Romane und Novellen.[2]) Wie G. Sand als „die" Darstellerin des Berry gilt, so kann man Pouvillon „den" Schilderer des Quercy nennen. Heute, nachdem sich die regionalistische Literatur Geltung verschafft hat, ist Pouvillons Name bekannt und gewürdigt. Aber noch vor drei Jahrzehnten konnte ein Kritiker wie Jules Lemaître Pouvillon vorhalten, daß seine Romane zu viel Lokalfarbe enthielten, daß seine Bauern den Städter nicht interessierten, und daß er besser daran tue, Bürger zu schildern.[3])

[1]) Vgl. z. B.: Anna Brunnemann, Der moderne französische Dorfroman. Literarisches Echo XI. 978. (1909.) [2]) Pouvillon tituliert seinen ersten Band selber: Nouvelles réalistes. [3]) J. Lemaître, M. Emile Pouvillon Rbl. IIIe série Bd. 9. (1885) p. 565.

§ 10.

Die Realisten der Cevennen.

Ferdinand Fabre,[1]) Les Courbezon. 1862.
„ „ Le Chevrier. 1868.
„ „ L'Abbé Tigrane. 1873.
„ „ Mon Oncle Célestin. 1881.
„ „ Toussaint Galabru. 1887.
Paul Vigné d'Octon,[2]) Le Pont d'Amour. 1900.
Paul Bourget,[3]) L'Etape. 1902.

Gab uns der vorige Abschnitt eine Übersicht über die Darstellung der Bauern des Quercy und der Rouergne, des Béarn und der Gascogne, also des Mittelgebirgslandes zu beiden Seiten der Garonne, so soll dieser Paragraph durch eine Analyse der realistischen Romane der Cevennen uns mit der Bevölkerung des südfranzösischen Hochgebirgs bekannt machen.

Der Hauptvertreter des realistischen Romanes der Cevennen ist Ferdinand Fabre. In einer großen Reihe von Romanen ist dieser Autor bestrebt, dem Leser die Priester und Bauern seiner Heimat vorzuführen. Außerdem kommt noch Vignés Roman „Le Pont d'Amour" für die Charakteristik der Cevennenbauern in Frage, und schließlich können wir Bougets „Etape", die zwar nicht in die Klasse der realistischen, sondern die der psychologischen Romane gezählt wird, akzessorisch heranziehen.[4])

In den Fabreschen klerikalen Romanen nimmt naturgemäß das religiöse Leben der Landbevölkerung in der Charakteristik der Bauern die erste Stelle ein. Fabre behauptet an zwei Stellen,[5]) daß die Religion dem südfranzösischen Bauer ein Schauspiel sei. Das ist insofern richtig, als kirchliche Feste dem Volke meistens Gelegenheit geben,

[1]) Geb. 1830 in Bédarieux, gest. 1898 in Paris. [2]) Geb. 1859 in Octon. [3]) Geb. 1852 in Amiens. [4]) Vergl. S. 54, Anm. 1. [5]) „Pour les populations méridionales, particulièrement pour celles de nos montagnes, la religion est un spectacle, et c'est un spectacle joyeux." MOC. 52; Dans tout le midi, la religion est un spectacle." AT. 180.

sich zu amüsieren. Aus jener Behauptung aber schließen zu wollen, dem Südfranzosen gehe die Religiosität ab, wäre falsch. Fabre selbst bringt genügend Beispiele aufrichtiger und überzeugter Frömmigkeit. Marianne, die bäuerliche Haushälterin Célestins, zeigt große Glaubenskraft. Marie Galtier drängt sich durch die dichte Menschenmenge in der Wallfahrtskirche bis auf 2 Schritte an den Altar heran. Vor dem Gitter knieend betet sie den Rosenkranz und spricht die Gebete, die sie auswendig kennt, mit großer Andacht. [MOC. 207.] Bei den beständigen Feindseligkeiten ihrer Stiefmutter betet sie zu ihrer verstorbenen Mutter, sie möge sie nicht verlassen. [MOC. 107.] An dem ihr von dem italienischen Devotionalienhändler geschenkten „echten Bildnis der allerheiligsten Jungfrau" hängt sie mit ganzem Herzen. [MOC. 250.] Von der Erzählung des Lebens des hl. Fulcran ist sie so hingerissen, daß ihr der Wunsch entschlüpft: „Je voudrais être une sainte!" [MOC. 259.] Ihr Glaube an Gott ist unerschütterlich; sie fühlt sich sicher in der Hand des Schöpfers. [MOC. 174.] Eran spricht täglich sein Morgengebet, und oft bittet er, in der fruchtbaren Ebene wohnend, Gott, die öden Gebirgsgegenden nicht zu vergessen. [Chevr. 291. 245.] Die Agathon sind ausdrücklich als „gens de religion" bezeichnet. [Chevr. 10.] In ihrer Jugend ist auch Françon Lazaire religiös; obgleich sie noch nicht zur Kommunion gegangen ist, versäumt sie nie den Sonntagsgottesdienst. [Chevr. 126.] Während Françon aber bald ihre Religion verliert, bleibt Félice Zeit ihres Lebens fromm. Allerdings schämt sie sich, als sie ein illegitimes Kind hat, vor den Leuten, und geht erst wieder in die Kirche, als der Pfarrer ihr mit dem Zorne des Himmels droht. [Chevr. 303.]

In den Hochcevennen wird es den Bauern schwer, ihre religiöse Pflicht zu erfüllen. Wegen der weiten Entfernung und der Gefährlichkeit der Pfade können sie oft das ganze Jahr nicht in die Kirche kommen. Aber am Weihnachtsfest versäumt keiner die Mitternachtsmette. [Chevr. 21.] Ein geregelter religiöser Unterricht ist kaum möglich; so kommt es, daß es viele Erwachsene gibt, die noch nicht zur

Kommunion gegangen sind; oft empfängt der Bauer erst bei seiner Heirat, mitunter sogar erst auf dem Sterbebett, den Leib des Herrn. [Chevr. 346. 22.]

Aber wenn der Cevennenbauer auch nicht in so inniger Berührung mit dem Geistlichen steht, wie der Bewohner des Flachlandes, so ist das Verhältnis zwischen Pfarrhaus und Dorf doch ein gutes. Man lese z.B. die Szene, als Célestin die Pfarre les Aires verläßt. Nicht nur bringen ihm alle Bauern ein größeres oder kleineres Andenken, sondern auch die Alten und Gebrechlichen kommen, sich von ihm zu verabschieden. Weil sie ihm nicht weiter entgegen gehen können, erwarten sie ihn am Ausgang des Dorfes, um ihm ihr „adichias" zu sagen. [MOC. 36—42.] Auf dem ganzen Wege wird der Pfarrer von der Bevölkerung mit tiefer Ehrfurcht und großer Freundlichkeit aufgenommen. MOC. 118.] Auch die neuen Pfarrkinder gewinnen ihn bald lieb, und wenn sie auch einen Augenblick durch verleumderische Reden von ihm abspenstig werden, so kehren sie doch bald wieder zu ihm zurück. [MOC. 364.] Sehr anhänglich an seinen Pfarrer ist Eran. Bevor er das Land verläßt, will er auch Abschied vom Pastor nehmen. „Monsieur Alquier", sagt er zu ihm, „si la chose ne vous était trop contraire, je désirerais bien vous embrasser auparavant que de m'en aller par là-bas". [Chevr. 317.] Rührend ist die Liebe der Witwe Cassarotte zu Courbezon. Als er sie besucht, wählt sie für ihn die größten Kartoffeln, die besten Zwiebeln — von denen sie sich ernährt — aus. [Courb. 111.] Ähnlich wie Bernard zeichnet auch Fabre beim Bauern eine intensive Anhänglichkeit an die heimatliche Kirche. Als die Bauern des kleinen Dorfes St. Xist eine Kirche haben sollen, halten sie sich fast nicht vor Freude. Die Freude wird zum Enthusiasmus, als sie nach Vollendung des Kirchleins die Glocken zum erstenmal läuten hören. [Courb. 12. 295.]

Der Bauer der Cevennen hat, wie die Landleute der andern Landschaften, ein starkes Vertrauen zu den Heiligen. Als man Julette Garenc in der Schule die Schuhe weggenommen hat, betet sie zum hl. Antonius, er möge ihr

helfen, die Schuhe wiederzufinden.[1]) Julette sieht es nicht gern, daß ihr Geliebter Soldat werden muß. Sie will deshalb die Mutter Gottes so lange in Novenen bestürmen, sie will selbst zur Kapelle des hl. Amans wallfahren, bis ihr Clément freikommt. [PdA. 74.]

Vigné behauptet, daß alle Mädchen der Gegend dem Kult Unserer Lieben Frau vom Peyrou und dem des hl. Amans ergeben sind. Beide werden von den Liebespaaren als Schutzpatrone angerufen. Geht ein junger Mann mit seiner Braut am Votivfest des Heiligen über die schmale „Liebesbrücke", so gilt er vor Gott, den Heiligen und den Menschen als verlobt. Alle Bauern glauben fest, daß die Jungfrau Maria und der hl. Amans sich bitter rächen werden, wenn jemand das so geschlossene Verhältnis löst.[2]) In der Tat werden auch mehrere Beispiele dafür angeführt, daß sich der Schutzpatron für das gebrochene Gelübde gerächt hat. Eine gewisse Sidone Rascol brach das Verlöbnis mit ihrem „novi" Jacques Dô, mit dem sie über die Liebesbrücke gegangen war, und heiratete Dominique Tudès; aber 6 Wochen nach ihrer Hochzeit war sie tot. [PdA. 137.] Natürlich sehen die Bauern darin die rächende Hand des Himmels.

Selbst alte verheiratete Leute gehen nochmal über die Liebesbrücke, um das Gelöbnis, das sie sich in der Jugend vor dem Heiligen gegeben haben, zu erneuen. [PdA. 151.] Aber nicht nur, wer eine auf der Liebesbrücke vor dem hl. Amans geschlossene Verlobung bricht, sondern auch der, welcher ein einem anderen Heiligen gegebenes Gelübde nicht erfüllt, verfällt dem Zorn und der Rache des be-

[1]) PdA. 22. Dieselbe Sitte erwähnt Adolphe Orain, Folk-Lore de l'Ile-et-Vilaine. De la Vie à la Mort. Paris 1897. p. 269. [Les Littératures populaires XXXIII.] Übrigens ist diese Gewohnheit auch bei uns bekannt. [2]) PdA. 137. Ganz ähnliche Sitten von der Verlobung vor einem Heiligen an seiner Wallfahrtskapelle erzählt Cladel [C-R. 236 s]; auch dort hören wir von der Strafe, die den trifft, der seine auf diese Weise erlangte Braut verläßt: „Malheur à qui, reniant ses serments, délaisserait sa maîtresse après le volontaire abandon que parfois elle fait d'elle-même aux pieds de ces rustiques autels!"

treffenden Heiligen. Fine Bourboujas hat in ihrer Jugend der Mutter Gottes gelobt, nur einmal jährlich zu tanzen. Aber sie bricht das Gelübde und wird bald bettlägerig krank. Dreißig Jahre muß sie das Bett hüten. [PdA. 79.] Auch die Biroustette leidet lange an derselben Krankheit wie Fine — eben, weil sie der Mutter Gottes Kerzen und Messen versprochen, dies Gelübde aber nicht gehalten hat. [PdA. 124.]

Ein derartiger Heiligenkult führt leicht zum Aberglauben. Diesen finden wir denn beim Cevennenbauer nicht selten. Selbst der vom Bauernburschen zum Bischof emporgestiegene Rufin Capdepont hat seinen bäuerlichen Aberglauben noch nicht völlig abgelegt. Als er im großen Saal des bischöflichen Palastes den verstorbenen Bischof beschimpft und im Selbstgespräch seine Bemühungen um den Episkopat durchgeht, glaubt er, daß der Heiland auf einem Kruzifix den Kopf bewege. Er zittert, fällt auf die Kniee und betet inbrünstig. [AT. 148 s.] Eran bietet ein sonderbares Beispiel für den Aberglauben. Der junge Bauer maskiert sich als Teufel und hält Françon an, von der er alle Geschenke, die Frédéry ihr gemacht hat, verlangt. Aber kaum ist Françon fort, da sieht er ein Licht. Er erschrickt; denn der Gedanke kommt ihm, das sei der Teufel, der, unwillig über die Komödie, ihn bestrafen wolle, und er bleibt wie festgewurzelt stehen. [Chevr. 42—47.] Später wiederholt er den Mummenschanz. Bevor er diesmal das Haus verläßt, besieht er sich im Spiegel, aber als ihm seine Teufelsfratze entgegenstarrt, fürchtet er mit einem Male, diese Verkleidung könne für sein Seelenheil schädlich sein, und schnell bekreuzt er sich. [Chevr. 150.] Aber doch lauert er Françon auf, und zwar will er nicht nur die Geschenke, die Frédéry ihr gegeben, sondern auch die Küsse haben. Er sucht Françon zu vergewaltigen. Vor Angst — sie glaubt ja, es mit einem richtigen Teufel zu tun zu haben — beginnt die Magd ein Vaterunser zu beten. Eran muß wohl glauben, Gott erhöre das Gebet des Bauernmädchens, jedenfalls sieht sein erhitztes Gehirn einen riesengroßen, silberbärtigen Mann vom Gebirgskamm

herabkommen, und vor Schrecken wirft er sich zu Boden und vollendet das Gebet der fliehenden Françon. [Chevr. 161 ss.] Eran setzt sich also durch seine Maskerade über den Glauben an den Teufel hinweg; aber beide Male erliegt er beim Akte selbst wieder seinem eigenen Aberglauben. — Die beiden Felsen bei Roquelongue werden von der Bevölkerung allgemein für zwei von den Feen verwandelte Menschen gehalten, die noch jetzt von Zeit zu Zeit miteinander streiten. [PdA. 119.] Dem Hirten schreibt auch der Cevennenbauer magische Gewalt zu. [Courb. 8.] Toussaint Galabru steht im Rufe eines Zauberers. Er besitzt vor allem auf die Weiber einen hypnotisierenden Einfluß, den er, wie bei Guillette Bitirac und Jeanne Thomasset, zum Ehebruch ausnutzt. [TG. 88 s.] Sonderbar ist es, daß auch Fine Bourboujas, die von der Gottesmutter wegen Gelübdebruches bestrafte Bäuerin, als „vom Himmel inspiriert" gilt. Kranke und Gebrechliche kommen in Menge herbei, um von ihr geheilt zu werden. [PdA. 80.] — Um zu erfahren, ob der hl. Amans einer Verlobung zustimmt oder nicht, muß man morgens eine Wallfahrt zu seiner Kapelle machen. Man setzt vor das Bild des Heiligen einen Strauß bestimmter Blumen. Sind abends die Blumen verwelkt, so ist der Heilige gegen eine Ehe, blühen sie noch, so ist er bereit, Schutzpatron des Bundes zu sein. Auch die Vögel, die sich auf einen bestimmten Baum niederlassen, gelten als gute oder schlechte Vorzeichen. [PdA. 84.] Für eine Wunde kennt die alte Sauvan eine schnell heilende Pflanze; man pflückt Minze von Escandorgue vor dem Neumond, indem man drei Vaterunser dabei betet, und legt sie auf die Wunde. [PdA. 159.] An die „biroulade"[1]) knüpft ein Aberglaube an. Hat ein junges Mädchen die Kastanien anbrennen lassen, so kann sie sicher sein, daß sie in der Ehe Unglück haben wird; gelingt es ihr aber, alle Kastanien tadellos zu rösten, so wird sie eine glückliche Ehe haben.

---

[1]) Biroulade nennt man eine kleine Feier nach der Kastanienernte, wobei geröstete Kastanien verzehrt werden, indem man Wein dazu trinkt.

[Courb. 123.] Doch bemerkt Fabre, daß man schon zu seiner Zeit diesen Aberglauben aufgegeben habe.

Beispiele von Irreligiosität finden wir in den Cevennen-Romanen nirgends. Nur in zwei Fällen kann von Respektlosigkeit die Rede sein. Clément äußert sich heftig gegen die Mutter Gottes, „sie täte besser, sich nicht um andere zu bekümmern, und solle Burschen und Mädchen sich heiraten lassen, wann es ihnen gefiele." [PdA. 123.] Eran in seiner Liebesraserei für Félice sucht in einem an ein Kruzifix gerichteten Stoßgebet Beistand; als aber der Gekreuzigte keine Miene macht, ihm zu helfen, reißt er das Kruzifix von der Wand, schmettert es zu Boden und tritt mit den Füßen darauf. [Chevr. 194.]

Mit dem frommen Sinne verbindet der Bauer der Cevennen oft ein gutes Herz. Die Pancole besitzt eine übermäßige Liebe zu ihrem Sohn. Trotzdem sie sonst alle Untugenden hat, ist ihr Leben doch ein, wenn auch ganz irregeleitetes Beispiel sublimer Kindesliebe. Sie will Justin zum „Monsieur" machen und duldet es deshalb nicht, daß er auf dem Felde arbeite. Dafür arbeitet sie und müht sich ab und verwöhnt dadurch ihren Sohn so, daß er bald alle Abende betrunken heimkommt. [Courb. 16—19.] Zwar wird sie, von Justin auf einen Steinhaufen geworfen, wütend, und will mit einem Stein nach ihm werfen, aber sie kann die Tränen ihres Sohnes um Cécile nicht sehen und tritt wieder für ihn auf; ja, der Gedanke, daß ihr Sohn Liebeskummer hat, entlockt ihr Tränen aufrichtigen Schmerzes. [Courb. 235. 238. 260.] In hervorragender Weise kommt die milde Liebe der alten Courbezonne zu ihrem Sohn zum Ausdruck. Die alte Bäuerin verkauft, bald, um ihrem Sohn die Mittel zur Wohltätigkeit zu geben, bald, um ihm aus einer Geldklemme, in die ihn seine Mildherzigkeit gebracht hat, zu helfen, ihr Land Stück für Stück, ja, schließlich verkauft sie sogar den ganzen Bauernhof und muß in ihren alten Tagen noch am Hungertuche nagen.

Wie die Eltern zu ihren Kindern, so sind die Agathon zu ihrem Gesinde. Ein einziges Mal sind sie erzürnt, als Félice niedergekommen ist. Aber als ihnen der Pfarrer

Vorstellungen über ihr ungerechtes Verhalten gegen die Magd macht, sind sie gleich anders, umarmen und segnen die Wöchnerin. [Chevr. 281 s.] Die Agathonne hängt sehr an ihrem Sohn; um ihn vom Militär zu befreien, will sie gern ihr bestes Feld verkaufen. [Chevr. 116.] Eran liebt seine Mutter wahrhaft. Als junger Knecht bringt er ihr oft Käse, Brot oder Geflügel in ihre Hütte und scheut den weiten und beschwerlichen Weg nicht. [Chevr. 87.] Die Liebe Jacquet Baduels kommt zum Ausdruck, als der junge Bauernbursche von ihm Abschied nimmt, um nach Afrika zu gehen.

Marie Galtier ist ihrer Schwiegermutter gegenüber ein still ergebenes Mädchen, das sich ohne Widerrede die grausame Behandlung der Galtière gefallen läßt. Nur beim Beichtvater sucht sie Trost und Stärke, um ihr trauriges Schicksal zu ertragen. — Das Leben der Pétronille Garenque ist voll Mühe und Not, voll Arbeit und Anstrengung gewesen, und doch hat sie sich nie beklagt. [PdA. 43.]

Jean Sauvan ist der Typ eines seelenguten Bauern. Er mietet die alte, gebrechliche Garenque noch zur Kastanienernte, obgleich sie nicht mehr viel tun kann, und gibt ihr ein Mädchen mit, das ihr helfen soll, bezahlt sie aber doch, als ob sie eine tüchtige Arbeitskraft wäre. [PdA. 4 s.] Dem kleinen verunglückten Hirtenjungen räumen die alten Sauvan sofort ihren Karren ein und gehen selbst zu Fuß. [PdA. 157.] Das Unglück geht dem alten Bauer sehr zu Herzen. Als er hört, daß Tistou ein Holzbein bekommen soll, seufzt er: „Quelle misère, mon Dieu! et que ne preniez-vous les deux miennes qui ne peuvent plus guère me servir qu'à me conduire au cimetière?“ [PdA. 168.] Nachdem Tistou mit seinem Holzbein wieder gehen kann, sucht er ihm voll Rücksicht die leichtesten Arbeiten aus. [PdA. 259.] Mit Recht führt er so den Namen der „Vorsehung des Gebirges.“ [PdA. 278.]

Clément Sauvageol ist ein gutmütiger Bauernbursch. Schon in seiner Schulzeit zeigte er das, als er der kleinen Julette, der man die Holzschuhe weggestellt hatte, seine Schuhe gibt, damit sie nicht im Schnee barfuß heimzugehen

braucht. [PdA. 23.] Herangewachsen gibt er Julette geduldig nach und wartet so lange auf sie, bis sie ihn heiratet.

Edel ist Eran, wenn er von seinem Onkel Granier die Ochsen für 30 Sous leiht, der armen Fontenille aber sagt, er bekäme sie umsonst geliehen. [Chevr. 184.] Auch Frédéry gegenüber ist er edel. Er will für ihn Soldat werden, kommt aber zu spät an, grade als das Laufbrett vom Schiff, auf dem Frédéry wegtransportiert wird, zurückgezogen wird. Er springt ins Meer, um sich an einem vom Schiff herabhängenden Seil an Deck zu ziehen, kann sich aber wegen der Radschaufeln dem Schiff nicht nähern. Da er also Frédéry nicht mehr helfen kann, wirft er ihm wenigstens noch seine Börse zu. [PdA. 253 s.]

Marie Galtier ist für die kleinste, ihr erwiesene Wohltat dankbar. Dafür, daß der junge Fabre sich zwischen sie und ihre Stiefmutter geworfen hat, dankt sie ihm auf der Plattform des Turmes durch einen Handkuß. [MOC. 106.] Die arme Witwe Cassarotte beweist dem Pfarrer ihre Dankbarkeit für seine Milde durch treue und aufopferungsvolle Dienstleistung. [MOC. 230 ss.]

Neben diesen Beispielen edler Herzenseigenschaften findet sich auch eine Reihe von Fällen, in denen wir von Roheit, Haß und Respektlosigkeit hören. Die Galtière ist in den Fabreschen Romanen die roheste Bäuerin. Sie ist gegen den Pfarrer Célestin ebenso respektlos und roh, wie sie es gegen seinen Vorgänger Combescure war. [MOC. 94.] Gegen ihre Stieftochter hegt sie besonderen Groll. Wo sie kann, schlägt sie sie, obgleich Marie schon erwachsen ist. Als das Mädchen einmal eines ihrer kleinen Stiefgeschwister einen Augenblick außer acht gelassen hat, so daß das Kind von einer Ente gebissen wird, gibt die Galtière ihrer Stieftochter einen solchen Stoß in den Rücken, daß Marie in den Bach fällt und mit gebrochenem Bein darin liegen bleibt. [MOC. 114.] Ein anderes Mal wird Marie von ihr in ein mit Morast gefülltes Loch gestoßen, aus welchem sie nur mit Mühe herausgeholt wird. [MOC. 131.] Wie Marie vor ihrer Abreise nach Lodève von ihrer Stiefmutter Abschied nehmen will, gibt diese ihr eine derbe Ohr-

feige. [MOC. 175.] Selbst an der Bahre ihrer Stieftochter zeigt die Galtière ein hartes Gesicht und hat noch nicht einmal einen Blick für den Neugeborenen. [MOC. 427.] Daß die Galtière gegen ihre Stieftochter so roh ist, kann man eventuell noch verstehen, daß sie aber ihren eigenen Kindern vorwirft, zur Welt gekommen zu sein und sie so zu zwingen, 15—18 Stunden täglich zu weben, ist mehr wie roh. [MOC. 96.]

Ein verrohter Gesell ist Justin Pancole. Seine Liebe zur Sévéraguette ist zwar aufrichtig, doch gleicht sie dem Drange eines reißenden Tieres. „. . . dussé-je tuer quelqu'un ici, elle sera ma femme!" ruft er [Courb. 127.], und wirklich ermordet er seinen Nebenbuhler Fumat, eine Schandtat, bei der seine ganze Bestialität zum Ausdruck kommt. [Courb. 243.] Selbst gegen seine Mutter, die doch für ihn alles getan hat, ist er von einer brutalen Respektlosigkeit. Er scheut sich nicht, sie, als sie ihn reizt, wie ein Stück Holz auf einen Steinhaufen zu werfen. [Courb. 234.] Es hat den Anschein, als ob er nach dem Morde ein anderer Mensch werde, aber zum zweiten Male bricht sein tierisches Wesen aus, als er den Abbé Courbezon zu ermorden versucht. [Courb. 423.]

Von unnatürlicher Roheit ist auch Justins Mutter. Sie versetzt ihrer Nichte, die ihr auf den Kopf den Einbruch Justins zusagt, einen so heftigen Schlag, daß die Sévéraguette taumelt. [Courb. 249.] Die Pancole scheut sich nicht, den Pfarrer Courbezon mit einem Stein zu werfen und dann noch zu rufen: „C'est moi qui l'ai lancée, cette pierre." [Courb. 306.] Ihren eigenen Sohn stachelt sie zur Ermordung Courbezons an. [Courb. 419.]

Eine solche Roheit, wie wir sie in den obigen Fällen fanden, läßt sich nur aus einem tief wurzelnden Haß erklären. Die Galtière und die Pancole ähneln sich darin: bei beiden ist der Haß die Triebfeder zu ihrer megärenhaften Roheit. Tief eingewurzelten Bauernhaß zeigt auch der Abbé Tigrane, wenn er seinen Groll gegen den Msgr. de Roquèbrun, der ihm in der Bischofswahl zuvorgekommen ist, selbst nach dem Tode seines Vorgesetzten

nicht aufgeben kann. [AT. 147.] In Saturnin Boyer haben wir den Typ eines Menschen, bei dem zwar auch der Haß (nämlich gegen den Pfarrer) die Haupteigenschaft bildet, bei dem er sich aber nicht in Roheit, sondern in verleumderischer Hinterlist und allerlei antiklerikalen Treibereien kundgibt. So verleumdet er Courbezon beim Dechanten und macht die Bauern von ihm abspenstig. [MOC. 413. 364.]

Die Hinterlist ist der Hauptfehler Françounet Débrus in Vignés Roman. Françounet rächt sich für den Korb, den ihm Madelon gegeben, dadurch, daß er während der Mittagspause Glassplitter auf die schmalste Stelle der Liebesbrücke streut und mit Asche verdeckt. Als Tistou und Madelon als erstes Paar nachmittags über die Brücke gehen, tritt der junge Bauer in das Glas, hat aber noch den Mut, Madelon zu fassen und sie trotz der Glasscherben ans andere Ufer zu tragen. [PdA. II. Teil. Kap. 5.] Diese Heimtücke Françounets stimmt ganz mit seinem Charakter überein. Schon als Schulbube versteckte er Julette die Holzschuhe, so daß sie ohne Clément hätte barfuß durch den Schnee eingehen müssen. [PdA. 23.] Als am Jahrestag des Todes der Pétronille Clément und Julette sich am Grabe der alten Frau verloben, wirft Françounet aus dem Versteck nach ihr mit einem Stein. [PdA. 76.] Voll kommt Débrus Heimtücke gegen Schluß des Romanes noch einmal zum Ausdruck. Madelon hat sich gerade dem ihretwegen gelähmten Tistou hingegeben, als Françounet darüber kommt und sie neckt. Wütend schlägt Tistou ihn mit seiner Krücke nieder. Françounet bleibt am Boden liegen und heult so entsetzlich, daß der Lahme sich mitleidig niederbeugt. Aber in demselben Augenblick ergreift Débru einen dicken Stein und wirft ihn Tistou an die Stirn. [PdA. 243.]

Hinterlist und Raffiniertheit haben eine gewisse Verwandtschaft. Sind zwar nicht alle Bauern arglistig, so zeigen sie doch fast sämtlich eine ziemliche Verschmitztheit. Pancol ist schlau genug, als ihm der Schuldschein, den er Fumat ausgestellt hat, präsentiert wird, zu sagen, er habe kein Geld, obgleich er ja noch die beim Raubmord

erbeutete Summe hat, weil sonst der Verdacht auf ihn fallen würde. [Courb. 286.] Raffinierter noch als der Sohn ist die Mutter. Vorher frech und anmaßend gegen ihre Nichte, wird sie plötzlich nachsichtig und milde, da sie weiß, daß Cécile Justin im Verdacht des Mordes hat; durch ihr freundliches Wesen will sie nun in Sévéraguette den Verdacht auslöschen. [Courb. 280.] Daß sie den Pfarrer mit einem Stein beworfen hat, tut ihr gleich darauf leid; denn sie weiß wohl, daß die Geschichte für sie üble Folgen haben kann. Daher schmeichelt sie sich an Félice heran und bekennt ihr: „... Et tout à l'heure encore, n'ai-je pas commis un crime? Ah, dire que cette main . . . a osé jeter — —. Tiens, je suis une malheureuse! Un si bon curé! Va, Monsieur Courbezon ne me pardonnera jamais" [Courb. 312], und tatsächlich erreicht sie durch diese Worte, daß Cécile bei Courbezon für sie spricht. — Der Plan, Courbezon zu ermorden, ist ausgeheckt. Es handelt sich nur noch darum, den Pfarrer aus seiner Wohnung an den Tümpel zu locken. Die Pancole geht zu ihm und bittet ihn, ihrem Sohne die Beichte abhören zu kommen; er liege da und könne, weil er zu viele Pilze gegessen und Erbrechungsanfälle habe, nicht kommen. [Courb. 420.]

Antoine hat man wegen seiner Schlauheit den Beinamen „Advokat" gegeben. Er hat kaum zwei oder drei Mal Cécile gesprochen, so hat er schon ihren schwachen Charakter entdeckt. Sofort steht bei ihm die Absicht fest, die reiche Waise zu heiraten. Da Cécile nun sehr religiös ist, muß er sich gut mit dem Pfarrer stehen. Er macht sich an Courbezon heran und weiß sich ihm so nützlich zu machen, und dabei so seine wirkliche Absicht zu verbergen, daß der Pfarrer ihn erst durchschaut, als der „Advokat" ihn direkt bittet, für ihn ein gutes Wort bei der Sévéraguette einzulegen. [Courb. 107.] Seine Schlauheit verläßt Fumat nie. Als es sich darum handelt, Mécanne auszuholen, schüttet er, ohne gesehen zu werden, die beiden Gläser Wein unter den Tisch, um bei klarem Verstand zu bleiben. Eran erzählt von sich ebenfalls einen Zug von Schlauheit. Der Wucherer hat die alte Fontenille ausgeplündert, ohne

ihr die Schuldscheine wiedergegeben zu haben. Wie er nun kommt, um auch die letzte Ziege zu nehmen, tut Eran so, als habe Malgrison recht. Er geht mit ihm unter den schönsten Worten, er möge doch der keifenden Fontenille nichts übel nehmen, da das Alter das mit sich bringe, in den Stall, verriegelt diesen und nimmt dem Wucherer dort mit Gewalt die widerrechtlich zurückbehaltenen Schuldscheine ab. [Chevr. 211.]

Das Motiv der Verschlagenheit ist meist die Habsucht. Die Pancole wird völlig von diesem Laster beherrscht. Ihr ganzes Leben lang schafft sie, ihren Sohn und dadurch auch sich in den Besitz des Vermögens zu bringen. Erst später, als sie sieht, wie ihr Sohn mit ihr umgeht, arbeitet sie dahin, sich selbst ein Vermögen zu erwerben. [Courb. 330. 348.] Von dem Besitztum der Cécile, das ihr noch gar nicht gehört, will sie nichts herausgeben: sie tut gerade so, als ob sie die Herrin wäre. Fumat, der von Cécile geschickt ist, vier Flaschen vin cuit zu holen, sagt sie, es sei keiner mehr da. Schließlich gibt sie ihm dann zwei. Als sie eine ganze Reihe Leute bei der Sévéraguette Kastanien essen sieht, entfärbt sie sich vor Zorn, daß ihre Nichte so freigebig ist. [Courb. 128. 143.] Noch nicht einmal kann sie sehen, daß zwei arme Kinder von ihrer Nichte ein Butterbrot geschenkt bekommen haben: sie schämt sich nicht, es ihnen abzunehmen. [Courb. 261.]

Antoine Fumat übertrifft die Pancole noch in ihrem Bestreben, das Vermögen der Cécile für sich zu erlangen. Er scheut sogar, so leid es ihm tut, keine Ausgaben. Um Cécile zu gefallen, verspricht er beim Bau der neuen Pfarre 100 Francs, und später stellt er dem Pfarrer 500 Francs in Aussicht, macht aber, als er sie zahlen soll, zur Bedingung, daß er für ihn ein Wort bei Cécile einlege. [Courb. 28. 177.] Dafür ist er denn auch ängstlich darauf bedacht, daß Cécile in ihrem Wohltätigkeitsdrang nicht zu viel Geld verschwendet; denn „les biens de Sévéraguette lui tenaient bien plus à coeur que ses beaux yeux“. [Courb. 62.] Als Cécile ihre Möbel Courbezon zur Ausstattung seiner Wohnung geben will, ruft er erschreckt aus: „Vos jolis meubles

de noyer! Gardez-vous-en bien, Dieu me sauve . ." [Courb. 64.] Immer muß er an die Glocke denken, die Cécile Courbezon geschenkt, an das Geld, das sie für Kirchenschmuck ausgegeben, an die Möbel, die jetzt in der feuchten Wohnung des Pfarrers verderben. Ein tiefer Seufzer entfährt ihm: „Oh, quand il serait le mari de Sévéraguette, il ne lui permettrait pas de jeter ainsi les écus sans les compter, il „veillerait au grain" selon le proverbe de Sanégra". [Courb. 78.] Daß er dem Pfarrer, um ihn sich geneigt zu halten, mehrere Male Kastanien und Holzscheite geben muß, tut ihm sehr leid, aber er tröstet sich immer mit der Aussicht auf die große Mitgift, die er später bekommen wird. [Courb. 122.]

Mit dem Einzeichnen in die Sammellisten sind die Bauern meist schnell bei der Hand, doch wenn es gilt, das Geld zu bezahlen, erfinden sie tausenderlei Ausflüchte [Courb. 96.]; denn „Les paysans . . . ne voient jamais sans un profond déchirement de coeur une pièce de 5 francs déserter leur gousset". [Courb. 29.] So sind sie auch, weil sie viele Kosten sparen können, damit einverstanden, daß in St. Xist das alte Kloster instand gesetzt wird; sie brauchen dann keine neue Kirche zu bauen. Charakteristisch ist die Handlungsweise der Verwandten Fumats nach dessen Ermordung. Um das Sterbebett versammelt, strengen sie sich an, ihren Gesichtszügen einen Ausdruck der Trauer zu geben, was ihnen vor Freude über die zu erwartende Erbschaft nicht leicht wird. Plötzlich glaubt eine Nichte, daß Fumat ein Bein bewegt habe; die Mehrzahl der Leidtragenden erbleicht, würden sie ja, wenn der „Advokat" wieder zum Leben käme, zu früh auf die Erbschaft sich gefreut haben. Aber Courbezon stellt fest, daß Fumat wirklich tot ist. Alle Bauern fühlen sich erleichtert, ja, einem entschlüpft sogar ein bezeichnendes „Enfin!" [Courb. 252 s.] Um sich die Kosten, die die Verfolgung des Mörders verursachen könnte, zu ersparen, scheuen einige der Verwandten Fumats, vor Gericht gerufen, sich nicht auszusagen, Fumat sei der Trunksucht ergeben gewesen, sie hielten deshalb seinen Tod für einen Unfall. [Courb. 275.]

Guillaume Bitirac in „Toussaint Galabru“ ist ein Typ eingefleischter Knauserigkeit. Fabre charakterisiert ihn kurz, aber gut: „Avec Guillaume Bitirac, . . . il fallait partager un sou en quatre.“ [TG. 84.] Seine Frau läßt Bitirac noch drei Jahre nach der Hochzeit mit dem Kleid herumlaufen, das sie im Pensionat getragen hat. [TG. 138.] Sein Geflügel im Hof muß sogar unter dem Geiz des Bauern leiden: es kommt aus Mangel an Nahrung um. [TG. 148.] Geizig ist auch Débru in Vignés Roman. Weil ihm die einheimischen Erntearbeiter zu teuer sind, läßt er Leute aus der Rouergue kommen, die — wie auch Pouvillon [Cés. 3] bemerkt — weniger Ansprüche machen. [PdA. 102.] Den Spuren des Vaters folgt der Sohn. Weil die Eselin der Julette das Gras am Rande einer Wiese Débrus frißt, mißhandelt Françounet das Tier schonungslos. [PdA. 54.] Ähnliche habsüchtige Bauern finden wir in den Granier, die die alte Eremberte Hungers sterben lassen. [Chevr. 94.]

Die Habsucht treibt den Bauer zur Unehrlichkeit. Das beste Beispiel bildet in unsern Romanen die Pancole. Sie unterschlägt das Geld der Sévéraguette, indem sie Säcke Getreide und Fässer Wein verkauft und den Erlös für sich behält. [Courb. 76. 126.] Aus Habsucht stachelt sie auch ihren Sohn zum Einbruch bei der Sévéraguette an. [Courb. 234.]

Rechtlich dagegen und ehrlich denkt Eran. Er ist vom Müller so verprügelt worden, daß er acht Tage von ihm gepflegt werden muß. Um das, was er dem Müller an Nahrung und Pflege gekostet hat, zu vergüten, arbeitet er einige Tage umsonst bei ihm. [Chevr. 233.]

Der Cevennenbewohner ist durchgehends als echter Bauer dargestellt, der mit großer Liebe an seiner Scholle und seinem Vieh hängt. Fumat schenkt seine ganze Neigung seinen Kastanienwäldern, Weinbergen und Olivenpflanzungen. [Courb. 150.] Wenn die alte Courbezonne ihre Ländereien und das Gut verkauft, so geschieht es nur ihrem Sohne zuliebe, denn sie selbst kann sich von dem alten Hof kaum trennen: sie ist dem Weinen nahe, wenn sie nur an ihren früheren Besitz denkt. [Courb. 337.] Ob-

wohl die alte Garenque genau weiß, daß ihre Kräfte erschöpft sind, will sie doch nicht von der Kastanienernte fernbleiben: „un désir indomptable la prit de les cueillir à pleines mains.“ [PdA. 3.] Agathon ist es eine große Qual, daß er ein Stück Land verkaufen muß, um die zum Loskauf Frédérys nötige Summe zu bekommen. [Chevr. 416.] Eran ist ein echter Bauer. „A moi“, sagt er, „une étable sans bêtes, un champ sans moisson, donnent envie de pleurer.“ [Chevr. 174.] Er hat sein Land lieb und scheint selbst ein empfindsames Auge für die Natur zu haben: „je prends plaisir aux arbres, aux belles herbes et mêmement aux rochers de notre Larzac.“ [Chevr. 58.] Das zeigt sich, als er das Hochland verläßt. Nur einen kurzen Blick wirft er auf die heimatlichen Gefilde; länger hinzusehen getraut er sich nicht, weil er sonst in der Ebene zu großes Heimweh zu bekommen fürchtet; und als er gar nach Afrika will, da entdeckt ihm die Liebe zum väterlichen Boden eine ganze Reihe Schönheiten, die er noch nicht gekannt hatte. [Chevr. 233. 305.] Françon Lazaire muß vor dem Abstieg ins Tiefland einen langen Blick zum Abschied auf die geliebten Berge werfen. [Chevr. 233.]

Fabre trifft die Wahrheit, wenn er sagt: „Entre l'homme et la bête, il existe aux champs des liens si étroits, des amitiés si profondes!“ [TG. 233.] Ist der Landbewohner Ackerbauer, so hängt er an seinen Rindern, wohnt er im Hochgebirge, so verehrt er geradezu kindlich seinen Bock oder seinen Esel. Tistou Garenc kann sich von seiner Eselin nicht trennen, und so nimmt er sie mit sich in den Tod. Er umarmt die Eselin und stürzt sich vereint mit ihr in den Abgrund. [PdA. 263.] Eran hat keinen andern Freund als seinen Bock. Vor seiner Abreise kann er sich nicht enthalten, ihn zum Abschied zu küssen. [Chevr. 57. 312.] Aber auch anderes Vieh kann er nicht leiden sehen. Den im Stall bei Félice stehenden Tieren, die vor Hunger brüllen, bringt er Futter, obgleich er gar zu gerne Frédéry und Félice nachgeeilt wäre, aber seine Lust, das Vieh fressen zu sehen, ist doch größer. [Chevr. 109 s.] Françon ist mit dem Müller durchgegangen; Eran eilt ihnen mit

einem Knüppel nach und überholt sie. Wie er aber den Nebenbuhler mit seinem schönen Ochsengespann daherkommen sieht, läßt er vor Bewunderung den Knüppel aus der Hand fallen. [Chevr. 218.] Mit wahrer Wollust führt er später das Ochsengespann. Er kommt an der Hütte seines Onkels vorbei, der ihn einlädt, Tripes mit ihm zu essen. Aber er sorgt erst für die Ochsen: „Non, non, je ne goûterai à votre fricassé avant le chariot déchargé. Je ne puis souffrir que mes boeufs lisent la gazette, quand je suis au râtelier!" [Chevr. 226.] Auch Erans Mutter hängt sehr an Tieren. Ihre armselige Hütte konnte man eher für einen Geflügelhof als für einen Aufenthaltsraum für Menschen halten. [Chevr. 149.]

Daß der Bauer wünscht, seinen Hof womöglich ganz einem Sohn zu vererben, haben wir schon öfter gehört und finden es auch in den Cevennenromanen bestätigt. Guillaume Bitirac weint, daß er kein Kind hat; sein Wunsch ist „rien qu'un petit enfantelet pour hériter de mes biens quand je mourrai." [TG. 159.]

Bei gehöriger Liebe zum Stande leistet der Bauer auch Tüchtiges in der Arbeit. Eran arbeitet sehr gern. Das Gut der Fontenille, das dem Ruin nahe ist, in die Höhe zu bringen, schont er sich selbst nachts nicht; bald holt er Futter für die Tiere, bald bereitet er Arbeit für den folgenden Tag vor. [Chevr. 287.] Das tüchtige und arbeitsame Bauernmädchen finden wir in Marie Galtier. Ihren jüngeren Stiefgeschwistern gegenüber vertritt sie die Stelle der Mutter. Mit Recht kann sie von sich sagen: „C'est moi qui ai bercé, endormi, élevé la bande entière de mes frères et soeurs." [MOC. 114.]

Oft hat der junge Bauer einen ungeheuern Ehrgeiz. Als Beispiele können wir aus unsern Romanen Rufin Capdepont und Joseph Monneron hervorheben. Capdepont gelingt es, infolge seines Strebens Bischof zu werden, ja, am Schluß des Romanes sehen wir den Abbé Tigrane als „Candidat à la papauté". Joseph Monneron, ein Bauernjunge aus Quintenas in Ardèche, der sich schon in der Jugend alle Vergnügen versagte, um studieren zu können, wird Professor in Paris. [Et. 10. 243.]

Stolz und Eitelkeit sind dem Bauer nicht fern. So setzt die Pancole ihren Ehrgeiz darin, Justin studieren zu lassen, und scheut keine Arbeit und Mühe, dem Sohn das Leben zu erleichtern, doch hat sie, wie wir schon sahen, nur negativen Erfolg. [Courb. 18.] Seine Hoffnung verwirklicht sieht dagegen der alte Monneron, der auch aus seinem Sohn einen „bourgeois" machen will, und zwar nicht nur aus Stolz und Eitelkeit, sondern auch aus Verachtung seines eigenen Standes. [Et. 21.] Dünkelhaftes Protzertum verraten die Débru, die am St. Amansfeste mit absichtlichem Prunk auf der Wiese zu Mittag essen. [PdA. 152.]

Was die Sittlichkeit der Bauern betrifft, so finden wir in „Mon Oncle Célestin" einen Fall sehr großer sexueller Naivetät. Marie Galtier wird vergewaltigt, weiß aber nicht, was mit ihr geschehen ist. Ihr Zustand der Schwangerschaft ist ihr unbekannt bis zur Niederknuft. [MOC. 346.] „Moi, je ne savais pas ce que c'était", sagt sie zu Fabre, indem sie ihn bittet, ihr nicht böse zu sein, daß sie ein Kind habe. [MOC. 409.] Wenn man den Worten des Arztes Anselme Benoît glauben darf, so ist dieser Fall völliger sexueller Unkenntnis in den Cevennen — wenigstens noch um die Mitte des vorigen Jahrhunderts — nichts Außergewöhnliches. „Cela arrive dans nos montagnes", äußert sich der Arzt, „où l'ignorance et la misère vont de compagnie. Pour moi, dans ma pratique, j'ai rencontré deux cas de maternité absolument inconsciente." [MOC. 342.] In der Tat, der ganze Charakter der Marie Galtier, wie Fabre ihn zeichnet, läßt den Fall wahrscheinlich erscheinen. Sie ist durchaus naiv. Dem 13jährigen, nicht eben unaufgeklärten Fabre zeigt sie ohne das geringste Bedenken die Narbe am Bein, die sie noch von einer Mißhandlung der Galtière her hat. [MOC. 115.] Die Anspielung ihrer Stiefmutter: „son curé qui la dorlotte comme s'il voulait quelque chose" versteht sie nicht in dem Sinne, wie es gesagt war, antwortet sie doch: „Monsieur le curé me veut quelque chose; il me veut du bien!" [MOC. 174.]

Die Sittlichkeit der Bauern finden wir neben diesem außergewöhnlichen Fall nur selten hervorgehoben. Bis zum

25. Lebensjahr hat Eran noch keine Gelegenheit gehabt, einem Mädchen den Hof zu machen. Er macht sich auch nicht besonders viel aus den Weibern. Des Müllers Lockung, er solle bei ihm Mühlenarbeiter werden, als solcher könne er viele Mädchen haben, weist er energisch ab. [Chevr. 125. 142.] Doch später ändert er sich, versucht er doch sogar, Françon zu vergewaltigen. — Einen höchst moralischen Lebenswandel führen die beiden ehrgeizigen Bauernburschen Rufin Capdepont und Joseph Monneron. Der spätere Professor lebte während seiner Studienzeit in Paris völlig keusch, sowohl aus moralischen Skrupeln, wie aus physischer Schüchternheit. [Et. 47.]

Einen Bauer, der etwa in der Mitte stände zwischen dem moralischen und unmoralischen Typ, gibt es nach Fabre nicht. „Le paysan n'a pas de moyen terme dans les passions, parce qu'il est tout d'une pièce. Au moral, son esprit étroit, à l'état pour ainsi dire embryonnaire relativement aux rapports sociaux, le rend tout bon ou tout mauvais selon la première impression reçue." [Courb. 149.]

Im übrigen finden wir nur Bemerkungen über die Sittenverderbtheit der Bauern. Burschen von 20 Jahren gehen winters wieder in die Schule, unter dem Vorwande, sich im Lesen zu üben, in Wirklichkeit, um mit den 14- bis 15jährigen Mädchen Liebeleien anzufangen. [Courb. 51.] Madelon Sauvageol, eine „créature plutôt charnelle", schwankt zwischen Tistou und Françounet. Beiden gibt sie sich hin, ersterem wegen seines hübschen Gesichtes und seiner kräftigen Statur, später noch aus Dankbarkeit, weil er sie trotz der Glasscherben über die Liebesbrücke getragen hat, letzterem wegen seines Reichtums. [PdA. 191. 240. 129.] Françon Lazaire, in der Jugend ein braves Mädchen, gerät bald auf Abwege. Sie geht mit dem Müller davon und folgt dann, von Eran mit ins Tiefland genommen, dem Sohn des Pächters, bei dem sie Stellung gefunden hat, nach Cette. Dort von ihm verlassen, treibt sie sich als Dirne herum und kommt nach 5 Jahren reich ins Dorf zurück. [Chevr. 236. 240. 251. 355.] Ihre Sitten haben sich nach ihrer Rückkehr nicht gebessert. Sie, die vorher nichts

von Eran hat wissen wollen, kommt nun, verheiratet, zu ihm und sucht ihn zum Ehebruch zu verführen. [Chevr. 356 s.] Eran konstatiert eine mit der Zeit zunehmende Unsittlichkeit: „Aux temps de Félice . . . une fille ayant mis un bâtard au monde, se cachait quelquefois plus d'un an en sa hutte, avant de reparaître aux champs. Aujourd'hui nos „demoiselles" sont plus délurées et plus hardies; elles ne pleurent guère plus sur leur honte, mais en rient à pleines dents et à pleines joues." [Chevr. 303.]

Fassen wir nun wieder die analysierten Eigenschaften zusammen, so finden wir, daß der Cevennenbauer zwar durchgehends ein gläubiger Christ ist, daß sich aber bei ihm die kirchliche Lehre stark mit Aberglauben vermischt. Beispiele von Gottlosigkeit finden sich nicht. Sporadische Lauheit ist, wie überall, natürlich auch hier festzustellen. Die Religiosität bringt wohl bei manchem Bauer eine gewisse Herzensgüte mit sich, aber andererseits übt die rauhe und wilde Umgebung eine verrohende Wirkung auf den Bauer aus. Die Fälle von oft mit Hinterlist gepaarter Grausamkeit der Bauern sind in den Fabreschen Romanen nicht selten. Die Habsucht ist bei einer ganzen Reihe von Landleuten stark ausgeprägt. Die Bewohner der Cevennen sind meist noch echte Bauern, die ihrer Scholle treu bleiben. Ehrgeiz treibt wohl einige intelligente Söhne des Gebirgs in die Städte, aber wir finden noch nicht den Typ des mit dem Ertrage des Gutes unzufriedenen jungen Bauer. Was schließlich die Sittlichkeit der Bauern betrifft, so ist das Bild, das Fabre zeichnet, nicht einheitlich: im allgemeinen herrscht eine ziemlich große Unsittlichkeit, aber wir finden doch auch anders geartete Figuren. Besonders auffallend sind die vereinzelten Fälle völliger sexueller Naivetät.

In der Darstellung des Lebens der Bewohner der Cevennen finden wir bei Fabre eine reiche Abwechslung, bald ländliche Idyllen, die an G. Sands Dorfgeschichten erinnern, bald Szenen voll wilder Roheit. Aber bei beiden fühlen wir, daß sie wahr sind, daß der Verfasser vieles mit eigenen Augen gesehen oder von mithandelnden Personen erzählt bekommen hat, daß nur die Komposition des Ganzen

dem Gehirn des Dichters entsprossen ist. „He has depicted the mountainer and the man of the plain as it was given to him to observe them. He defrauds them of no characteristic feature; he disguises nothing: the mingled web of human infirmities and virtues is unrolled in plain and open daylight. Framer of idylls, he still has his eye to the truth of things, and needs no warning that pastorals are insipid as well as fictitious unless the wolf be admitted. The sunshine of adolescent love is menaced by black storm; and brutal violence in turn must yield the scene to gentleness and grace.“ [1]) So finden wir Fabres Darstellung charakterisiert, und wirklich kann man dieses Urteil nur unterschreiben. Der Autor zeichnet seine Cevennenbauern so, wie er sie gesehen hat; nur wenig anders werden sie in Wirklichkeit gewesen sein.

Die Hauptbedeutung Fabres liegt darin, daß er den „roman clérical“, der schon von Balzac angebahnt war, ausgebaut und zur Bedeutung gebracht hat. Für uns kommt er nur als Verfasser von Bauernromanen in Betracht. Wenn er auch als solcher nicht bahnbrechend war, so besitzt er doch eine große Bedeutung: er hat die Cevennen, die, wie E. Gosse [2]) vielleicht nicht mit Unrecht bemerkt, dem Pariser so unbekannt waren, wie etwa Patagonien, dem breiten Publikum bekannt gemacht. Bis heute ist er der bedeutendste Schilderer der Cevennenbewohner.

§ 11.

Die Realisten des Languedoc und der Provence.

Georges Beaume,[3]) Dans les Ruines. 1893.
„ „ , Aux Jardins. 1893.
„ „ , Au Pays des Cigales.[4]) 1894.

[1]) [Anonymus:] The Novels of F. Fabre. The Quaterly Review. vol. 190. (London 1899) p. 22s. [2]) Edmund Gosse, Ferdinand Fabre. The Contemporary Review. vol. 73. (London 1898) p. 513. [3]) geb. 1861 in Pézenas (Hérault). [4]) Novellen; davon: Le Garde, Le Miracle Les deux Frères, La Ferme, À la Foire, Le Trésor.

Antonin Lavergne, Tantoune. 1896.
„ „ , Jean Coste ou l'Instituteur de Village. 1901.
Ferdinand Rivet, La Servitude. 1907.
N. Bouyer Karr, Au Chant des Sonnailles. 1913.

Bei unserer nach Landschaften geordneten Durchsicht der realistischen Bauernromane bleibt uns jetzt nur noch der südöstliche Teil Frankreichs übrig, der Languedoc und die Provence. Die herangezogenen Romane aus dem Languedoc spielen in dem Flachland, welches sich etwa von Carcassonne bis zur Rhone zieht. In der Provence spielen von den mir zugänglichen Werken nur N. Bouyer Karrs Novelle.

Von allen bäuerlichen Eigenschaften ist in den südostfranzösischen Romanen der Geiz der Bauern am meisten hervorgehoben. Roch in „Le Trésor" ist der typische Geizhals. Er repariert alles selber am Hause, pflügt und bearbeitet die Erde ohne Tier, allein mit seinem Sohn. „Il aimait l'argent pour le plaisir, avec religion, de toute sa virilité. Il voulait de l'or, beaucoup, toujours davantage, pour le manier, se pénétrer de sa puissance, l'enfouir dans des coins, au pied des arbres, sous des tas de roc ou de fumier. Les jours de belle lumière, les dimanches, il découvrait sa fortune, l'apportait sur la table, devant la porte, et, au milieu de ses poules seul, il comptait les pièces blanches, les pièces fauves, les faisait reluire au soleil, et rouler entre ses doigts calleux, avec des ruissellements." [APdC. 140 s.] Roch ist ein trefflicher Typ, dem Roudil in „Les deux Frères" und Padou in „Aux Jardins", die beide auch ihr Geld vergraben, gleichen. Roudil stirbt, ohne seinen beiden Söhnen gesagt zu haben, daß und wo er Geld verborgen hat. Aber die Brüder vermuten es, nach dem, wie sie ihren Vater kennen, und suchen nach dem Schatz. — Padou wird sein Geld gestohlen. Er ist untröstlich über seinen Verlust. „Padou s'abandonna, eût le dégoût de vivre. Il s'affaisa sur une chaise au pied du lit, et prosterné dans son désespoir, écouta les battements de son coeur, comme s'il devrait

mourir à présent." [Rhebd. IX. 492.] Sehr sonderbar ist bei Padou aber ein völliger Wandel in seinem Charakter. Anselme, einer der beiden Diebe des Geldes, bringt, von Gewissensbissen gepeinigt, seine erbeutete Hälfte wieder zurück. Marcel, der andere, aber rühmt sich sogar öffentlich, daß er das gestohlene Geld nicht herausgeben werde. Padou weiß also ganz genau, daß Marcel noch die andere Hälfte — 10000 Francs — hat, aber merkwürdigerweise reklamiert er sein Geld nicht nur nicht, sondern erklärt sogar: „Oh, . . . ne nous occupons plus de cet argent! Que Marcel le garde!" [Rhebd. X. 173.]

Auch der Causette (in „Jean Coste") Hauptlaster ist der Geiz. Obgleich ihr Sohn, der Dorfschullehrer, mit Frau und vier Kindern in bitterster Not ist, will sie nichts von ihren Ersparnissen, die sie in einer Truhe aufbewahrt, hergeben. Da sie blind ist, glaubt sie immer, von ihrem Sohne hintergangen zu werden. Den Vorschlag des in unverschuldete Geldverlegenheit gekommenen Lehrers, sie solle doch das Stück Land verkaufen, weist sie in höchster Erregung ab. [JC. 64.] Als Louise, ihre Schwiegertochter, einmal gedroht hat, sie würde sich des Geldes mit Gewalt bemächtigen, bleibt sie beständig auf ihrem Koffer sitzen, wiewohl ihr die Zähne vor Furcht und Kälte klappern; ja, sie schlägt es sogar ab, zum Essen herunter zu kommen, weil sie fürchtet, inzwischen könne jemand die Truhe aufbrechen. [JC. 121 s.] Äußerst geizig ist die alte Stagnano in Bouyer Karrs Novelle. Sie gibt ihrem Hirtenmädchen so wenig zu essen, daß diese den kleinen Hirten Genselme um sein Stück Brot beneidet. [NR. IVe série. Bd. 6. 409.] Félicie Saquet kann nie Geld genug bekommen. Als sie durch ihr zuvorkommendes Wesen sich beim Onkel ihres Mannes so eingeschmeichelt hat, daß er ihr bei seinem Tode 12000 Francs vermacht, ist sie nicht zufrieden, daß Tantoune, die Nichte des Onkels, 40000 Francs geerbt hat. [Tant. 289.] Ähnlich ist auch die Habsucht der Polonie in „Les deux Frères". Nachdem Jacques das Geld des Vaters gefunden und seinen Bruder davon benachrichtigt hat, stachelt Polonie ihren Mann an, er könne als ältester

Bruder mehr als die Hälfte des Geldes beanspruchen, ja, sie will die ganze Summe haben und droht Jacques mit einem Prozeß, da er ohne Einwilligung des Bruders auf dem Besitztum gegraben habe. Mit der Abstandsumme, die Jacques zur Vermeidung des Prozesses geben will, ist sie nicht zufrieden, und da Jacques, will er den Anschein der Unterschlagung eines Teiles des Geldes vermeiden, nicht alles Geld herausgeben kann, hängt sie ihm einen Prozeß auf, obgleich sie weiß, daß er ihr selbst Geld kosten wird, [APdC. 115 s.] — Der Bauer, welcher bei der Taufe eines der Kinder Jean Costes Pate ist, hält es für ausreichend, die Taufkerze gekauft zu haben, und schenkt weiter nichts. [JC. 51.] Der Lehrer richtet Überwachungsstunden für die Schulkinder ein, wofür die Bauern täglich einen Sou bezahlen müssen. Zuerst sind alle froh, daß sie die lästigen Kinder für den ganzen Nachmittag untergebracht haben, aber bald rechnen sie aus, daß die tägliche Ausgabe eines Sou im Jahr etwa 15 Francs ausmacht und behalten die Kinder zu Hause. [JC. 178.] Beaume erwähnt auch in seinem Roman „Aux Jardins" wieder, daß der Bauer abends an der Beleuchtung spart. [Rhebd. IX. 339. VIII. 601.]

Wie wir bei Padou einen völlig umgewandelten Charakter fanden, so zeigt auch Rascol in „Le Garde" einen sonderbaren Charakterwechsel. Er will Lise freien, wird aber abgewiesen und rächt sich an dem Mädchen, indem er dem Vater verrät, daß sie mit ihrem Geliebten Jean durchgegangen ist. Das Paar wird eingeholt, und da Lise den Flurschützen nicht will, gibt der Vater ihr den Segen zur Verbindung mit Jean, und Rascol schenkt ihnen seine Ersparnisse in Höhe von 2000 Francs unter der einzigen Bedingung, daß er bei ihnen wohnen darf. [APdC. 19—27.] So hart die Bauern in Peyrac auch sonst gegen den Lehrer sind, so sehr sie ihn wegen seiner Armut verachten, es gibt doch unter ihnen welche, die die Not der Familie dauert: sie bringen, als sie ihr Schwein geschlachtet haben, Coste einige Pfund Speck und Würste. [JC. 188.] In Hubert haben wir einen jungen Bauer, den Beaume als „prodigue et trop bon, n'entendait rien aux économies les plus élé-

mentaires“ [Rhebd. VIII. 581] charakterisiert, der im Spiel leichtfertig um 1000 Francs spielt und sie verliert, der aber — im Widerspruch zu obiger Charakteristik — abends die Lampe aus Sparsamkeit nicht anzündet. [Rhebd. VIII. 601.]

Die Habsucht ist auch das Motiv, das den Bauer dazu treibt, auf eine vorteilhafte Heirat zu schauen. Der alte Frontin in „Le Miracle“ ist dagegen, daß sein Sohn Ulysse die Tochter der Spezereihändlerin heiraten will. „Toi, tu es riche, tu peux prétendre à un beau mariage“ und „Nous chercherons une demoiselle qui possède au moins la moitié de notre bien“ sagt er zu Ulysse. [APdC. 37.] Saquet in „Tantoune“ sucht für seine drei Töchter möglichst vorteilhafte Partien und spekuliert für Félice auf Seillou, der gerade verwitwet ist. [Tant. 17] In „Jean Coste“ erwähnt Lavergne, daß die Bauern — und oft nicht nur die weniger bemittelten, sondern auch die reichen — es vorziehen, ihre Töchter an einen Lehrer zu verheiraten, statt sie einem Bauer zur Frau zu geben. [JC. 97.] Beaume führt uns einige Fälle vor, in denen die alten Bauern ihre Einwilligung zu Heiraten ihrer Kinder mit armen und dienstabhängigen Bauernmädchen bzw. -burschen geben, so Frontin in „Le Miracle“ [APdC. 63], Gabri in „La Ferme“ [APdC. 117—125] und Padou in „Aux Jardins“. [Rhebd. VIII. 580. ss.]

Im Languedoc bewahrt der Bauer meist noch seine Liebe zur Scholle. Hubert ist vom Baum gefallen und muß das Bett hüten; aber schon bald kann er es nicht mehr in der Stube aushalten. „Il me tarde de revoir la terre!“ [Rhebd. VIII. 595] sagt er, als man ihn zurückhalten will. Julie Sachet in Rivets Roman wird Dienstmädchen im Schloß; es gefällt ihr gut in dieser Stellung, aber „quand elle voyait une vigne ou un champ, le coeur lui tournait; elle piétinait l'herbe, s'y roulait, arrachait nerveusement quelques feuilles, qu'elle portait à la bouche. Elle avait la terre dans le sang, comme on dit . . .“ [Serv. 94.] Und als sie einmal einen Nachmittag frei hat, benützt sie ihn, im Garten ihres Vaters zu graben. [Serv. 158 s.] Félicie Saquet hat, obgleich sie im Pensionat erzogen und ziemlich

affektiert ist, doch ihre Liebe zur Scholle bewahrt. [Tant. 98.]

Aber während, wie wir sahen, der Cevennenbauer seine Berge liebt, ist der Bauer des Flachlandes „indifférent aux beautés de la nature". [Tant. 70.] Wie die Getreidefelder den Sandschen Bauern nur Säcke Geld darstellen, so denkt auch der südfranzösische Bauer beim Anblick seiner Weinstöcke nur an das Geld, welches er für seinen Wein erhalten wird. [JC. 180.]

Die Bäuerin finden wir auch in den Romanen des Languedoc als tüchtig und arbeitsam geschildert. Die Causette, die Mutter des Lehrers Coste, hat ein halbes Jahrhundert lang bei Regen und Sonnenschein auf dem Felde gearbeitet und ist jetzt vor Arbeit eingeschrumpft und gebeugt. [JC. 53.] Die Tantoune ist eine „brave fille et laborieuse . . . Une vraie maselière, toujours vaillante à la besogne" [Tant. 5 s.]; „toujours alerte, jamais fatiguée elle refusait, malgré les représentations de son frère . . . de prendre une servante." [Tant. 58.]

Das Motiv dieser Arbeitsamkeit der Tantoune ist ihre übergroße Liebe zu ihrem Neffen und ihrem Bruder. Nach dem Tode der ersten Frau Seillous verspricht sie ihrem Bruder, ihn und sein Söhnchen Younet nie zu verlassen. Ihr Versprechen hält sie treu. Sie verzichtet auf eine Heirat mit Berthou, um sich ganz dem kleinen Neffen widmen zu können. [Tant. 180.] Ihrem Liebling gibt sie alles, was sie vom Onkel geerbt hat. [Tant. 286.]

Ein gutes Herz besitzt auch Genselme im „Chant des Sonnailles". Er hat Mitleid mit Catherine, die nicht genug zu essen bekommt, und gibt ihr jeden Morgen von seinen Mundvorräten mit. [NR. IVe série Bd. 6. 413.] Recht kameradschaftlich sind die Bauern in der Novelle „A la Foire". Jacquou will seinen Wein auf dem Markt verkaufen, bleibt aber mit seiner Frau in der Wirtschaft sitzen, bis der Abend hereinbricht. Beide haben ihren Wein völlig vergessen und hätten ihn wieder mit heim nehmen müssen, wenn die anderen Bauern des Dorfes nicht statt ihrer gehandelt hätten. Sie haben nämlich — eine höchst merk-

würdigen Eigenmächtigkeit — den Wein Jacquous verkauft und dabei noch 300 Francs mehr erzielt, als Jacquou erhofft hatte. [APdC. 127. ss.]

Wie Frapié in der „Institutrice de Province", so hebt Lavergne in „Jean Coste" ausdrücklich die Verachtung der Bauern für den armen Schullehrer hervor. [JC. 49 ss.] Doch finden wir bei Lavergne nicht die Verachtung in Haß ausgeartet.

Wenig mit dieser Charakterisierung stimmt die Handlungsweise der Bauern überein, die, wie wir oben sahen, ihre Töchter Lehrern zu Frauen geben, und ferner die des Bauern, der seinen Sohn Lehrer werden lassen und sich durch kein Abraten Costes von seinem Vorhaben abschrecken lassen will. [JC. 187.] Ehrgeiz und Stolz sind natürlich die Triebfedern dieser Handlungen. Ehrgeizig ist auch der Bauernsohn Camuse in Rivets Roman. Camuse ist mit seiner Stelle als Pfarrer nicht zufrieden. Sein Ehrgeiz läßt ihn nach dem Posten eines bischöflichen Geheimsekretärs streben. Dagegen kennt Frontin keinen Ehrgeiz; er schlägt die ihm angebotene Bürgermeisterwürde ab. [APdC. 30.]

Stolz zeigt besonders Félicie Saquet, als sie aus dem Pensionat kommt. Sie liebt es, statt des heimatlichen Patois französisch zu sprechen und leidet es nicht, daß man sie nach der Landessitte Saquette nennt. [Tant. 97.]

Bezüglich der Religiosität der Bauern hören wir von Lavergne, daß die Landleute während der schönen Jahreszeit jeden Sonntag zur Messe gehen. [Tant. 93.] Tantoune verspricht bei der Krankheit Younets den Heiligen Kerzen, wenn sie durch ihre Fürbitte die Genesung ihres Neffen erreichen. [Tant. 118.] Am Karfreitag eilt die ganze Bevölkerung in die Kapelle des hl. Simon. [Rhebd. IX. 347.] Bei der Epidemie kommen auch die Bauern zur Kirche, die sonst nicht in den Gottesdienst gehen. [APdC. 57.] Nachdem die Seuche glücklich vorbei ist, errichten die Landleute dem hl. Rochus aus Dankbarkeit für seine Fürsprache eine Kapelle und beschließen, jährlich wenigstens eine Wallfahrt dahin zu unternehmen. [APdC. 74.] Der Vikar von Maleval ist bei seinen Bauern sehr geehrt und beliebt. [JC. 138.]

Außer diesen Bemerkungen über die Frömmigkeit und die Anhänglichkeit der Bauern an den Pfarrer finden sich noch einige Angaben über den Aberglauben. Seillou ist überzeugt, daß der Schrei eines Käuzchens den Tod eines Menschen bedeutet. [Tant. 25.] Aus Furcht vor Unglück vermeidet Tardiou in Bouyer Karrs Novelle es, die Schafe laut zu zählen. [NR. IVe série. Bd. 6. 406.]

Angaben über sittliches oder unsittliches Leben sind recht spärlich. Nach dem, was wir hören, ist die Moral nicht gerade groß. Julie Sachet ist als Winzerin eine „fille à tout le monde" [Serv. 57.]; später schwingt sie sich zur servante-maîtresse des Herrn Guerre auf. [Serv. 304.] Eine zweite servante-maîtresse finden wir in der Rouquette in „Dans les Ruines". Doch heiratet hier der Bauer noch in spätem Alter — er zählt schon 100 Jahre — seine frühere Magd. [Rhebd. XIV. 641 ss.]

Ein Rückblick auf die analysierten Eigenschaften zeigt uns, daß der Geiz beim Bauer des Languedoc am ausgeprägtesten ist. Doch finden sich bei Beaume manche Bauern von geradezu unbäuerlicher Freigebigkeit. Die Liebe zur Erde hat der Bauer des südfranzösischen Flachlandes behalten, doch hat er nicht, wie der Bewohner der Cevennen, ein besonderes Gefühl für die Natur. Die Arbeitsamkeit der Bäuerin wird, wie von vielen Realisten der andern Landschaften, so auch von denen des Languedoc hervorgehoben. Auch die Gutmütigkeit, die Frömmigkeit, den Aberglauben sehen wir in einigen Typen vertreten. Der Ehrgeiz ist meist nicht groß. Was die Sittlichkeit betrifft, so fehlt es ganz an einem Vertreter. Die angeführten Beispiele lassen auf eine ziemlich große Immoralität in bäuerlichen Kreisen schließen. Sahen wir sonst beim südfranzösischen Bauer, daß er auf seinen Stand hält und sich gegen den Nichtbauer oder den ländlichen Dienstboten abschließt, so stoßen wir bei Beaume auf mehr als ein Beispiel, welches das Gegenteil zeigt.

Ist die Darstellung der Realisten des Languedoc, vor allem Beaumes und Lavergnes, nun auch so, daß wir uns auf sie verlassen können? — Betrachten wir zunächst Beaumes

Romane und Novellen. In den „Jardins" finden wir — wie schon bemerkt wurde — bei dem alten Padou einen Wandel im Charakter, der, weil nicht recht begründet, durchaus unwahrscheinlich ist. Der Wandel im Charakter Rascols ist, wenn nicht völlig unmöglich, so doch zum wenigsten romanhaft. Dazu müssen wir noch einige Fälle zählen, in denen den Bauern Eigenschaften zugeschrieben werden, die sehr wenig bäuerlich sind. Als solche sind sie schon in der Analyse bezeichnet. Und die Fabel des Romanes? (Die Novellen können wir übergehen, da in ihnen meist keine bedeutende Handlung ist.) — „D'histoire, à vrai dire, il n'y en a point."[1]) Diese Worte Barrancauds, die sich in erster Linie auf Beaumes Geschichte „La Rue Saint-Jeanet le Moulin"[2]) beziehen, kann man sehr gut auch auf „Aux Jardins" anwenden. Ganz richtig fährt Barrancaud, die gesamten Romane Beaumes ins Auge fassend, fort: „Il n'y en a généralement point dans aucun des livres de M. Georges Beaume." Was in den Romanen und Novellen erzählt wird, ist, wie Gilbert[3]) schon bemerkte, niemals besonders „tragisch"; man möchte sogar noch weiter gehen und sagen: mitunter ist das Erzählte sehr flach und uninteressant. Fast kann man sich nicht des Eindrucks verwehren, daß der Autor an der falschen Stelle das, was er vielleicht sah, geändert und so unwahrscheinliche Figuren gezeichnet hat.

Antonin Lavergne steht viel höher. Hat er in „Jean Coste" einen mächtig wirkenden, durchaus realistischen Roman geschrieben, in dem er packend die Leiden des Dorfschullehrers schildert und dabei die Bauern drastisch nach dem Leben zeichnet, so gibt er in „Tantoune" eine bedeutend mildere, fast idealistische Darstellung der Bauern des Languedoc. Die Geschichte ist „touchante et émouvante au possible",[4]) aber doch geht die — wenn man sie so nennen darf — Sentimentalität nie so weit, daß die Charaktere unwahrscheinlich würden.

[1]) Léon Barrancaud, Georges Beaume. Rbl. IVe série. Bd. 17. (Paris 1902) p. 53. [2]) Diese Novelle war mir nicht zugänglich. [3]) Gilbert, Le Roman en France pendant le XIXe Siècle. Paris. p. 378. [4]) Glaser, Le Mouvement littéraire. 1906. IIe éd. Paris. 1907. p. 100.

Wir können also die Bauerntypen, die Lavergne uns vorführt, als echte Vertreter ihrer Klasse betrachten, müssen aber die von Beaume gezeichneten Figuren mit Vorsicht hinnehmen. — —

Die Analysen der einzelnen Abschnitte des weiten Gebietes des realistischen Bauernromanes haben uns den Bauer aus allen Teilen Frankreichs vorgeführt. Es erübrigt noch, kurz uns das sich ergebende Gesamtbild, welches wir nach der Darstellung der Realisten von der französischen Landbevölkerung erhalten, zu vergegenwärtigen.

Durchweg von allen Realisten wird der Bauer als habsüchtig geschildert. Vor allem ist dieses Laster ausgeprägt beim mittelfranzösischen Bauer und dem Bewohner der Cevennen. Hand in Hand geht mit der Habsucht die Verschlagenheit. Wir finden sie beim zentralfranzösischen Bauer, bei Balzac sowohl wie bei den andern Realisten der mittleren Provinzen, und ferner bei Fabre am stärksten ausgeprägt. Auf eine mehr oder minder große Unehrlichkeit kommt es dem landgierigen Bauer nicht an. Von Autoren aus allen Landschaften Frankreichs ist der Bauer als treuer Anhänger an seine Scholle, als echter Landmann gezeichnet. Fälle von Abwanderung von Bauern, die mit dem Landleben nicht zufrieden sind, in die Stadt sind vereinzelt, in den späteren Romanen häufiger als in den früheren. Wir bemerken so im realistischen Roman das allmähliche Herannahen einer Periode, wo der Bauer seiner Scholle untreu wird. Die wenigen „Entwurzelten", die wir in den realistischen Romanen antreffen, sind meist während der Militärzeit verdorbene, jetzt arbeitsscheue Burschen. Aber nicht alle Bauernsöhne verlieren ihre Liebe zur Scholle. Auch nach ihren Militärjahren greifen sie tüchtig bei der Feldarbeit an und werden eingefleischte Bauern. Die Weiber, Frauen sowohl wie Mädchen, sind im Durchschnitt sehr arbeitsam; besonders bei den west- und südfranzösischen Bäuerinnen finden wir diese Eigenschaft hervorgehoben. In religiöser Beziehung herrscht ein starker Gegensatz in der Charakteristik der Landbevölkerung. Sehr religiös sind die Bauern des ganzen Südens, besonders die in

den Cevennen und im Mittelgebirgsland lebenden. Auch die nordfranzösischen, von der belgischen Grenze bis zur Somme hin wohnenden Landleute werden meist als recht religiös hingestellt. Gemischter ist das zentrale Frankreich. Hier finden wir vielfach neben gut katholischen atheistische Bauern: der Einfluß der Metropole macht sich hier deutlich bemerkbar. In der Normandie und in Burgund sind nach der Darstellung der Realisten die Bauern am wenigsten religiös. Im allgemeinen ist beim frommen Bauer der Aberglaube stärker ausgeprägt als beim unreligiösen. Ganz besonders tief wurzelt er in den südlichen Landschaften. Stark verbreitet ist er noch im Westen und im Zentrum. Bei den atheistischen Bauern ist er fast ausgerottet; die vordringende Kultur verdrängt immer mehr abergläubische Sitten und Gebräuche. Bezüglich der Moralität haben wir einen ähnlichen Gegensatz. Der Bauer der westlichen und nördlichsten Provinzen ist meist tugendhaft. Im Mittelland halten sich Moralität und Lasterhaftigkeit die Wage. Für höchst unsittlich müssen wir nach der Darstellung der Realisten die Bauern der Normandie, des Burgund und des ganzen Südens halten. Den Haß des Bauern gegen alle, die nicht seiner Klasse angehören, finden wir am schärfsten bei Balzac ausgesprochen. Aber auch in vielen anderen Romanen sehen wir ihn bestätigt. Er richtet sich vor allem gegen den Großgrundbesitzer, mitunter auch gegen den Lehrer. Gegen seinesgleichen ist der Bauer oft von einer großen Roheit. Bei Frauen besonders, aber nicht ausschließlich, finden wir manchmal Mildherzigkeit und Güte gegen die Mitmenschen.

Kapitel IV.

Der Bauer im naturalistischen Roman.

§ 12.

Émile Zola.[1])

La Fortune des Rougons. 1871
La Terre. 1887.
La Débâcle. 1892.

Während die idealistischen Bauernromanschriftsteller meist Figuren mit guten Charaktereigenschaften darstellen, die Handlung ohne große Tragik zu einem befriedigenden Ende führen, sind die Realisten bestrebt, die Menschen und ihre Handlungen so zu schildern, wie sie sie beobachteten; dabei überwiegen die schlechten Eigenschaften und Taten durchschnittlich, die guten treten, wie wir sahen, oft zurück.

Diese in malam partem gehende Schilderung lief leicht Gefahr, in eine Darstellungsweise überzugehen, die Faguet nicht unpassend als „bas réalisme“[2]) bezeichnet. Und war man überhaupt einmal auf dem Standpunkt angelangt. „à chercher le vrai et le réel dans les parties les plus basses et les plus répugnantes de la réalité comme si elles étaient la réalité toute entière“,[3]) so war man auch nicht mehr weit davon entfernt, sie ausschließlich dort zu suchen. So kommt eine Romangattung auf, die das Leben, und zwar besonders die niedrigen Milieus, in der ganzen Nacktheit mit photographischer Treue wiedergibt: der sogenannte naturalistische Roman.

Émile Zola ist das Haupt der naturalistischen Schule. Sein grundlegendes Werk sind „Les Rougon-Macquart,

[1]) 1840—1902. [2]) Faguet, Balzac. Paris 1913. p. 137. [3]) ibd. 137.

Histoire naturelle et sociale d'une Famille sous le second Empire", ein 20 Bände umfassender Romanzyklus, in dem fast alle Stände vertreten sind. Den Bauer der Landschaft Beauce finden wir in „La Terre" ausführlich charakterisiert. Außerdem können wir zu unserer Betrachtung noch einige Bauernfiguren aus „La Fortune des Rougons" und „La Débâcle" heranziehen.

Die Eigenschaft, die Zola ganz besonders beim Bauer hervorhebt, ist die Unsittlichkeit. Fanden wir im realistischen Roman mitunter ein uneheliches Verhältnis zwischen Bauer und Magd oder zwischen Knechten und Mägden untereinander, so geht Zola in seiner Behauptung so weit, daß er keine Ausnahme bestehen läßt: „Si les filles des paysans pauvres qui vont en couture, se sauvent parfois, pas une de celles qui s'engagent dans les fermes, n'évite l'homme, les valets ou le maître." [Te. 88.] Das typische Beispiel ist Jacqueline Cognet. Als kleines, abgemagertes Mädchen kommt sie auf die Farm la Broderie des Bauern Hourdequin, wo sie der Magd bei den allerniedrigsten Beschäftigungen zur Hand geht. Kaum herangewachsen, wird sie schon von den Knechten mißbraucht, ja, bald kommt es noch weiter: „pas un homme ne venait à la ferme sans lui passer sur le ventre." [Te. 89.] Mit der Zeit entwickelt sich die Cognette und erregt die Lüsternheit Hourdequins. Dieser stellt ihr nach, aber Jacqueline, die sich doch dem Geringsten ihresgleichen prostituierte, widersetzt sich 6 Monate lang dem Willen ihres Herrn; erst dann gibt sie sich nach und nach, und bald ist sie die servante-maîtresse des Bauern. Aber als solche ist sie Hourdequin durchaus nicht treu. Sie bietet sich Jean Macquart aufdringlich an und verführt ihn. In den Armen Jeans von Hourdequin überrascht, hat sie noch die Frechheit, ihrem Herrn zu sagen, er könne keine Treue von ihr verlangen, bis er ihr sein Ehebett (welches der Bauer seit dem Tode seiner Frau nicht mehr benutzt) einräume. [Te. 90 bis 92.] Hourdequin erfüllt ihren Wunsch: das arme Stallmädchen ist die von allen geachtete Herrin des Hofes geworden. Jedoch darum ist sie nicht sittlicher. Nachdem Jean

sein Verhältnis mit ihr gelöst, verfolgt sie den neuen Knecht Tron, den sie, trotzdem sie von 3 Uhr morgens bis abends 10 Uhr bei der Ernte tätig war, „tuait d'amour". [Te. 233; vgl. 286.] Daß sie nach der Heirat Jeans nicht wieder ein Verhältnis mit ihm anfängt, wird nur durch das Dazwischenkommen des Schäfers verhindert. [Te. 437.] — Ähnlich wie die Cognette hat auch Olympe Fouan, „la Trouille", sich schon mit 14 Jahren mit mehreren Burschen eingelassen. [Te. 135.] Sie übertrifft an Schamlosigkeit Jacqueline noch dadurch, daß sie sich dem Freundespaar Delphin und Nénesse zu gleicher Zeit hingibt: während der eine sie besitzt, steht der andere Posten. [Te. 218. 333.] Andererseits dürfen wir aber nicht vergessen zu erwähnen, daß sie die unsittlichen Anträge des Sozialisten Canon abweist. [Te. 324.] Sie ist also noch nicht bis zur untersten Stufe einer „fille à tout le monde" herabgesunken, bricht sie doch auch, als Erneste ihr nach einigen Jahren vorschlägt, in sein Bordell in Chartres einzutreten, in Tränen aus und ruft entrüstet: „Oh, c'est cochon, c'est cochon!" [Te. 462.] — Von einer ungeheuren Sittenroheit ist Lise Fouan. Wenn Catherine Tonsard in Balzacs „Paysans" ihrem Geliebten bei der Vergewaltigung der kleinen Péchina hilft, so zeigt sie gewiß dadurch eine große Immoralität; aber noch weit schlimmer ist das Verhalten der Lise. Ihr Mann Buteau verfolgt ihre Schwester Françoise und macht verschiedene Versuche, sie zu vergewaltigen, erreicht aber seine Absicht nicht. Wütend schlägt und prügelt er seine Frau, die nun, um Ruhe zu haben, ihrer Schwester zuredet, sich doch Buteau nicht so lange zu widersetzen. Schließlich ruft sie: „Salope, couche avec, à la fin! J'en ai assez, je file, moi, si tu t'obstines pour me faire battre." [Te. 302.] Sie geht sogar soweit, daß sie ihre Schwester festhält. [Te. 310.] Allerdings ist auch da der Widerstand der Françoise zu groß; Buteau gelingt sein Vorhaben nicht ganz. Erst später, als Françoise verheiratet und schwanger ist, kommt er zu seinem Ziel, allerdings nur mit Unterstützung seiner Frau. Buteau greift Françoise auf dem Felde an und sucht sie wiederum zu ver-

gewaltigen. Lise steht daneben und hält Ausschau. Ihre ganze Gemeinheit kommt bei der Szene zum Ausdruck. „Vas-y donc, il n'y a personne", ruft sie ihrem Manne zu. Ohne ihr Gesicht zu verziehen, sieht sie den Bemühungen Buteaus zu, ja, als dieser sie auffordert, ihr zu helfen, zögert sie nicht, „elle . . . s'avança, empoigna la jambe gauche de sa soeur, l'écarta, s'assit dessus, comme si elle avait voulu la broyer". [Te. 445.] — Ein anderes unmoralisches Weib ist Palmyre Bouteroue. Sie lebt in höchster Dürftigkeit mit ihrem blöden Bruder, und da sie sonst niemand will, treibt sie mit dem Bruder Inzest. [Te. 137.] — Zweifellos der unmoralischste aller bei Zola vorkommenden Bauern ist Buteau. Er kann ohne Weiber nicht leben: „il les prend à coups de poing, lorsqu'elles ne veulent pas par gentillesse." [Te. 7.] So hat er auch Lise zur Mutter gemacht, ohne sich dann weiter um sie zu bekümmern. [Te. 5.] Nach seiner Heirat mit Lise trachtet er nur danach, wie er Françoise in seine Gewalt bekommen kann. Auf dem Felde, im Zimmer des alten Fouan, im Keller, selbst neben dem Wochenbett seiner Frau sucht er sie zu vergewaltigen [Te. 238. 243. 261. 301. 310.], bis er sie schließlich, wie wir schon sahen, mit Hilfe seiner Frau schänden kann. [Te. 444.] — Hyacinthe, der Bruder Buteaus, knüpft mit der Bécu im Beisein ihres Mannes ein ehebrecherisches Verhältnis an und hält es lange aufrecht. [Te. 224. 231. 322.] — Meist finden wir, daß die Unsittlichkeit auf freiem Felde getrieben wird. Beweise bilden die vorher angeführten Fälle. Außer diesen erfahren wir noch einige andere. Berthe wird von ihrem Onkel im Karottenfeld geschändet; Delhommes Magd vergeht sich im Garten mit ihrem Geliebten. [Te. 129. 181.] Zur Zeit der Traubenlese muß es ganz besonders schlimm hergehen: „les amoureux, barbouillés, se baisaient à pleine bouche, dans les vignes. Ça finissait par des hommes soûls et des filles grosses". [Te. 335.] — Jean Macquart wird von Jacqueline verführt. Sein Verhältnis zu der Magd löst er aber, als sie die servante-maîtresse Hourdequins geworden ist. [Te. 92. 101.] Er gewinnt dann Françoise lieb, wird aber nicht von ihr erhört. Deshalb er-

neut er mit einer Schnitterin, die mit ihrem Mann und Bruder auf der Farm zur Aushilfe ist, eine alte Bekanntschaft und geht 3 Wochen lang jeden Abend zu ihr [Te. 234.], bis es ihm gelingt, die noch unter dem Einflusse des unsittlichen Angriffes ihres Schwagers stehende und fast willenlose Françoise der Jungfrauschaft zu berauben. [Te. 242.] Abends kann er, noch unter dem Eindruck des Erlebten stehend, nicht schlafen. Da fühlt er, wie ein Weib sich neben ihn legt: es ist die Schnitterin, die sich über sein Fernbleiben wundert. Zuerst stößt er sie, an Françoise denkend, zurück, aber dann erstickt er sie fast in der Umarmung. [Te. 247.] Nach der späteren Heirat mit Françoise kann er den Lockungen seiner früheren Geliebten Jacqueline nicht widerstehen; allerdings kommt es, weil sie gestört werden, nicht zu einem Ehebruch. [Te. 437.] — Françoise Fouan unterscheidet sich in sittlicher Hinsicht von ihrer Schwester. Seitdem Buteau Lise mit einem Kinde hat sitzen lassen, hat sie geschworen, sich eher die Gliedmaßen abzuschneiden, als einen Geliebten zu haben. [Te. 12.] So ist sie „raisonnable, très sage, sans vilaines pensées". [Te. 117.] Den Namen ihres Schwagers kann sie nicht aussprechen hören, ohne darüber in Erregung zu geraten, als wenn sie persönlich in ihrer Ehre gekränkt wäre. [Te. 118.] Daß sie sich von Jean schänden läßt, dürfen wir ihr nicht anrechnen, wenn wir der Darstellung Zolas folgen: in ihrem fast willenlosen Zustande kann sie nicht dafür verantwortlich gemacht werden. Dadurch, daß sie sich nämlich den weiteren Verfolgungen Macquarts beständig entzieht, zeigt sie, daß sie mit dem Akte nicht einverstanden war. [Te. 250.] Den unsittlichen Angriffen Buteaus widersteht sie mit aller ihrer Kraft, allerdings nicht aus Tugendhaftigkeit: „Ce qui l'indignait ce n'était pas la chose en elle même, c'était le rôle de complaisance, le coup de noce toléré, la paix en ménage" [Te. 302.]; denn, als sie wirklich von Buteau vergewaltigt wird, zeigt sich das deutlich. „Françoise, clouée au sol, s'abandonna, les nerfs rompus, les paupières closes. Pourtant elle avait sa connaissance, et quand Buteau l'eût possédée elle fut emportée à son tour

dans un spasme de bonheur si aigu, qu'elle le serra de ses deux bras à l'étouffer, en poussant un long cri." [Te. 445.] — In Hyacinthe treffen wir einen Typ, dessen Hauptuntugend eine höchst vulgäre Unanständigkeit ist. Sein schamloses Gebaren, seine derben Spässe spotten meist jeder Beschreibung. [Vgl. Te. 73. 190. 227. 314 ss. 327. 335. 349.]

Neben der Unsittlichkeit finden wir beim Zolaschen Bauer meist eine freche Roheit. Buteau ist auch in dieser Beziehung der schlimmste Typ. Seiner Mutter wirft er vor, sie habe ihn nie geliebt, und stößt sie so heftig, daß sie gegen die Mauer fällt und an den Folgen des Sturzes stirbt. [Te. 213.] Er scheut sich nicht, seinen alten Vater in einem kellerartigen Gemach wohnen zu lassen, das bisher nur zum Aufbewahren von Kartoffeln gedient hatte. [Te. 297.] Als Fouan so krank ist, daß er das Bett nicht verlassen kann, hat er keine Worte des Mitleides für ihn; nur fürchtet er die Kosten, die eine Krankheit des Alten ihm verursachen würde, und redet ihm zu, sich nur nicht so gehen zu lassen. [Te. 406.] Nachdem der Alte wieder etwas genesen ist, fordert er von Buteau seine Papiere zurück, aber dieser sagt ihm frech ins Gesicht, er werde sie behalten, und wirft seinen Vater sogar zum Hause hinaus, als er ihn einmal danach suchen findet. [Te. 415.] Mit der Zeit wird der alte Fouan immer kindischer; er schwatzt allerlei mit den kleinen Mädchen des Dorfes, und Buteau schwebt beständig in Angst, er möchte einmal ausplaudern, daß er und Lise die Françoise getötet haben. So kommt ihm der Gedanke, Fouan aus dem Wege zu räumen. Seine Frau unternimmt es, den Alten mit einem Kissen zu ersticken; da aber das Gesicht ganz schwarz angelaufen ist, verbrennen sie den Leichnam; um den Verdacht eines Verbrechens abzulenken, stellen sie einen Stuhl mit einer umgefallenen Kerze hin, damit es den Anschein hat, der Alte sei durch ein Unglück umgekommen.[1]) Daß Buteau gegen

[1]) Te. 498. Eine Anspielung auf die Ermordung des alten Fouan findet sich in dem im nächsten Paragraphen zu behandelnden Roman von Ch.-H. Hirsch 'Un vieux Bougre' p. 100., der ebenso wie 'La Terre' in der Beauce spielt.

seine Schwägerin mit Bestialität vorgeht, haben wir schon gesehen. Erwähnen wir noch, daß er sie, als sie zu Macqueron geflüchtet war, mit den Haaren wieder ins Haus schleppt. [Te. 377.] Gegen seine Frau und Kinder ist er von nicht minderer Roheit. Weil er Françoise nicht in seine Gewalt bekommen kann, läßt er seine Wut an Lise aus. [Te. 302.] Als Lise zum zweitenmal schwanger wird, ist er verzweifelt. „Lui qui prenait tant de précautions! Comment ce bougre d'enfant se trouvait-il là? Il bousculait sa femme, l'accusait de l'avoir fait exprès, geignait pendant des heures comme si un pauvre, un animal errant se fût introduit chez lui pour manger tout; et, après huit mois, il en était à ne pouvoir regarder le ventre de Lise sans l'insulter: foutu ventre! plus bête qu'une oie!" [Te. 235.] Da, wenn Françoise ein Kind bekommen würde, Buteau und Lise das Haus nur halb gehören würde, taucht in ihnen der Gedanke auf, das Kind der Schwägerin im Mutterleibe zu töten, und als Françoise wirklich schwanger ist, wollen sie ernstlich das keimende Leben ersticken. [Te. 306. 442.] Lise ist es, die nach der Vergewaltigung der schwangeren Françoise durch Buteau, plötzlich von Eifersucht gepackt, ihre Schwester anfährt und im Handgemenge ihr die Sichel in die Seite stößt und dadurch den Tod der jungen Frau herbeiführt. [Te. 447 ss.]

Wenn Zola uns in Buteau den Bauer zeigt, der auf den Tod des Vaters wartet, so will er diesen Zug verallgemeinert wissen. Der alte Fouan seinerseits hatte das Lebensende seines Vaters herbeigewünscht, infolgedessen fand er es auch natürlich, daß seine Kinder von demselben Wunsch beseelt waren, und tröstet sich mit dem Gedanken: „Ça devrait être." [Te. 430.] Und wie können denn die Kinder Liebe zu ihren Eltern haben, wenn die alte Fouan sie erzogen hat „sans tendresse, dans une froideur de ménagère qui reproche aux petits de trop manger sur ce qu'elle épargne!" [Te. 22.] — Bei Marianne, der Schwester des alten Fouan, finden wir eine gehässige und bösartige Roheit. Ihrer Tochter hat sie es nie verziehen, daß sie gegen ihren Willen einen armen Bauer geheiratet hat. Ohne Mitleid läßt sie sie und ihren Mann vor Elend um-

kommen, und auch ihre beiden Enkel, die 32jährige Palmyre und den jüngeren Hilarion läßt sie Hunger leiden. [Te. 32.] Hilarion prügelt sie mit ihrem Knotenstock tüchtig durch, weil er von ihren Trauben gegessen hat. [Te. 350.] Als Palmyre, vom Hitzschlag getroffen, tot am Boden liegt, stößt sie die Leiche mit ihrem Stock an und sagt: „Bien sûr qu'elle est morte. Vaut mieux ça que d'être à la charge des autres." [Te. 245.] Den gleichen Groll wie gegen ihre Tochter hat sie gegen ihren Bruder, da er sein Gut vor seinem Tode an die Kinder verteilt hat. Sie weist ihn, der von Buteau vertrieben bei ihr Zuflucht sucht, schroff ab. [Te. 421.] Daß sie bei dieser ihrer Roheit mit den müden Schnittern kein Mitleid hat, braucht uns weiter nicht zu wundern. [Te. 237.] — Gefühllos ist auch der Vater Fouchard in „La Débâcle". Sein Sohn, den er seit Jahren nicht gesehen hat, wird ihm vom Schlachtfeld tot ins Haus gebracht. Aber er weint nicht; nur ein Fluch entströmt seinen Lippen, daß er nichts mehr von seinem Sohn hat. [Déb. 413.] Damit hat er seine Vaterliebe erschöpft: nicht ein einziges Mal besucht er das Grab seines Sohnes. [Déb. 505.] — Hyacinthe legt eine unverschämte Herzlosigkeit an den Tag, wenn er dem Vater nicht nur die schuldige Rente nicht zahlt, sondern ihm auch noch gelegentlich Geldbeträge von 5—30 Frs. abschwindelt. [Te. 204. 211. 216.] Dem Gerichtsdiener, der ihm ein amtliches Schreiben überbringt, gibt er einen so brutalen Fußtritt in den Rücken, daß der arme schwächliche Mann auf das Gesicht fällt. [Te. 327.]

Beispiele, in denen wir von Milde hören, sind im Zolaschen Roman selten. Der alte Fouan ist sehr gutmütig, selbst Hyacinthe gegenüber; denn obgleich er von Buteau statt 50 Frs. nur 30 Frs. erhalten hat, will er Hyacinthe auf dessen Bitte doch die Hälfte mitgeben. [Te. 211.] — Das beste Beispiel für einen gutmütigen Bauer haben wir in Jean Macquart. Er steht der jungen Françoise bei, als sie von der brünstigen Kuh über den Boden geschleift wird. [Te. 4.] Dem alten Mouche, der im Wagen einen Schlaganfall bekommen hat, bringt er Hilfe und unterstützt auch nach dessen Tode seine beiden Töchter mit Rat und Tat.

[Te. 102. 106. 114.] Er ist es, der in der Kneipe die Zeche bezahlt, obwohl er von Buteau eingeladen worden ist. [Te. 176.] Nach dem Tode der Françoise zieht er es vor, Buteau das Haus ganz zu überlassen und in den Krieg zu ziehen. [Te. 502.] Während des Feldzugs ist er der ihm untergebenen Abteilung ein milder Vorgesetzter; ganz besonders Maurice gegenüber ist er ein aufopferungsvoller Freund. [Déb. 100. 148. 202. 445.] Delhomme besitzt auch ein mitleidvolles Herz. Er holt, nachdem Palmyre vom Blitzschlag getroffen ist, wenigstens eine Leiter, damit die Leiche nicht am Boden zu liegen braucht. [Te. 245.] Dem Schwiegervater Fouan gegenüber erfüllt er noch am besten seine Pflicht: wenn auch nicht gern, so zahlt er die schuldige Rente doch immer vollständig. [Te. 157.]

Ziemlich große Selbstsucht zeigen die Bauern bei der Frage des Wegebaues. Diejenigen, deren Felder von dem zu legenden Weg durchschnitten werden, stellen unverschämte Forderungen für ihr Land; die andern kümmern sich überhaupt gar nicht um die ganze Angelegenheit; warum auch hätten sie zur Bereicherung der andern beitragen sollen? [Te. 156.] La Grande ist nicht gewillt, für ihre Enkel zu sorgen; erst als sie merkt, daß Hilarion arbeiten kann, nimmt sie ihn an, um durch ihn eine Arbeitskraft zu sparen. [Te. 268 s.] Ähnlich wie die Verwandten Fumats in Fabres „Courbezon", um etwaige Kosten einer gerichtlichen Untersuchung zu sparen, vorgeben, dem „Advokaten" sei in der Trunkenheit ein Unglück zugestoßen, es könne demnach kein Mord vorliegen, unterläßt Macquart es, den aus Rache von Tron herbeigeführten Tod Hourdequins anzuzeigen, um nicht in die Sache verwickelt zu werden. [Te. 485.] — Ebenso roh wie selbstsüchtig ist Pierre Rougon, wenn sein ganzes Bestreben dahin geht, Mutter und Stiefgeschwister vor die Tür zu setzen, um allein und sofort die Erbschaft antreten zu können. [FdR. 37.] — Die Schwester des alten Fouan verbindet mit ihrer Rücksichtslosigkeit eine große Bösartigkeit. Da sie ihr Hab und Gut beim Tode nicht mit sich nehmen kann, sucht sie durch ein äußerst kompliziertes Testament Un-

frieden unter den Erben hervorzurufen, damit sie sich durch Prozesse gegenseitig das Leben verbittern [Te. 377.] Die hämische Freude über die Wirkung des Testamentes ist so groß, daß sie beim bloßen Gedanken daran ein inneres Lachen kitzelt. [Te. 454.] Aber auch zu ihren Lebzeiten noch will sie Zank und Streit entfachen, wo sie kann. Den Nachbar Saucisse veranlaßt sie, beim Verkauf des Hauses sehr hoch zu bieten, damit Buteau sich recht ärgert. [Te. 395.] Überhaupt war sie es, die bei der Teilung immer das Feuer der Zwietracht von neuem schürte, wenn es zu erlöschen drohte. [Te. 505.] — Auch Françoise ist nicht ganz frei von Bösartigkeit. Sie will, als sie bei der Teilung das Stück Land erhält, welches das Gebiet Buteaus in zwei Teile schneidet, nicht gegen ein anderes umtauschen, da sie dadurch Buteau und Lise mehr ärgern kann. [Te. 386.] Um zu verhindern, daß nach ihrem Tode, im Falle ihre Ehe mit Jean unfruchtbar bliebe, ihr Besitz an ihre Schwester fällt, hat sie, einzig, um Schwester und Schwager zu ärgern, den Plan gefaßt, ihrem Mann testamentarisch alles zu vermachen. [Te. 434.]

Mit der Roheit paart sich öfter eine außerordentliche Halsstarrigkeit. Ein treffliches Beispiel bietet Buteau. Schon als Knabe hat er sich nie mit seinen Eltern verstehen können, und seiner fortwährenden Hartnäckigkeit verdankt er auch seinen Beinamen „Buteau". Sein Eigensinn kommt zum Ausdruck, als er zur Räumung des Hauses verurteilt worden ist. Statt dem Urteil zu gehorchen, verschanzt er sich in seiner Wohnung und stößt den Bauer, der eine Leiter an das Fenster setzt um einzusteigen, mit der Leiter zurück, so daß der Bauer beide Beine bricht. [Te. 393.] Bezeichnend ist Buteaus Starrsinn beim Kuhhandel. Er wettet mit Lise um 5 Francs, er werde die Kuh statt für 400 Francs für 300 Francs bekommen, und tatsächlich weiß er den Handel mit einer so geriebenen Hartnäckigkeit zum Abschluß zu bringen, daß er die Wette gewinnt. [Te. 168 ss.] Auch Françoise besitzt eine „tête de Fouan". Auf dem Sterbebett liegend, kämpft sie mit aller Energie gegen das Fieber an, nur um nicht die Wahrheit

auszuplaudern, daß sie von der Schwester erstochen worden ist. [Te. 452.] Pierre Rougon ist von einem „entêtement de brute"; seine Starrköpfigkeit duldet keinen Widerspruch. [FdR. 55.]

Typen bäuerlicher Verschlagenheit finden wir in den Zolaschen Romanen mehrfach. Buteau lädt zwar Lise und Jean zu einer Kollation in der Wirtschaft ein, als es aber ans Bezahlen geht, starrt er die Wand an und tut so, als ob ihn das nichts angehe, so daß Jean wohl oder übel zahlen muß. [Te. 176.] Françoise, die eine sofortige Teilung wünscht, damit später keine Uneinigkeiten entstehen, beschwichtigt er; er hofft nämlich, mit der Zeit einen Ausweg zu finden, der es ihm ermöglicht, sich der Herausgabe des Landstückes zu entziehen. [Te. 193. 202.] Weil er durch eine Heirat der Schwägerin gezwungen wäre, ihr das Feld herauszugeben, ist er natürlich gegen die Ehe Jeans mit Françoise. Um die Heirat nun ein- für allemal unmöglich zu machen, ruft er im Beisein vieler Bauern, er schlafe bei Françoise. [Te. 278.] Schlau fängt er es an, um zu erfahren, ob sein Vater noch bares Vermögen besitzt. Als der alte Fouan in die Amtsstube des Notars tritt, geht er hinaus, kommt aber nach einigen Minuten wieder herein, unter dem Vorwande, sich nach etwas zu erkundigen. Mit dieser List hat er auch Erfolg: er sieht, daß Fouan 60 Francs ausgezahlt bekommt. [Te. 338.] — Hyacinthe sucht den Vater auf seine Seite zu bringen. Er sieht Fouan im Chausseegraben sitzen und Geld zählen. Vorsichtig schleicht er hinzu und überzeugt sich, daß er sich nicht geirrt hat. Zuerst will er den Alten um einige Franken angehen, dann aber kommt ihm ein anderer Gedanke. Er kriecht zurück und geht, wie zufällig des Weges daher kommend, auf Fouan zu. Zusammen mit dem Vater geht er ins Dorf und schlägt ihm unterwegs vor, er solle doch zu ihm ziehen; er hofft nämlich, daß, wenn Fouan erst bei ihm wohnt, es ihm schnell gelingen werde, sich der ganzen Summe zu bemächtigen. [Te. 308.] Von dem Flurschützen beim Wildern ertappt, sucht „Jésus-Christ" zuerst durch gute Worte loszukommen. Als das Mittel aber nichts hilft,

verlegt er sich auf seine Schlauheit. Er lädt Bécu, dessen schwache Seite er wohl kennt, zu einem Glas Wein in seine Hütte ein. Doch der Feldhüter weist den Vorschlag ab, ist allerdings bereit, mit in das Häuschen zu gehen, wenn Hyacinthe Feder, Tinte und Papier dort hat. Natürlich bejaht der Bauer. Bécu geht mit, und das Ende der Szene ist, daß beide zusammen den ganzen Nachmittag trinken und das corpus delicti, den Hasen verspeisen. [Te. 322.] — Sehr raffiniert ist Pierre Rougon. Um sich allein in den Besitz der Habe der Mutter zu setzen, läßt er die etwas willenschwache Frau beim Notar einen Verkaufsakt des Hofes an ihn unterzeichnen; zu Hause legt er ihr dann einen Zettel zum Unterzeichnen vor, auf dem die Mutter erklärt, 50 000 Francs für Haus und Land erhalten zu haben, während der würdige Sohn ihr in Wirklichkeit keinen Pfennig gibt. Auf diese recht skrupellose Weise hat er allen Ansprüchen, die Ursule und Antoine an ihn stellen können, den Boden entzogen. [FdR. 41.] — Mehr hinterlistig als raffiniert ist die Rache, die Tron an Hourdequin nimmt. Er ruft den Pächter abends herunter, öffnet aber die unten an der Treppe befindliche Kellerluke, so daß Hourdequin in den Keller stürzt und den Hals bricht. [Te. 516.]

Vielfach ist die Habsucht die Ursache zu der Verschlagenheit und Roheit der Bauern. In Zolas Romanen finden wir eine ganze Reihe von Inkarnationen bäuerlicher Habsucht. Meist ist der Bauer bestrebt, viel Land zu erwerben. Diese Sucht kommt bei Buteau bei der Aufteilung des väterlichen Gutes zum Ausdruck: „Dans ce désir de la possession, dans la joie qu'il éprouvait de mordre enfin à la terre, grandissait l'amertume, la sourde rage, de ne pas tout garder." [Te. 37.] Wie leid tut es ihm, als er Françoise ihr Stück Land herausgeben muß, wie zittert er vor Freude, da er nach dem Tode der Schwägerin das Land wieder bekommt [Te. 480.]; von ihrem Haus ergreift er einfach Besitz, ohne sich darum zu kümmern, daß auch Jean eine Hälfte gehört. [Te. 474.] — Nichts ist dem Bauer schlimmer, als wenn sein Stück Land in andere Hände

gelangt. Der alte Fouan ist höchst aufgeregt, da es den Anschein hat, als ob ein Stück Land, das er besessen hat, in anderen Besitz übergehen soll. [Te. 325.]

Hand in Hand mit der Habsucht geht der Geiz. Wieder ist es Buteau, bei dem dieses Laster am ausgeprägtesten ist. Um beim Kalben der Kuh die Kosten eines Tierarztes zu sparen, schickt Buteau zu der Frau Frimat, die ihm helfen soll. Erst als die Frimat nicht zurechtkommen kann, denkt er, „tout en frémissant à l'idée de l'argent que ça coûterait", daran, sich an Patoir zu wenden; doch ausgeführt wird der Entschluß erst, nachdem sie sich alle vereint 22 Stunden lang bemüht haben, ohne Arzt fertig zu werden. [Te. 251 ss.] Niemals kann Buteau sich entschließen, die Steuern auf einmal zu zahlen: „Il attendait de recevoir une sommation sans frais. Ça lui faisait toujours gagner une semaine. Il payait ensuite par douzième, chaque mois, en allant au marché; et, chaque mois, la même torture recommençait, et il en tombait malade la veille, il apportait son argent comme il aurait apporté son cou à couper." [Te. 330.] Es versteht sich fast von selbst, daß er, sowie seine Geschwister für eine Übertragung der Güter sind, als sie hören, daß das billiger ist als der Verkauf. [Te. 21.] Anfangs bezahlt Buteau dem Vater die Rente. Statt ihm aber 50 Frs. zu geben, zahlt er ihm nur 30 Frs., verlangt aber eine Quittung über 50 Frs. [Te. 208.] Später hält er es überhaupt nicht mehr für nötig, Fouan Geld zu geben. Um bei der Ernte Palmyre möglichst auszunützen, will er sie nur für jedes Hundert Garben ablohnen; dadurch ist das Mädchen gezwungen, so hastig zu arbeiten, daß sie einen Hitzschlag bekommt. [Te. 236.] Sein Geiz macht Buteau auch zum Sozialisten; begeistert ruft er: „L'impôt, foutu!" [Te. 374.] Seine Wut ist grenzenlos, als er Françoise für die Zeit, die sie bei ihm im Hause war, bezahlen soll. Alle möglichen Kleinigkeiten bringt er in Abrechnung, damit die Summe, die er ihr auszahlen muß, möglichst klein wird. [Te. 387.] Daß sein Vater krank wird, erregt in ihm nur den Gedanken, daß ihn das möglicherweise viel Geld kosten kann. [Te. 404.] Mit

dem ihm bei der Teilung zugefallenen Teil nicht zufrieden, verlangt er von seinem Vater noch eine Entschädigung von 1000 Frs. [Te. 62.] Als Palmyre vom Hitzschlag getroffen ist, legt Delhomme einige Garben auf die Leiter, damit die Leiche nicht unmittelbar auf den Sprossen liegt. Buteau findet das aber noch zu viel; er knurrt, weil er der Garben verlustig zu gehen fürchtet. [Te. 245.] — Einen andern Typ des Geizes finden wir in Marianne. Es ist bei den veillées Sitte, daß jede Familie abwechselnd eine Kerze zur Beleuchtung und Kastanien zum Essen mitbringt. Nur Marianne drückt sich um dieses Gesetz herum und bringt niemals eine Kerze oder Kastanien mit; wohl aber nimmt sie sofort ihr Teil Kastanien an sich, weil sie nicht so schnell essen kann wie die andern, sie aber auch nicht zu kurz kommen will. [Te. 64. 81.] Als Buteau und Lise sie zur Hochzeit einladen und noch einige Augenblicke bei ihr bleiben, muß sie ihnen doch, will sie nicht unhöflich erscheinen, ein Glas Wein anbieten. Das tut sie denn auch; aber der Wein ist so schlecht, daß die beiden jungen Leute ihn nur mit Aufbietung aller Energie durch die Kehle bringen können. [Te. 179.] Die Einladung zur Hochzeit schlägt die Alte zuerst ab: „Est-ce que j'ai de quoi mettre? C'est toujours de la dépense!" [Te. 178.] Aber schließlich nimmt sie sie doch an. Interessant ist es, wie die alte Frau es macht, um auf ihre Kosten zu kommen. Morgens nimmt sie zu Hause nichts zu sich, um gehörigen Appetit zu haben. Während der Mahlzeiten ißt sie in einem fort, ohne ein Wort zu reden. Von allen hält sie es am längsten aus; nach Mitternacht noch macht sie sich an das kleine Gebäck „avec le désespoir muet de ne pouvoir les finir." Bevor sie dann aufbricht, geht sie noch einmal um den Tisch herum, um zu sehen, ob noch etwas übrig geblieben ist. [Te. 184 bis 190.] Während sie mit Jean und Françoise im „Bon Laboureur" Kaffee trinkt, steckt sie die übrig gebliebenen Stücke Zucker in die Tasche. [Te. 390.] Daß dieses Weib Mitleid mit ihrem Bruder hat, als er bei ihr Unterkunft sucht, ist natürlich kaum anzunehmen. Tatsächlich weist sie Fouan und seine Frau schroff ab: „Pas un sou, foutues

bêtes! Ne me demandez pas un sou, jamais, jamais!" [Te. 211.] — Zum Putzen darf bei ihr nur klares Wasser benutzt werden; weil Françoise den Hühnern eines Tages etwas Korn gab, hätte die Alte sie fast mit ihrem Stock erschlagen. [Te. 378.] — Der Vater Fouchard in der „Débâcle" ist von einer „avarice noire". [Déb. 95.] Den französischen Soldaten will er keine Nahrungsmittel geben, hofft er doch, sie später mit besserem Vorteil an die Deutschen verkaufen zu können. [Déb. 158. 505.] Als sein Sohn, der in Zwietracht von ihm gegangen ist, mit zwei andern Soldaten nach der Schlacht bei Sedan an sein Haus kommt, um etwas zu essen, läßt er die beiden Fremden nur mit großem Widerwillen ein. [Déb. 159.] Trotzdem er gerade einen Knecht nötig hat, tut er doch Prosper, der vom Schlachtfeld desertiert ist und sich ihm als Arbeiter anbietet, gegenüber so, als ob er überflüssig wäre, nimmt ihn aber dann unter der Bedingung an, daß er keinen Lohn zu geben braucht. [Déb. 408. 412.] Der Magd Silvine, die ein Kind bekommen hat, zieht er etwas vom Lohn ab, weil der Kleine nun auch mitißt. [Déb. 172.] — Weitere Züge schmutzigen Geizes sind die folgenden. Pierre Rougon weigert sich, für seinen Stiefbruder die zur Befreiung vom Militärdienst nötige Summe herauszugeben. [FdR. 38.] — Einen Arzt zu holen und sich so große Ausgaben zu machen, wenn der Kranke doch im Sterben liegt, hält die Bécu für völlig unnötig. [Te. 105.] — Die von den Realisten öfter gemachte Bemerkung, daß der Bauer, um das Licht zu sparen, sich abends sofort nach dem Essen zu Bett legt, finden wir auch bei dem alten Fouan bestätigt. [Te. 79.] Die Knauserigkeit der Bauern beim Essen und Trinken daheim, die Unmäßigkeit bei anderen Leuten, wie wir sie bei Tilliers Belle-Plante so vorzüglich gezeichnet fanden, erwähnt auch Zola.[1]) Fanny Delhomme hält ihr Geld in kleinen Summen in allen Ecken des Hauses versteckt [Te. 294.]; ihrem Vater, der dem ihn besuchenden

[1]) Très sobres chez eux, ils se crevaient d'indigestion chez les autres. Te. 186.

Jean ein Glas Wein einschüttet, nimmt sie Flasche und Gläser mit den Worten weg: „Père, vous savez que je ne veux pas ça.“ [Te. 293.] — Die Kinder Fouans sind natürlich alle drei einverstanden, daß ihr Vater ihnen Haus und Hof aufteilt, aber sie wollen ihm keine Pension von jährlich 800 Frs. geben. Sie drücken die Rente auf 600 Frs. herab, und dann finden sie es noch zu viel, Butter und Eier zu geben. [Te. 24—26.] — Einen Bauer oder eine Bäuerin, die nicht geizig wäre, finden wir in Zolas Romanen nicht; denn wenn auch Rosa Fouan am Allerheiligentag bei der „veillée“ außer den obligatorischen Kastanien einmal 2 Liter Wein stiftet, so ist das eine Ausnahme, haben wir doch schon oben gehört, daß sie ihren Kindern vorwirft, sie äßen zu viel. [Te. 81.]

Neben all diesen Untugenden besitzt der Zolasche Bauer einige bessere Eigenschaften. Zunächst ist es die Freude an der Erde. Buteau hat eine Gewohnheit, die deutlich seine Liebe zur Erde erkennen läßt: „il prenait dans sa main une poignée de terre, puis la laissait couler lentement, comme pour la peser et la flairer.“ [Te. 34.] Er opfert sich seiner Scholle als wahrer „amoureux de la terre“ ganz auf. Auch Lise Fouan nimmt an ihren Äckern lebhaften Anteil. In der Nacht, in der ihr Vater stirbt, bricht ein heftiges Gewitter aus. Kaum ist der Sturm vorbei, da eilt sie mit einem Licht, den sterbenden Vater allein lassend, hinaus, um zu sehen, wie groß der vom Hagel angerichtete Schaden ist. [Te. 110.] — Hourdequin, der das Gymnasium besucht hat, hat aus Neigung zum Ackerbau das Pachtgut übernommen. [Te. 87.] Delphin Bécu hatte schon als Kind die Erde leidenschaftlich lieb. Er versäumte öfters die Schule, um auf dem Felde mitarbeiten zu können. [Te. 50.] Nur deshalb will er nicht Soldat werden, weil er dann seine geliebte Erde verlassen müßte. Das Los bestimmt ihn zum Militärdienst; um aber nicht weggehen zu müssen, schlägt er sich mit einem kleinen Beil den Zeigefinger der rechten Hand ab. [Te. 463.] — Freilich bewahren nicht alle auf dem Lande geborenen Leute ihre Liebe zur Erde. Hyacinthe hat seit seiner Dienstzeit in Afrika seinen bäuerlichen

Sinn völlig verloren: Feldarbeit und Land sind ihm gleichgültig. Bei der Teilung kommt es ihm nur darauf an, daß er Geld erhält. [Te. 16. 23.] — Erneste Delhomme zeigt früh ein Bedürfnis, in städtischer Kleidung herumzugehen: schon als Knabe verachtet er das Land. Nach seinem ersten Aufenthalt in Paris ist er ein völliger Dandy geworden. [Te. 224. 450.] Er hält es für vornehmer, Bordellwirt in Châteaudun zu werden, als Bebauer der Scholle zu bleiben. [Te. 486.] Auch Pierre Rougon verachtet seine bäuerliche Herkunft.[1])

Ferner ist die Arbeitsfreudigkeit bei Männern sowohl wie bei Frauen bemerkenswert. Da das Taufessen erst abends ist, hat Buteau nachmittags einige Stunden Zeit; diese benutzt er dazu, im Hofe einen Sack Getreide zu dreschen. [Te. 274.] — Der alte Fouan mit seinem von der harten Arbeit ganz zusammengesunkenen Körper ist ein treffliches Beispiel für die Arbeitsamkeit der Bauern.[2]) — Cognette arbeitet in der Erntezeit von morgens 3 bis abends 10 Uhr; Lise ist beständig „tapant, criant, riant" bei der Arbeit; von Rose Fouan sagt Zola: „Elle avait travaillé plus qu'un homme. Levée avant les autres, faisant la soupe, balayant, récurant, les reins cassés par mille soins, les vaches, le cochon, le pétrin, toujours couchée la dernière ..." [Te. 223. 116. 117. 79.]; ihr ist die Arbeit so sehr in Fleisch und Blut übergegangen, daß es ihr schwerer wird, still zu sitzen, als die härtesten Arbeiten zu verrichten. [Te. 132.]

Es erübrigt noch, die herangezogenen Zolaschen Romane auf Bemerkungen über die Religiosität der Bauern hin zu untersuchen. Zola behauptet, daß der Bauer nicht in die Kirche geht. [Te. 152.] Auch über die Lehren der Kirche setzt der Bauer sich meist hinweg. Marianne hat

[1]) FdR. 40. In Macquart haben wir einen Typ, der vom Arbeiter zum Bauer wird. In weniger als einem Jahr ist er ein guter Ackerknecht. „Il paraissait né pour les champs, avec sa lenteur sage, son amour du travail reglé, ce tempérament de boeuf de labour." Te. 90s. [2]) Te. 17. — Eine Ausnahme ist allerdings Mouche, der 'mou au travail' ist und sein Land fast ganz herunterkommen läßt, ibd. 33.

für die Drohungen des Pfarrers, sie würde, wenn sie nichts für ihre Enkel tue, in die Hölle kommen, nur ein ungläubiges Lächeln [Te. 268.]; bei dem Hagelschlag ergeht sie sich in Gotteslästerungen; mit Steinen wirft sie gegen den Himmel, wie um Gott zu treffen. Auch Buteau lästert Gott, als Françoise durch das Los das Stück Land bekommen hat, welches sein Gebiet in zwei Teile teilt. [Te. 112. 386.] Das Betragen der Bauern, die in die Kirche gehen, ist nicht immer so, wie es sich geziemt. Françoise lacht und schwatzt mit den andern Mädchen; Bécu kommt in völlig betrunkenem Zustande zur Messe. [Te. 50. 51.] — Das Verhältnis zum Pfarrer ist nicht gerade erbauend: zwischen den Bauernweibern und dem Curé bestanden andauernd Streitigkeiten. Vor der Erstkommunion der Kinder kommt es zu einer wahren Schlacht, als der Pfarrer verlangt, die 5 Kinder sollten zu ihm nach Bazoches beichten kommen. [Te. 266.] Unter der großen Lauheit glimmt aber noch ein Fünkchen des alten Glaubens. Lise will, obgleich keiner aus der Familie überhaupt zur Kirche geht, doch ihr Kind getauft haben. [Te. 271.] Die Bécu sehen wir in ihrer Angst, daß ihr Sohn Soldat werden soll, im Gebet ihre Zuflucht zu Gott nehmen; aber sie schämt sich vor den Nachbaren und schleicht heimlich in die Kirche, wo sie auf den Knien Gott bittet, er möge ihren Sohn doch eine gute Nummer ziehen lassen. [Te. 451.]

Wirkliche Religiosität besitzt nur der Bauernsohn Jean Pache in „La Débâcle". Pache hat seinen Glauben bewahrt; im Lager zu Mülhausen finden ihn seine Kameraden hinter dem Zelt knien und beten; auf dem Marsch bekreuzt er sich vor jedem Kruzifix, das am Wege steht. [Déb. 24. 30.] Als seine Kameraden auf der Halbinsel von Iges in Kriegsgefangenschaft so vom Hunger gequält werden, daß sie ein Pferd zu töten versuchen, was ihnen aber aus Mangel an Messern nicht gelingen will, fällt er plötzlich auf seine Knie und stammelt inbrünstige Gebete zu Gott, er möge doch Mitleid haben mit dem armen Pferde, das so lange im Todeskampfe liegen müsse. [Déb. 451.]

Bäuerlichen Aberglauben finden wir an einigen wenigen Stellen erwähnt. Daß bei der Trauung der Françoise und Jeans der Pfarrer ohnmächtig vornüber fällt, ist den Umstehenden ein Zeichen, daß bald einer der Neuvermählten sterben müsse. [Te. 383.] In Bazoches gibt es auch einen Zauberer, der von der Bevölkerung viel in Anspruch genommen wird, weil er Wunden dadurch heilen kann, daß er darüber bläst und Zauberworte spricht. [Te. 383.] Von einer alten Frau glaubt man, daß sie eine Kuh in ein Wiesel verwandelt und einen Toten auferweckt hat. [Te. 45 s.] Will man einer schwangeren Frau die Leibesfrucht abtreiben, so hat man nur „à prendre la femme en lui traçant trois signes de croix sur le ventre en récitant un Ave à l'envers". [Te. 442.] Daß man dies wirklich glaubt, beweist der Versuch, den Buteau bei Françoise machen will. — Einen Leichnam zu berühren, hält Pache für gefährlich; er glaubt, daß er dann in Kürze sterben müsse. [Déb. 299.]

Das Gesamtbild, welches wir aus dieser Analyse der Charaktere der Zolaschen Bauern erhalten, ist etwa folgendes: Das Hauptlaster der Bevölkerung ist die Unsittlichkeit. Es gibt keinen Bauer in dem ganzen Roman (die alten Leute natürlich ausgenommen), der nicht einen tierischen Drang zur Befriedigung seiner sinnlichen Triebe hätte. Selbst das Verhalten der Françoise ist nur eine scheinbare Ausnahme, gibt sie doch bei ihrer Vergewaltigung durch Buteau deutlich zu erkennen, daß sie nicht so rein ist, wie man nach ihrem beständigen Sträuben glauben könnte. Mit der Unsittlichkeit verbindet Hyacinthe besonders eine abstoßende Unanständigkeit. Wie bei seinem Geschlechtsleben, so ist der Bauer auch in seinem Verhalten zu seinem Nächsten von einer bestialischen Roheit, die sich bei Lise Fouan und Buteau bis zur Unmenschlichkeit steigert. — Ein rücksichtsloser Egoismus, eine außerordentliche Halsstarrigkeit, eine enorme Verschlagenheit deuten auf das zweite große Laster der Bauern hin: die Habsucht. Im Zolaschen Roman finden wir eine ganze Reihe sehr scharf gezeichneter Typen krassen Geizes; nicht eine einzige Ausnahme läßt sich feststellen. — Die Erde

liegt dem Bauer ganz besonders am Herzen.[1]) Frömmigkeit ist bei keinem der Bauern der „Terre" zu konstatieren; es herrscht allgemeine Lauheit in religiöser Beziehung. Einen religiösen Typ finden wir nur in Jean Pache in der „Débâcle", und der ist von Zola so gezeichnet, daß er etwas übertrieben fromm erscheint.

Man kann nicht umhin, zu sagen, daß die Darstellung, die Zola vom Bauer der Beauce gibt, die denkbar ungünstigste ist. Tugenden hat auch kein einziger Bauer, alle dagegen haben Laster, und zwar solche, die man als allgemein und tief eingewurzelt bezeichnen muß. Ganz besonders fallen die geschlechtlichen Vergehungen auf. Es mag sein, daß Einrichtungen und Gebräuche, wie der, daß während der Erntezeit die fremden Schnitter auf dem Stroh bunt durcheinander schlafen, halb nackt, Mädchen, Frauen und Männer, die Leute geradezu zur Lasterhaftigkeit verführen,[2]) und wenn es richtig beobachtet ist, daß alte Leute wie Fouan so eigentümliche Anschauungen über sittliche Verfehlungen hegen,[3]) so wird man sich füglich nicht wundern, wenn die jungen Leute danach handeln. Gleichwohl wird es einem schwer, an all diese sittlichen Verfehlungen der Bauern zu glauben; besonders ist die Vergewaltigung der Françoise durch Buteau mit allen ihren Nebenumständen höchst unwahrscheinlich.

So kann man denn mit Recht fragen, ob Zolas Bauern glaubwürdig sind; und weiter taucht die Frage auf: War denn Zola überhaupt in der Lage, uns ein naturgetreues Bild von der Landbevölkerung zu geben? — Über die Richtigkeit der Darstellung der Bauern von Zola urteilt man sehr verschieden. Pajot [a. a. O. 53] glaubt von der „Terre" behaupten zu können: „Pour qui connaît le paysan, presque toutes les scènes sont d'une vérité saisissante". Lepelletier kommt, wenn er auch Zola eine Reihe von

[1]) Nur Hyacinthe hat seit seiner Militärzeit den Geschmack am Ackerbau verloren, und Erneste Delhomme zieht aus Dünkelhaftigkeit in die Stadt. [2]) Dieser Umstand gestattet Jean Macquart z. B. die Annäherung an die Schnitterin. Te. 234. [3]) Daß Françoise ihre Unschuld verloren hat, ist dem alten Fouan gleich, wofern sie nur nicht schwanger ist, Te. 295.

Fehlern vorwirft, doch zu dem Schluß: „Les personnages de Zola (in der „Terre") ne sont pas des monstres façonnés à plaisir et pour effrayer les gens. Ils sont très humains, très vraisemblables. Ils sont fréquents dans la réalité. . . . Les actes et les pensées de ces boeufs de labour, comme Zola les a reproduits, sont acceptables et normaux".[1]) — Anderer Meinung ist ein Landarzt Dr. Fournier, dessen Brief Anatole France in seiner „Vie littéraire"[2]) mitteilt. Wir lesen dort folgende bezeichnende Stelle aus der Beurteilung der „Terre" seitens des Arztes: „Mais ce que j'ai lu de la „Terre" me prouve, à moi qui vis depuis vingt ans avec les paysans,[3]) que M. Zola n'a jamais fréquenté les gens de la campagne." — Einige interessante Äußerungen von Leuten aus der Gegend, wo Zolas Roman spielt, enthält folgender Artikel der Vossischen Zeitung:[4]) „Die Erde" im Pariser Theater St. Antoine regte einen Pariser Journalisten zu der Untersuchung an, ob der Zolasche Roman, nach dem das Stück gearbeitet ist, die bäuerlichen Zustände in Frankreich, namentlich in der Landschaft Beauce, in der Zola seine Studien gemacht hat, getreu wiedergibt. Der Journalist reiste in die Gegend und setzte sich mit dem Pfarrer, dem Maire, dem Arzt und dem Notar von Cloyes, wo Zola vor 16 Jahren unbeachtet weilte, ins Einvernehmen. „Es ist etwas Wahres darin", sagte der Pfarrer. „Ich habe den Roman ganz gelesen. Sehen wir freilich von den unheilvollen Geschichten ab; sie sind Ausnahmen, man verbrennt seinen alten Vater nicht täglich . . . aber wenn die Pflicht Geld kostet . . : . sucht man ihr auszuweichen. Man ist undankbar. Man besitzt aber die Klugheit, die Gendarmen zu vermeiden, man begeht keine Straftaten. Die Verbrechen sind unbekannt, aber auch gewisse Gefühle, die man haben sollte. Man erzieht die Kleinen anständig, man ist weniger geduldig gegen die Alten. Die Sitten wünschte ich strenger . . . .

[1]) Edmond Lepelletier: Émile Zola, sa vie, son oeuvre. Paris 1908, p. 340s. [2]) A. France, La Vie littéraire I. Paris 1888, p. 230s. [3]) Allerdings geht hieraus nicht hervor, ob es die Bauern der Beauce sind! [4]) Voss. Ztg., Jan. 1902; die Nr. ist mir nicht bekannt.

Die Frau betrinkt sich oft, und dadurch entsteht Zwietracht überall, in der Stadt oder auf dem Lande." Der Maire meinte, Zola habe „Ungenauigkeiten" über die Gegend geschrieben. „Wir sind nicht so . . . . Wo hat er in 20 Meilen in der Runde eine ähnliche Schmutzigkeit wie die Szene der Schändung von Françoise oder die schreckliche Szene des von seinen Kindern beraubten und lebendig verbrannten Vater Fouan gesehen? Niemals ist seit Menschengedenken in der Gegend ein ähnliches Verbrechen begangen worden. Ja, man trinkt, aber das wird besser, man findet weniger Trunkenbolde auf den Straßen. Der Egoismus panzert leider die Herzen und läßt sie vertrocknen. Aber bei uns stirbt man nicht vor Hunger; das ist soziale Pflicht. Der Vater Fouan hieß Philipp und ist gerade gestern begraben worden. Sein Schwiegersohn hatte seine Habe verschwendet, aber seine Tochter arbeitete schwer, nahm ihn zu sich, pflegte ihn und schützte ihn gegen den Tod, so gut sie konnte. Das ganze Land, das von dem Leichenbegängnis zurückkehrte, ist noch von den Tränen bewegt, die sie auf seinem Grabe vergossen hat." Der Arzt, Doktor Grillère meinte: „Es ist die Gegend, und es sind auch die allgemeinen Züge des Bauern. Ich kenne La Grande, Françoise und Delhomme, aber die Brutalitäten eines Buteau, die Alten, die auf den Wegen umherirren, weil die Kinder sie schlagen und berauben — das gibt es nicht. Es gibt kein ehrlicheres Land als die Provinz Beauce; Zola gebraucht eine tragische Handlung und hat sie erfunden". Der Notar antwortet auf die Frage, ob die fälligen Renten bezahlt werden: „Niemals bin ich Zeuge einer Lage gewesen, die der des Vater Fouan ähnelt. Seit fünfzig Jahren haben die vorzeitigen Teilungen, die Abtretungen von Gütern die Bauern der Provinz Beauce auch nicht einmal in Diebe, Mörder oder selbst nur schlechte Zahler verwandelt . . . .".

Was soll man nun glauben? Hat Zola mit seiner Schilderung das Richtige getroffen oder nicht? — Bei unbefangenem Lesen muß man unbedingt zu der Ansicht kommen, daß Zola in hohem Maße übertrieben hat. Unmöglich

kann man annehmen, daß der Bauer, so wie ihn uns Zola schildert, der Typ des Durchschnittsbauern des französischen Mittellandes ist. Selbst wenn, wie Vizetelly[1]) bemerkt, die Statistik eine große Anzahl von Morden und anderen schweren Verbrechen gerade der Landbevölkerung zur Last legt, war Zola, wünschte er, daß seine Schilderung lebenswahr blieb, keineswegs berechtigt, so einseitig die Fehler und Laster hervorzuheben.

Warum er dies tat, ob er wirklich glaubte, die Bauern seien so, wie er sie schilderte, ob er die „Terre" aus Spekulation oder aus Freude an den lasziven Szenen — wie man ihm vorgeworfen hat[2]) —, eine Frage, die bei Zolas Anhängern und Gegnern einen häßlichen Streit hervorrief, läßt sich mit Bestimmtheit nicht entscheiden. Ich meinerseits glaube aus der Darstellung in der „Terre" entnehmen zu dürfen, daß Zola von der Schlechtigkeit der Bauern überzeugt war. — Ob Zola allerdings darin recht hatte, ist wieder eine Sache für sich. Es ist bekannt, daß Zola Pariser war, daß er also von vornherein keine Kenntnisse des Lebens und Charakters der Landbevölkerung besaß. Um also einen Roman über die Bauern schreiben zu können, mußte er das Leben auf dem Lande mit eigenen Augen studieren. Das tat er denn auch. In einem Brief aus Châteaudun vom 6. Mai 1886[3]) schreibt Zola an H. Céard, daß er am Tage vorher den Ort gefunden habe, wohin er den Schauplatz der „Terre" verlegen wolle, stellt aber seine Rückkehr schon für den nächsten Dienstag in Aussicht. Ob er nun schon nach 8tägigem Aufenthalt in der Beauce oder erst nach vier Wochen zurückkehrte, wie man aus Vizetellys Darstellung [a. a. O. 187.] annehmen muß, ist im Grunde nicht von Bedeutung. Auch ein Aufenthalt von 4 Wochen ist entschieden zu kurz, um eine Menschenklasse, der man bisher völlig fremd gegenübergestanden

[1]) E. A. Vizetelly, Emile Zola, Sein Leben und seine Werke. Aus dem Englischen übersetzt von Hedda Möller-Bruck. Berlin 1905, p. 257.
[2]) So im Manifeste des Cinq, abgedruckt bei Lepelletier a. a. O. 343—347.
[3]) E. Zola, Correspondance: Les Lettres et les Arts. 2e mille. Paris 1908, p. 270 s.

hat, durch und durch kennen zu lernen, zumal, wenn man bedenkt, daß der Bauer sich dem Städter gegenüber, besonders wenn er weiß, daß er mit Fleiß beobachtet wird, sehr verschließt. Diese Erwägung, verbunden mit dem Eindruck, den wir bei unbefangenem Lesen der „Terre" erhalten, und schließlich die Tatsache, daß Zolas Darstellung in scharfem Gegensatz zu den andern Bauernromanschriftstellern (mit Ausnahme der Nachahmer Zolas natürlich) steht, berechtigten uns vollauf zu der Annahme, daß die Charakteristik der Zolaschen Bauern keine allgemein gültige sein kann, daß wir sie also bei der Gesamtbetrachtung nur mit größter Einschränkung benützen können.

§ 13.

Maupassant und die andern Naturalisten.

Guy de Maupassant:[1]) Une Vie. 1883.
„ „ „ Toine. 1886.
„ „ „ Le Rosier de Mme Husson 1888.[2])
„ „ „ Histoire d'une Fille de Ferme. 1889.[3])
Nicolas Beauduin: La Terre Mère. 1905.
Jean Revel:[4]) Terriens. 1906.
Nonce Casanova: La Vache. 1906.
Charles-Henry Hirsch: Un vieux Bougre. 1908.

Stark von Zola beeinflußt ist Guy de Maupassant, der uns in seinen Erzählungen mehrfach den Bauer vorführt,

[1]) 1850—1893. [2]) Daraus: Une Vente. L'Odyssée d'une Fille. La Martine. [3]) Daraus: Histoire d'une Fille de Ferme. Le Vieux. Histoire vraie. [4]) Pseudonym für Paul Toutain, geb. 1848 in Conteville (Eure). Seine 'Rustres' (1898) waren z. Z. im Buchhandel nicht erhältlich. [5]) Daraus: La Frarie. J'i dix-huit ans. Adjugé. Le Taupier. En Brothonne

vor allem in seinen Novellen, dann auch episodisch in seinem Roman „Une Vie". Die als Schüler Zolas bekannten Romanschriftsteller entnehmen ihre Stoffe städtischen Milieus, kommen also für unsere Untersuchung nicht in Frage. Aber neben den sich als Schüler Zolas bekennenden Schriftstellern gibt es noch eine Reihe von Autoren, deren Romane das spezifische Kennzeichen eines naturalistischen Romanes haben, nämlich „la recherche du scabreux, de l'obscène, du repoussant physique dans les sujets et dans les détails".[1]) Mehrere dieser Romanciers schildern in ihren Werken die ländliche Bevölkerung, so Beauduin in seiner „Terre Mère", Revel in seinen Novellensammlungen „Rustres" und „Terriens", Casanova in seiner „Vache" und Ch.-H. Hirsch in „Un vieux Bougre".

Wie bei Zola, so nimmt auch bei den anderen Naturalisten die Moralität die erste Stelle in der Charakteristik der Bauern ein. Der Darstellung Maupassants zufolge ist die Sittlichkeit in der Normandie nicht gerade groß. In „Une Vie" finden wir eine bezeichnende Stelle: „La fille des Couillard venait d'avoir un enfant et le mariage allait avoir lieu. La servante des Martin, une orpheline, était grosse; une voisine âgée de quinze ans était grosse; une veuve, une pauvre femme boiteuse et sordide qu'on appelait la Crotte, tant sa saleté paraissait horrible, était grosse. A tout moment on apprenait une grossesse nouvelle, ou bien quelque fredaine d'une fille, d'une paysanne mariée et mère de famille ou de quelque riche fermier respecté." [UV. 203.] Der Bäcker des Ortes überrascht seine Frau mit dem Schmied im Backofen und verschließt die Tür, so daß das chebrecherische Paar fast erstickt wäre. [UV. 204.] Der alte Pfarrer, der seine Bauern genau kennt, gibt uns eine sehr charakteristische Schilderung: „Que voulez-vous? elles (die Mädchen) sont toutes comme ça dans le pays. C'est une désolation, mais on n'y peut rien, et il faut bien un peu d'indulgence pour les faiblesses de la nature. Elles ne se marient jamais sans être enceintes . . . Jusqu'aux

[1]) Gilbert, a. a. O. 432.

enfants qui s'en mêlent. N'ai-je pas trouvé, l'an dernier, dans le cimetière, deux petits du catéchisme, le garçon et la fille! J'ai prévenu les parents. Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu? 'Que voulez-vous, Monsieur le curé, c'est pas nous, qui leur avons appris ces saletés-là, j'y pouvons rien!'" [UV. 161 s.] Und ähnlich beschreibt auch der neue Pfarrer die Unsittlichkeit der Landleute: „Les femmes n'ont guère de conduite. Les filles ne passent à l'église pour le mariage qu'après avoir fait un pèlerinage à Notre-Dame du Gros-Ventre". [UV. 236.] Der Fehltritt der Rosalie in „Une Vie" und der der Rose in der „Histoire d'une Fille de Ferme" sind zwei Beispiele, die Maupassant zur Erläuterung obiger Schilderung weiter ausführt. Auch bei den andern Naturalisten finden wir die aus Maupassant zitierten Stellen bestätigt, und zwar durch den Vater Frumence, die Nigeotte und Bouffe-Bouses in der „Vache" [Va. 146. 168. 129.], durch die Blondel, die Goblotte, Pivain und Justin in den „Terriens". [Terr. 45. 99.] Eine servante-maîtresse hält Jacques Moulin [Terr. 123] in „Adjugé" und Jean Bigre in der „Frarie".[1]) Rose wird nur durch die Eigenmächtigkeit Vallins zur servante-maîtresse. [HdFdF. 35.] Einen Versuch, seine 16jährige Magd zur servante-maîtresse zu machen, unternimmt Lerable in der „Odyssée d'une Fille". [RdMH. 279.] Den alten bäuerlichen Wollüstling sehen wir in Gaspard, den jungen Anfänger in Jean Rubeau. [VB. 239 ss.] — Der Ehebruch ist ziemlich häufig. Außer dem schon erwähnten Fall der Bäckerin in „Une Vie" finden wir erwähnt, daß die Frau Blondel, „celle qui personnifiait l'éternelle hantise du viril, qui incarnait la folie sexuelle" [Terr. 45], Désir Baucher in „Adjugé" [Terr. 118], Frau Claquesard in „Le Taupier" [Terr. 211], Bouffe-Bouses und die Nigeotte in „La Vache" Ehebruch treiben. Bei letzterem besonders ist das ehebrecherische Treiben schamlos. Begnügte sich Bouffe-Bouses zuerst, Nigeotte in ihrem Hause zu besuchen, so küßt er sie bald am

[1]) Bigre steht auf dem sonderbaren Standpunkt: „. . . c'est pas ben moral, mais c'est si commode." Terr. 31.

Krankenbett seiner Frau selbst; ja, er gibt es sogar der todkranken Baptistine zu, daß er mit der Nigeotte ein Verhältnis hat, und begründet es: „vaut mieux ça que d'aller vouèr les dames à la ville, pâ'c' qu' la Nigeotte c'est la grande amie à not' femme, et c'est presque comm' si ça n'sortait point d' la maison . . . T'vois ben qu'j'a acor' d' bonnes idées vis-à-vis d' toué! . . Faut ben qu' la Nature all' s' soulage quoué! . . . J'peux point c'pendant en faire des r'liques de c't' affaire-là, t'comprends bien, j' pense . . . Du moment qu' ça m' trifouille trop fort, j' la fous à la porte et pis v' là tout." [Va. 277.] Tags darauf geht er dann zur Nigeotte, um Bouillon für Baptistine zu holen, bleibt aber den ganzen Tag und die Nacht bei der Witwe und vergißt seine daheim hungernde kranke Frau völlig. [Va. 284.] — Bezeichnend für die Moralität der Landbevölkerung ist Revels Novelle „J'i dix-huit ans." Die Goblotte fährt ihre Tochter, die sie mit Pivain aus dem Straßengraben gescheucht hat, wütend an, wird aber nachsichtig, nachdem sie selbst dem Don Juan des Dorfes unterlegen ist. [Terr. 108.] — Ganz richtig dürfte Revel in seiner „Frarie" die wirkliche Gesinnung der Bäuerinnen erkannt haben, wenn er gelegentlich der Wiedereinführung neuer Sittlichkeits- und Keuschheitsgesetze seitens der Bruderschaft sagt: „Pour la forme seulement, dames et demoiselles avaient fait mine d'approuver la restauration des lois de décence, de réserve: mais, au fond, ces admirables et fécondes matrones, ayant conscience de leur fonction ici-bas, ne tenaient pas tant que cela à être respectées". [Terr. 82.] — Einen recht sonderbaren Fall von Immoralität erzählt Maupassant in „Une Vente". Brument hat Geld nötig und ist bereit, gegen eine entsprechende Vergütung seine Frau an Cornu abzutreten.[1]) — All diesen unsittlichen Bauern gegenüber finden wir nur eine Ausnahme: den alten Fru-

[1]) RdMH. 129—146. Sehr komisch ist es, daß die beiden Bauern den Wert der (übrigens schon alten) Frau nach ihrem Körpermaß feststellen: sie lassen sie sich ausziehen und stecken die ahnungslose Alte in ein großes Faß kalten Wassers; nach dem verdrängten Wasser berechnen sie dann den Wert.

mence; er ist zwar auch in seiner Jugend kein Tugendbold gewesen, allein als er hört, daß seine Tochter durch eine voreheliche Schwangerschaft den Namen der Familie befleckt hat, ist er so unglücklich, daß er sich selbst das Leben nimmt. [Va. 180.]

Neben der Unsittlichkeit finden wir bei den Bauern im naturalistischen Roman besonders stark den Geiz ausgeprägt. Uneigennützig ist die Sparsamkeit der Rosalie in „Une Vie", ähnlich wie die der Jeanne bei G. Sand. Mlle de Lamare will das Mädchen mit nach Paris nehmen, wo sie ihren Sohn besuchen will, aber diese schlägt das Angebot ab, „um die Kosten der Reise nicht zu erhöhen". [UV. 317.] — Baptistine bestreicht beim Abendessen die Brotschnitten nur sehr dünn mit Butter. [Va. 124.] — Chicot in „Le Vieux" scharrt die Brotkrümchen sorgsam zusammen und ißt sie. [HdFdF. 100.] Frau Chicot ist untröstlich, daß sie den Bauern, die zur Beerdigung des Vaters gekommen sind, so viel Apfelwein aus dem Keller holen muß. Das ärgert sie um so mehr, da der Vater noch gar nicht tot ist,[1]) und sie also einige Tage nachher, als der Vater wirklich gestorben ist, neues Gebäck und neuen Wein geben muß. [HdFdF. 109 s.] — Vavasseur in der „Frarie" gilt als äußerst knauserig. „Il couperait un liard en quatre", „Il n'a jamais voulu se marier parce que le ‚sesque' ça coûte trop cher", so charakterisieren ihn die Bauern. Und wenn er sich entschließt, der ganzen Bruderschaft einen „flip général" anzubieten, so tut er das nur, um von den Bauern zum Vorstand gewählt zu werden. [Terr. 18.] — Einen ganz vorzüglichen Typ hat Casanova in Bouffe-Bouses gezeichnet. Durch lange Arbeit hat sich der junge Bauer 300 Francs erspart; sein ganzes Glück besteht darin, diese abends zu zählen. [Va. 33.] Um die 7 Francs, die das Auswerfen eines Grabes kostet, zu sparen, gräbt er sowohl für den alten Frumence wie für seine Frau das Grab selbst [Va. 186. 294.]; auch den Sarg für seine Frau macht er aus Geiz selbst, und zwar nimmt er dazu die Bretter eines

[1]) Im Glauben nämlich, der Alte werde bis dahin tot sein, hat sie schon die Verwandten zum Begräbnis bestellt.

alten Schweinestalles. [Va. 294.] Daß Baptistine ihrem verstorbenen Vater einen Grabstein will setzen lassen, duldet er nicht wegen der hohen Kosten; ja, darüber schon ist er höchst unwillig, daß sie ein kleines Schild für 11 Sous zum Schmucke des Grabes gekauft hat. [Va. 194. 219.] Bei seiner Hochzeit ist er noch zu geizig, die Gäste, wie es Sitte ist, in die Wirtschaft zu führen, und sagt deshalb: „C'en est-y ça eune noce d'soleil! . . L'biau temps qu'i fait, hein, la compagnie! Ça s'rait vraiment ben dommage de n'point en profiter. J' propose eune promenade su' la grand'route . . . Ça vous va-t-y?“ [Va. 197.] Und während sich alle Bauern beim Hochzeitsmahl vor Lachen schütteln, daß die Nigeotte dem Vater Nomois Senf ins Gesicht gestrichen hat, sitzt Bouffe-Bouses da und ärgert sich, daß die Hochzeit ihn 20 Francs gekostet hat. [Va. 207.] — Gaspard, der vieux Bougre, ein 75jähriger Bauer, verbirgt sein Geld meist an den Kilometersteinen, einmal auch in einem alten Kessel. [VB. 251.] Auch sein größtes Vergnügen ist es, im Geld herumzuwühlen. Als er in Paris in der Wohnung der Geliebten seines Enkels Michel warten muß, nimmt er seinen Geldsack heraus, befühlt ihn, wirft sich aufs Bett und zerreißt die Hülle mit den Zähnen. „Les pièces se répandirent. Sa bouche les baisa et ses mains convulsives les serraient par poignées.“ [VB. 63.] Auch an anderer Stelle finden wir seine Liebe zum Gelde erwähnt: „il sortit le sac. Il l'éleva dans l'air lumineux, il l'admira, le pétrit de ses doigts secs, et même il le flaira . . . il baisa le chiffon pour atteindre les pièces entassées dedans et dont il voyait luire certaines à travers la trame usée“ [VB. 245.], und „il recueillait dans ses mains les louis jaunes qu'il laissait échapper un à un, avec parcimonie, après les avoir touchés de ses lèvres en feu.“ [VB. 247.] Er überwindet seinen Geiz so weit, daß er Mlle Youyou, die sich ihm, dem Greise, nicht hingeben will, eine Hand voll Geldstücke hinhält. Sie will nicht. Er legt noch einige Stücke hinzu. Aber jetzt streckt er den Arm nur halb vor, da ihn das viele Geld doch reut und er fürchtet, daß die Kokotte zu schnell zugreift. [VB. 71.] Youyou geht in ihr Zimmer, und der Alte folgt ihr, demütig

bittend, ihr seinen ganzen Hut voll Geld anbietend. Der Hut fällt hin, und alles Geld rollt am Boden umher. Da ist Gaspard sofort nüchtern. Er jagt Youyou aus dem Zimmer, verschließt die Tür und sucht sein Geld wieder zusammen. „A quatre pattes, dans la position d'une bête, l'ancien tâtait le plancher. Chaque pièce rencontrée, il la portait à sa bouche pour éviter une perte de temps. La sensation froide du métal lui était raffraîchissante, et il poursuivait la recherche avec hâte" [VB. 72.], bis er schließlich liegen bleibt und einschläft. Und als er später, von Youyou betrogen, sein Verhältnis mit der Dirne löst, herrscht nurmehr der Geiz ganz allein in seinem Herzen: „J'aime p'us qu' mon argent", ruft er Youyou nach. [VB. 254.]

Mit dem Geiz verbindet sich beim Bauer auch oft die Habsucht. Diese treibt ihn mitunter zu unehrlichen Handlungen. So stehlen die Bauern in „Le Taupier" dem Maulwurffänger Fallen, ja, einige haben sogar die Frechheit, zu sagen, sie hätten sie im voraus bezahlt. [Terr. 171 s.] Claquesard nützt die Blöße, die Beuze sich dadurch, daß er den Bauer seine Liebe zu der Claquesard hat merken lassen, gegeben hat, aus, indem er andauernd Fallen von ihm verlangt. [Terr. 188.] — Unter der Einwirkung der Habsucht sieht der Bauer bei einer Heirat auf eine gute Mitgift. Désiré Lecoq ist bereit, die von Herrn de Lamare entehrte Rosalie zu heiraten, als der Baron ihm versichert, daß er dem Mädchen einen Pachthof im Werte von 20 000 Francs als Mitgift geben werde. [UV. 183.] Ganz ähnlich handelt Paumelle in der „Histoire vraie". Er heiratet die von Varnetot verführte Rose gegen die Versicherung Varnetots, daß die Hütte und das Land, welches er dem Mädchen als Mitgift geben wolle, nach dem Tode der Rose ihm gehören solle. [HdFdF. 149.] — Bouffe-Bouses heiratet sozusagen überhaupt nicht Baptistine, sondern die schöne Kuh, die das Mädchen als Mitgift bekommen wird. In der Brautnacht geht er nicht zu seiner Frau, sondern zu seiner Kuh in den Stall. „Il la contempla, l'âme secouée en une nutation d'extase, de vertige. Qu'elle était belle!" [Va. 212.] Er ist ganz in der

Betrachtung der Kuh versunken, als ihn plötzlich seine Frau weckt, die ihn vergebens in der Kammer erwartet hat. Er fährt herum, erblickt Baptistine, und jetzt fällt ihm erst ein, daß er auch eine Frau hat: „Nom de bon Dieu! C'est drôle! J' pensions pus qu' j'avions aussi eune femme pardessus l'marché!" [Va. 214.] Nun will er nicht im Zimmer, sondern im Stall seine Brautnacht feiern. Er stürzt sich wie ein Tier auf Baptistine und wirft sie zu Boden: „Il jetait de petits cris sourds, des hans de triomphe, sans cesser de fixer les yeux de la vache, dont la lueur placide lui semblait illuminer l'infini de sa félicité." [Va. 215.]

Bouffe-Bouses liebt die Kuh gewiß in erster Linie, weil sie ein kleines Vermögen darstellt,[1]) aber er hegt sicher auch eine tiefe Neigung zu ihr, weil sie ein so schönes Tier ist; wie klopft ihm das Herz, als er die schöne Kuh zum ersten Male auf der Weide sieht! [Va. 10.] Daß Simon mit seiner Liebe zum Vieh auch eine große Freude an der Erde verbindet, ist ganz selbstverständlich. — Auch Michel hängt sehr an seiner Scholle: als Soldat denkt er beständig an das Land. Im Zimmer der Rubis sieht er eine Chromolithographie von Millets „Angelus" und ruft begeistert aus: „Ah, nom de Dieu, c'est bien ça, mes champs!" und enthusiastisch erzählt er dem Pariser Vorortmädchen von seinem Dorf, dem wogenden Getreide. [VB. 15. 16.] Die Sehnsucht nach dem Lande, den Feldarbeiten, dem Erdgeruch, läßt ihm auch nach Beendigung seiner Dienstzeit keine Ruhe und treibt ihn schließlich wieder in seine Heimat.[2])

Liebe zur Erde als auch Habsucht sind es, die den Bauer dazu treiben, möglichst viel Land zu erwerben. Chedru hat sein ganzes Leben lang gekargt, um sich ein Gütchen erwerben zu können. [Terr. 161.] — Mitunter führt dieses Streben den Bauer sogar zu verbrecherischem Tun. Die Burdhe in Beauduins Roman haben seit Generationen alles Land aufgekauft, was zu verkaufen war. So

---

[1]) Deshalb zittert er vor Verzweiflung, als der Tierarzt ihm sagt, es stehe schlimm mit der Kuh. Va. 250. [2]) VB. 131. — Demgegenüber sehen wir in Vavasseur einen Bauer, der, zum Vorstand der Bruderschaft gewählt, seine Feldarbeit aufgibt, um sich ganz seinen religiösen Träumereien hinzugeben. Terr. 87.

ist allmählich die ganze Umgebung des Dorfes in die Hände dieser Bauernfamilie gefallen; nur das Gebiet des verfallenen Schlosses des Grafen Odin gehört ihnen noch nicht. Burdhes, des gegenwärtigen Besitzers des Hofes, innigster Wunsch ist es, das Land und die Ruine in seinen Besitz zu bringen und das ganze Gebiet in Ackerland zu verwandeln. Aber Odin will sein Land nicht verkaufen. Da treibt die Landgier den Bauer dazu, sich auf dem Wege der Gewalt in den Besitz des Stückes Erde zu setzen: er zwingt den alten Grafen mit vorgehaltenem Revolver, den Kaufakt über die Abtretung der Ruine und des dazu gehörigen Gebietes zu unterschreiben. [TM. 2.] — Als echter Bauer wünscht Burdhe natürlich auch, daß das Gut, das er von seinen Vätern ererbt hat, nach seinem Tode im Besitz der Familie bleibt. Daß er nun aber nur eine Tochter hat, bekümmert ihn sehr, da so sein Gut ja an einen Bauer anderen Namens fallen wird. [TM. 50.]

In der Erreichung ihres Zieles, die ganze Umgebung in ihre Hände zu bringen, zeigen die Burdhe eine große Hartnäckigkeit; ja, einzig dieser letzteren verdanken sie ihren Besitz. [TM. 44.] Große Zähigkeit entwickelt auch Georoasse. Als er hört, daß Burdhe demjenigen seine Tochter zur Frau geben will, der den verfallenen Turm dem Boden gleichmacht, faßt er den Plan, den Donjon zu zerstören. Der Turm wird inwendig von einem festen Holzgerüst gestützt. Georoasse schleppt Steine heran, verstopft die Löcher unten im Turm, macht eine Bresche und zündet das Holzgerüst an. Der heftige Zugwind, der in dem Turm entsteht, entfacht das Feuer: das Holzgerüst brennt, und der Turm fällt, seiner Stütze beraubt, zusammen. Der Bauernbursch hat sein Ziel erreicht; leider findet er seine Belohnung nicht: Donnatienne ist nämlich inzwischen gegen den Willen des Vaters ins Kloster gegangen; aus Verzweiflung darüber gibt sich Georoasse selbst den Tod.“ [TM. XII. XIII.]

Im Gefolge der Habsucht finden wir mehrfach die Roheit. Ein charakteristisches Beispiel für den rücksichtslosrohen Bauer zeichnet Casanova in Bouffe-Bouses. Daß

Baptistine während ihrer Schwangerschaft zu Hause den ganzen Tag arbeitet, ist Simon noch nicht genug, er schickt sie sogar noch zu andern Leuten waschen. [Va. 224.] Willig gehorcht ihm seine Frau; aber die Folgen dieser Überanstrengung zeigen sich bald: Baptistine kommt mit einer Frühgeburt nieder und wird schwer krank. Ohne jede Rücksicht auf ihren Zustand fährt Bouffe-Bouses sie an: „Sacrée fumelle! All' n'est seulement point capable ed' m' fabriquer un vrai éfant!" [Va. 228.], aber er freut sich innerlich, daß das Kind nicht lebt: „Sommes ben assez nombreux dans la famille a m' semble! N'y a pas besoin qu'i' en vienne d'nouveaux pour rogner la pitance aux aut's." [Va. 229.] Er schämt sich nicht, von seiner Frau zu verlangen, daß sie alsbald nach der Niederkunft wieder an die Arbeit gehen soll, und gönnt ihr keine Erholung. [Va. 232.] So kommt es, daß die Frau in kurzer Zeit todkrank ist. Aber Bouffe-Bouses denkt nicht daran, einen Arzt holen zu lassen, weil ihm das zu teuer ist. Doch als auch die Kuh erkrankt, schickt er zum maître Gronnire, dem Tierarzt. Dieser kommt, sieht den elenden Zustand der Tistine und untersucht sie. Simon steht dabei, ohne Mitleid für seine Frau, nur um die Kuh bekümmert; er kann es nicht abwarten, bis Gronnire Baptistine untersucht hat und bittet den Arzt stammelnd, er möge doch nach der Kuh sehen. [Va. 249.] Baptistine muß sich zu Bett legen; von Tag zu Tag geht es mehr mit ihr bergab. Simon erwartet ihren baldigen Tod und bereitet sich auf seine Weise darauf vor. Da er die Absicht hat, zu der Nigeotte zu ziehen, verkauft er alles, selbst das Bett, in dem seine Frau mit dem Tode ringt. Der Händler will das Bett mitnehmen, so muß denn Baptistine ihre letzten Tage auf einem Haufen alter Kleider, den ihr Bouffe-Bouses als Bett hergerichtet, während er selbst bei der Nigeotte schläft, verbringen. Schließlich kann er den Tod seiner Frau nicht mehr erwarten. „C'est pas de bon sens ed' faire attend' les gens de c'te manière", sagt er zu seiner sterbenden Frau, „faut que j'm'en r'tourne après-demain à la fouère . . . Arrangê-toué comm' tu pourras. T'as pas b'soin d'compagnie pou'

passer à c'que j'suppose! Quand j'serons d'retour j'te ferons mett' dans l'champ aux navets" [Va 290.], und fährt dann fort: „Si t'avais l'caractère ben formé, t' pourrais ben y aller toute seule et t'fourrer dans l' trou sans l' besoin des aut's." [Va. 291.] Der Gedanke, daß ihn die Krankheit noch viel Geld kosten kann, bringt ihn in Verzweiflung. „Si ce s'rait pas la peur des salops du tribunal, j'te foutrions à c't' heure dans la fosse au purin." Ohne irgendwelche Scheu schlägt er ihr, die jeden Augenblick sterben kann, vor, am Flusse zu waschen, damit er durch ihren Verdienst wieder auf seine Kosten kommt. [Va. 292.] — Nicht so roh in seinen Worten, desto furchtbarer aber in seinen Taten ist der alte Gaspard. Auf seinen abenteuerlichen Fahrten hat er viele Gewalttaten begangen, aber er kennt keine Reue. [VB. 271.] Auf das Land zurückgekehrt hat er, wie wir schon sahen, nur ein Laster, den Geiz. Dieser treibt ihn zu den beiden Akten roher Gewalttätigkeit, die wir im Roman lesen. Als er Michel an einem Kilometerstein Geld eingraben sieht, zwingt er ihn mit gezücktem Messer, es ihm zu geben, und später ermordet er ihn, da er glaubt, Michel wolle ihn bestehlen. [VB. 245. 281.] — Roh ist auch die Mutter Toine. Ihr Mann ist paralytisch und ans Bett gefesselt. Sie gönnt ihm nicht das Vergnügen, sich mit seinen Freunden durch Spielen die Zeit zu vertreiben, sondern zwingt ihn zu völligem Stilleliegen: unter Androhung der Speiseentziehung legt sie ihm eine Reihe Hühnereier ins Bett, die er ausbrüten soll. Als er bei dieser Prozedur ein Ei zerbrochen hat, prügelt sie ihn ohne Erbarmen durch.[1]) — Einen Fall roher Pietätlosigkeit erzählt Maupassant in der Novelle „Le Vieux". Der alte Chicot liegt im Todeskampf. Der Sohn und seine Frau, die sein Ende nicht

[1]) Toine 14—16. — Die Sucht, Land zu besitzen, erstickt in Chedru und Baucher in 'Adjugé' jedes Gefühl im Herzen. Aus Ärger darüber, daß Chedru das Gütchen, auf das er spekulierte, erstanden hat, greift er ihn ohne weiteren Grund mit der Heugabel an und durchsticht seinen Arm. Da erwacht auch in Chedru die Wut. Mit seiner Sense verteidigt er sich und schneidet Baucher den linken Fuß glatt ab. Terr. 162—165.

erwarten können, rufen die Leute schon zur Beerdigung zusammen, obgleich der Alte noch gar nicht tot ist. [HdFdF. 99 ss.] — Auch sonst finden wir nirgends die Liebe der Kinder zu ihren Eltern erwähnt. Selbst Donatienne Burdhe, ein sonst sehr braves Mädchen, trotzt dem Willen ihres Vaters, der nicht haben will, daß sie in ein Kloster eintritt, und hat so die Verantwortung dafür zu tragen, daß Burdhe aus Kummer über ihr eigenmächtiges Verlassen des Bauernhofes stirbt. [TM. XIII.]

Wohl aber ist bei dem alten Frumence die Liebe zu seinem Kinde stark ausgeprägt: daß seine Tochter weint, bricht ihm fast das Herz: „Que j'aurions cent fois mieux aimé perd' deux acres ed' terrain que d' voir c'te vilaine eau-là dans tes j'lis yeux." [Va. 112.] — Große Anhänglichkeit an ihre Herrschaft zeigt Rosalie in „Une Vie". Die Magd verläßt ihre Herrin auch in den Stunden der Prüfung nicht; als Jeanne beim Begräbnis ihrer letzten Verwandten ohnmächtig hinsinkt, nimmt Rosalie sich ihrer an und sorgt für sie. [UV. 286.] Um der Gräfin den Schmerz der Untreue ihres Mannes zu ersparen, weigert sie sich, den Grafen als den Vater ihres Kindes anzugeben [UV. 158.]; Rosalie ist es endlich, die die Verhältnisse Jeannes ordnet, die das Vermögen verwaltet, den Verkauf des Schlosses leitet. [UV. 295 s. 308.]

Die Habsucht entwickelt in vielen Fällen im Bauer eine erstaunliche Verschlagenheit. Ein gutes Beispiel ist auch hier wieder Bouffe-Bouses. Er kann sich denken, daß er durch den Reiz seiner Persönlichkeit allein nicht das Herz der Baptistine erobern wird. Deshalb heuchelt er eine große Frömmigkeit und stellt sich besonders als Verehrer der Jungfrau Maria hin, da er erfahren hat, daß Baptistine diese vor allen andern Heiligen verehrt. [Va. 62.] Wie schlau er rechnet, beweist auch seine Handlungsweise, als seine Frau auf dem Sterbebett liegt; damit Nigeotte, mit der er nach dem Tode der Baptistine leben will, sich dadurch, daß sie bei ihm wohnt, nicht allmählich ein Eigentumsrecht auf seinen Besitz anmaßt, verkauft er alles und zieht zu ihr. [Va. 286.] — Schlau und mißtrauisch zugleich

ist Désieré Lecoq in „Une Vie“: er traut der bloßen Versicherung des Barons nicht, daß Rosalie eine Farm als Mitgift bekommen werde, und schlägt, um ganz sicher zu gehen, dem Grafen vor, ihm diese Versicherung schriftlich zu geben, ist aber, als der Baron antwortet, wenn er nicht sofort ja sage, so werde er zu einem andern Bewerber gehen, schlau genug, das Angebot unverzüglich anzunehmen. [UV. 184 s.]

Eine Folge des Mißtrauens, das die Bauern bei Beauduin gegen den im Rufe eines Zauberers stehenden Vater des Georoasse hegen, ist die hinterlistige Bösartigkeit, mit der sie den alten Mann ohne Grund verfolgen: sie töten seinen Hund, häufen um seinen Schäferkarren, in dem er mit seinem Sohn schläft, Strohgarben und zünden sie an; nur mit Mühe gelingt es dem Schäfer, sich und seinen Sohn zu retten. Aber bald darauf gibt er sich, der steten Verfolgungen der Bauern überdrüssig, selbst den Tod. [TM. 85 s.] — Aus Mißgunst und Niederträchtigkeit kann die Mutter Toine es nicht mit ansehen, daß ihr Mann, der wegen seiner Gelähmtheit das Bett hüten muß, sich mit seinen Freunden mit Dominospielen die Zeit vertreibt; immer wirft sie den Spielern das Brett um und nimmt es ihnen mitunter gar weg. [Toine 12.] — Der alte Gaspard verkauft seine Ländereien, die sein Sohn bebaut, mitten im Sommer, so daß der Vater Michel zusehen muß, wie ein anderer erntet, was er gesät hat. Dieser boshafte Streich des vieux Bougre ist um so abstoßender, weil die Familie Michel dadurch sozusagen an den Bettelstab kommt: Michel ist gezwungen, bei einem andern Bauer einfacher Knecht zu werden, um überhaupt Brot für die Familie zu haben. [VB. 274 s.] — Das Gegenteil von Boshaftigkeit, eine große Gutmütigkeit, besitzen Georoasse und Beuze. Georoasse ist trotz seiner herkulischen Gestalt seelengut, dabei aber schüchtern und sanft wie ein junges Mädchen [TM. 74 s.]; Beuze ist eigentlich zu gutmütig: daß er sich von den andern Landleuten so betrügen und bestehlen läßt, stimmt wenig mit dem überein, was wir sonst vom Bauer hören.

Wie von Zola, so wird auch von seinen Nachahmern der Bauer meist als lau dargestellt. „Les hommes n'ont pas plus de religion qu'il ne faut" und „Ils n'allaient point aux offices, n'approchaient point des sacrements, ou bien ne les recevaient qu'à Pâques selon les préscriptions formelles de l'Église" sagt Maupassant von den normannischen Bauern. [UV. 236. 268.] Beim Festmahl der „Frarie" kommt in den Gesprächen „l'âme défiante du Gaulois, son irrespect des choses saintes, l'impiété naturelle, tout ce scepticisme" [Terr. 43.] zum Vorschein. Völlig religionslos sind Burdhe, Bigre (in der „Frarie") und Bouffe-Bouses. Bei letzterem geht der Haß gegen die Kirche so weit, daß er selbst seiner sterbenden Frau den Beistand eines Priesters abschlägt. [Va. 279.] — Sind die Alten auch wenig gläubig, so lassen sie doch — ähnlich wie bei Zola Lise ihr Kind getauft haben will — ihre Kinder christlich erziehen. In „Une Vie" tadeln die Bauern das Verhalten der Schloßherrin, die ihren Sohn ohne jeden religiösen Unterricht aufwachsen läßt. [UV. 268.] — Aus der Gleichgültigkeit in religiösen Dingen erklärt sich beim Bauer sein wenig geziemendes Betragen in der Kirche. Aus den Bestimmungen der „Frarie", die eine Reihe von Verboten enthalten, können wir entnehmen, daß die Bauern in der Kirche den Schnupftabak herumreichen, selbst bei der Wandlung, daß sie sogar über den Chor von einer Seite zur andern gehen, um einem Bekannten die Dose anzubieten. [Terr. 60 s.]

Die Frage, wie es mit der Gläubigkeit der Bauern steht, ist aber in unseren Romanen nicht völlig übergangen worden. In „La Martine" sehen wir die Bauern Sonntags stets zur Kirche gehen [RdMH. 163. 171.]; auch Lerable in der „Odyssée d'une Fille" geht jeden Sonntag in die Messe [RdMH. 279.], taugt aber sonst doch nicht viel. In Vavasseur finden wir den religiösen Phantasten [Terr. 65. 76.], in Donatienne Burdhe das schwärmerische junge Mädchen, das beständig Visionen Christi zu haben glaubt und schließlich ins Kloster geht. [TM. 63. 297.] — Wenn der Bauer sich beim Herannahen des Alters wieder mehr der Kirche nä-

hert, so geschieht es wohl nicht aus Überzeugung, sondern aus einer gewissen Unruhe, die ihn ergreift, wenn er an die Schrecken des jüngsten Gerichtes denkt [TM. 19.]: die Grundlage, die er in seinem Religionsunterricht bekommen hat, läßt sich nicht so leicht vernichten; in Bedrängnis besonders nimmt der Bauer seine Zuflucht zum Himmel. Da Vallin unglücklich ist, daß Rose ihm keinen Erben schenkt, läßt er seine Frau ein Wallfahrt zum kostbaren Blut von Fécamp machen, damit sie dadurch noch einmal fruchtbar werde. [HdFdF. 43.] — Selbst der völlig religionslose Bouffe-Bouses versucht, als seine Kuh krank ist, Hilfe vom Himmel zu erhalten; er schickt Baptistine zum Pfarrer, damit er für die Kuh bete, und versteigt sich sogar bis zu dem Gelübde: „J'en f'rai brûler des milles et des cents d'cierges." [Va. 256. 267.] — Die Beuriotte macht eine Wallfahrt zum hl. Alexis, damit ihr Sohn von der Gewohnheit, Erde zu essen, geheilt werde.[1]) Frau Dabinet nimmt, als ihre Hühner keine Eier mehr legen (was sie natürlich für die Folge einer Behexung hält) ihre Zuflucht zum hl. Exuperus. [Terr. 34.]

Dieses religiöse Zutrauen der Bauern ist nicht weit vom Aberglauben entfernt. So finden wir auch in unsern Romanen einige abergläubische Anschauungen und Vorschriften. Daran, daß Jean Bigre infolge seiner Unmäßigkeit bei dem Festmahl gestorben sein kann, denkt kein Mensch; alle Bauern sind der Überzeugung, daß die Heiligen, die er so gelästert hat, ihn bestraft haben. [Terr. 48.] Ähnlich wie Eran in Fabres „Chevrier" glaubt auch Frumence, daß mit dem Augenblicke, wo das Kruzifix am Boden zerschellt, auch das Glück des Hauses zu Ende sei. [Va. 101.] — Hört die Braut am Hochzeitstag die Wachtel schlagen, so bedeutet das eine glückliche Ehe. Cyriaque ahmt den Ruf der Wachtel mit einer Pfeife nach; Baptistine zittert vor Freude; als sie aber sieht, daß Cyriaque sie getäuscht hat, fährt sie mit der Hand in ihre Bluse und be-

[1]) Allerdings nur mit dem Erfolg, daß er von nun an statt der Erde Gras verzehrt. Terr. 32 ss.

rührt ihr Skapulier, damit dadurch der nachgeahmte Wachtelruf die Wirkung habe, die man dem Locken des Vogels zuschreibt. [Va. 198.] — Die Bauern im Walde von Brothonnne glauben, daß ein Scheit von dem Scheiterhaufen, den sie am Feste des hl. Klarus anzünden, den Blitz von dem Hause abwendet, in dem es bewahrt wird.[1]) — Der Aberglaube der Bauern läßt sie in dem ihrer Lebensart fremden Schäfer einen Zauberer vermuten. Schon die Tatsache, daß der Vater des Georoasse niemals Fleisch aß, genügte, ihn zum Zauberer zu stempeln. [TM. 75.] Daß der Schäfer infolge seiner steten Naturbeobachtung oft das Wetter richtig hat vorherbestimmen können, halten die Bauern für eine Eingebung des Teufels. [TM. 76.] Daher bekreuzen sich einige Frauen, wenn sie dem alten Georoasse begegnen. Man sagt sogar, daß er einmal einen Brunnen vergiftet habe, und zwar dadurch, daß er lange hineingeschaut habe. [TM. 83.] Vallin und Rose gehen zu einem ebenfalls im Rufe eines Zauberers stehenden Schäfer, um von ihm ein Mittel zu erhalten, durch welches ihre Ehe fruchtbar wird. [HdFdF. 42 s.] — In „Une Vie" halten die Bauern sogar den Pfarrer für einen Zauberer, „weil er einmal den Teufel aus einer Frau getrieben habe". [UV. 263.] Einige interessante abergläubische Vorschriften erfahren wir von Beaudin: „l'oeil dextre de la belette, enchassé dans un anneau, délivre des charmes ou sorcelleries qui se font par les yeux; pour faire caqueter quelqu'un et le rendre babillard, il suffit de lui donner des langues de canes sauvages et d'oies; les dents d'un chien qui aura mordu un homme, réduites en poussière et portées sur l'épaule, garantissent de la rage; la racine de périna accrochée au col des petits enfants les préserve du mal de Saint-Jean [Fallsucht]; le doigt auriculaire d'un avorton placé sur le sein d'une femme, empêche qu'elle conçoive." [TM. 77 s.]

Bei der Lauheit der Bauern ist es erklärlich, daß ihr

[1]) Terr. 295, vgl.: „... Les charbons provenant de la bûche de Noël une fois éteints et mis sous un lit préservent du tonnerre." A. Orain: Folk-Lore de l'Île-et-Vilaine. De la Vie à la Mort [= Les Littératures populaires XXXIII]. Paris 1897. p. 265, vgl. auch oben p. 102. [JIC. 130].

Verhältnis zum Pfarrer meist ein kaltes ist. Seitdem der neue Curé so heftig gegen die Unsittlichkeit gepredigt hat, grüßen die Bauern ihn überhaupt nicht mehr. [UV. 263.] Zwischen den Mitgliedern der „Bruderschaft" und dem Pfarrer kommt es zu offenen Streitigkeiten, bei denen der Curé aus dem Dorfe verjagt wird. [Terr. 73.]

Wie die Bäuerin in Châteaubriants „Monsieur des Lourdines", so bezeigen auch die Bauern in „Une Vie" eine völlige Nichtachtung der Gräfin gegenüber, nachdem sie von ihrem Sohn ruiniert ist. [UV. 302.]

Fassen wir uns zusammen, so erhalten wir etwa folgendes Gesamtbild vom Bauer nach der Darstellung der Nachahmer Zolas: Unsittlicher Lebenswandel vor und nach der Ehe ist das am meisten hervortretende Laster. Danach wird am häufigsten der Sparsamkeit, des Geizes und der Habsucht der Bauern gedacht. Letztere richtet sich vor allem auf den Landerwerb, und zwar scheut der Bauer bei seiner Landgier nicht vor einer Unehrlichkeit zurück. Weitere Eigenschaften, die die Naturalisten dem Landmann zuschreiben, sind eine große Roheit und eine erstaunliche Verschlagenheit. Milde gegen den Nächsten, Anhänglichkeit an die Herrschaft sind zwar erwähnt, doch sind sie vereinzelt. In religiöser Beziehung herrscht fast allgemeine Lauheit; die beiden exzentrischen Personen, die das Gegenteil zeigen, können nur als seltene Ausnahmen gelten. Ganz im Gegensatz zu Zolas Darstellung herrscht in den andern naturalistischen Bauernromanen der Aberglaube noch stark vor.

Vergleichen wir die Charakteristik der Bauern, wie Zola sie gibt, mit der, die wir von den andern Naturalisten erhalten, so finden wir im allgemeinen eine große Ähnlichkeit. Bei Zola sowohl wie bei seinen Nachahmern — mit alleiniger Ausnahme Beauduins — ist die Unsittlichkeit das größte Laster der Bauern. Habsucht, Verschlagenheit und Roheit der Landbevölkerung finden wir in allen naturalistischen Bauernromanen hervorgehoben. Auch die Irreligiosität ist fast bei allen Naturalisten gleich stark betont. Dagegen legen Revel, Beauduin und Casanova mehr Nach-

druck auf den Aberglauben der Bauern als Zola oder Maupassant. Die guten Eigenschaften, Milde, Nächstenliebe, kommen bei Zola fast gar nicht, bei seinen Nachahmern nur sehr wenig zum Ausdruck.

Fanden wir vorher, daß Zolas Darstellung nicht einwandfrei und mit Vorsicht aufzunehmen ist, so müssen wir auch bei Maupassant, Beauduin, Revel, Casanova und Hirsch fragen, ob sie mehr Glauben verdienen.

Maupassant verbrachte bekanntlich seine Jugend in Etretat und Yvetot in der Normandie. Auch später im Mannesalter hat er noch öfter Gelegenheit gehabt, unter normannischen Bauersleuten zu weilen. In seiner Jugend besonders hat er seine besten Studien der Bauern gemacht. Alle seine Bauerntypen, die wir in seinen Novellen finden, hat er wirklich beobachtet. So weiß er, wie P. Mahn[1]) treffend bemerkt, aus genauer Kenntnis des bäuerlichen Lebens heraus, was not tut. Und wenn auch manche der Novellen reine Schnurren sind, so sind die Bauern doch sehr lebenswahr, beklagte sich doch eine Reihe von Typen, die Maupassant mit so großer Treue kopiert hat, daß man sie viel zu gut wiedererkennen könne.[2])

Bei den andern hier behandelten Nachahmern Zolas ist die Entscheidung, inwieweit ihre Darstellung der Landbevölkerung Glauben verdient, schwieriger. Revel, der auf dem Lande geboren wurde, dürfte wohl die glaubwürdigste Darstellung der Landbevölkerung gegeben haben. Die Bauern, die Beauduin, Casanova und Hirsch zeichnen, erscheinen wegen des zu starken Hervortretens der Schattenseiten ihrer Charaktere zu sehr Zolas Figuren nachgeahmt. Burdhe, Bouffe-Bouses und Gaspard geben an Intensität ihrer Leidenschaften Buteau kaum etwas nach. Sie werden zwar, ebenso wie Buteau, nicht völlig unmöglich sein, doch dürften ihre Züge allzu verzerrt sein und infolgedessen als nicht recht glaubhaft gelten können. Das Gleiche gilt von dem Vater Frumence. Nach allem, was wir von der

[1]) Paul Mahn, Guy de Maupassant. Sein Leben und seine Werke. Berlin 1908, p. 226. [2]) Edouard Maynial, La Vie et l'Oeuvre de Guy de Maupassant. Paris 1906, p. 49.

bäuerlichen Anschauung über die Tugend eines Mädchens gehört haben, kann das übergroße Ehrgefühl, welches Baptistines Vater treibt, sich selbst den Tod zu geben, als er erfährt, daß seine Tochter von dem Knechte schwanger ist, nur ein höchst seltener Ausnahmefall sein.

Im großen und ganzen ist also auch die Darstellung, die uns die Nachahmer Zolas, vielleicht mit alleiniger Ausnahme Maupassants, von den Bauern geben, von uns mit Vorsicht aufzunehmen: wir brauchen die Möglichkeit der Charaktere nicht zu bestreiten, können aber auf keinen Fall ihre Allgemeingültigkeit anerkennen.

Kapitel V.

Der Bauer im regionalistischen Roman.

§ 14.

René Bazin[1]) Les Noellet. 1890.
„ „ La Terre qui meurt. 1899.
„ „ Donatienne. 1903.
„ „ Le Blé qui lève. 1907.
Maurice Cabs: L'Exode. Paris Vampire. 1906.
Pierre Vernou: Au Creux des Sillons. 1907.
Émile Guillaumin: Retour du Service. 1905.
„ „ Baptiste et sa Femme. 1911.[2])

In den Bauernromanen fanden wir hier und dort einen jungen Landmann, der seine Scholle verläßt und in der Stadt sein Brot zu verdienen sucht. Diese Erscheinung gehört durchaus nicht unserer Zeit an: immer und überall hat es Bauern gegeben, die der heimatlichen Erde untreu wurden. So auch in Frankreich. Erinnern wir uns, daß gerade die Helden der ersten Romane, die wir betrachtet haben, Jacob in Marivaux' „Paysan parvenu", Edmond R*** in Restifs „Paysan perverti" und die beiden Bauernmädchen in den Romanen Restifs und Nougarets der Scholle abtrünnig geworden sind. Während bei G. Sand der in die Stadt ziehende Bauernsohn sich nicht vorfindet, treffen wir ihn wieder bei den Nachahmern G. Sands, bei Mme Halt in der „Histoire d'un petit Homme" und bei Th. Pavie in „Valentin".[3]) Im realistischen Roman tritt der seine Abstammung verleugnende Bauer schon häufiger auf. Bei

[1]) Geb. 1853 in Angers. [2]) Außerdem wurde zu Parallelstellen zu bestimmten bäuerlichen Eigenschaften Brieux' Komödie 'Les Remplaçantes' (1901) herangezogen. [3]) Allerdings kehrt Valentin wieder zur Scholle zurück.

Pouvillon (Jep), Mulé, Bourget, Nesmy, Riche, Canivet, Guillaumin, ferner bei dem Naturalisten Zola begegnen uns junge Leute, die in die Stadt ziehen. Auch das Bauernmädchen siedelt manchmal in die Stadt über, wo es dann meist, wie bei Muller (La Mionnette), Rivet, Fabre (Le Chevrier) und Maupassant (Odyssée d'une Fille) auf Abwege gerät.

Die Beweggründe für das Abwandern der Bauern werden von den verschiedenen Autoren verschieden erklärt. Guillaumin gibt in seiner Novelle „Retour du Servic" folgende Erklärung: „Si, depuis vingt ans, beaucoup de paysans intelligents ont laissé leur métier, c'est uniquement parce qu'on les exploitait trop, qu'on persistait à les vouloir tenir dans une condition déplorable, pas du tout en rapport avec leurs mérites, ni avec les conditions de l'existence actuelle". [Rbl. Ve série. Bd. IV. p. 503.] Aber schwerlich trifft Guillaumins Ansicht den Kernpunkt der Sache. Vielmehr dürfte A. Theuriet den richtigen Grund gefunden haben, wenn er in seiner Vorrede zu Vernous „Au Creux des Sillons" schreibt: „Le paysan subit une crise morale; . . . Il estime que la terre ne rapporte plus assez pour le dédommager des tracas et des déboires de son dur métier. Les chemins de fer, en le rapprochant des villes, lui ont donné des appétits de plaisir, des besoins de bien-être que ses pères ne connaissaient pas. S'il demeure encore attaché à la glèbe, il jure que ses enfants ne seront plus cultivateurs. Les filles émigrent vers les grands centres, ses fils rêvent de devenir commerçants ou employés." [ACdS. 5 s.] Auch in dem „Manuscript du Chanoine" spricht Theuriet diese Ansicht aus, wenn er den Pfarrer sagen läßt: „Même dans notre Haute-Savoie où le paysan aime sa montagne, les jeunes gens qui consentent à travailler à la terre deviennent de plus en plus rares. Les filles sont attirées vers votre Paris, comme des alouettes au scintillement d'un miroir. En quittant le service militaire, les garçons . . . vont chercher fortune dans les grands centres. La Ville les prend et ne les lâche plus."[1]) Theuriet betont

[1]) A. Theuriet, Le Manuscript du Chanoine. Paris 1902, p. 92.

ganz richtig, daß die Militärzeit für den jungen Bauer am verderblichsten ist, wie wir das ja übrigens schon von einigen Fällen aus den analysierten Romanen her wissen. In der Garnison lernt der Bauernsohn das leichtere Stadtleben kennen und kann sich dann, zur Scholle zurückgekehrt, nicht mehr an die schwere Feldarbeit gewöhnen. Und diese Erklärung ist sehr plausibel, wenn man bedenkt, wie mühsam der Bauer sein Brot verdienen muß.[1])

A. Mulés Ansicht, die er Jean Fourcat in den Mund legt, deckt sich allerdings nicht mit der Theuriets. Wir lesen: „Ceux qui disent: „Bah, c'est la paresse, l'amour du plaisir qui arrachent le paysan à la terre", ceux-là raisonnent de la chose comme un aveugle des couleurs. Possible que d'aucuns . . . se laissent prendre à cette amorce de la bombance et de la fainéantise, mais le plus grand nombre d'entre eux . . . ce qui les pousse à déserter la glèbe, c'est . . . le besoin impérieux de se procurer, en cas de chômage et de maladie, les avantages de l'assitance publique encore mal ou même point organisée dans nos campagnes."[2])

Welches auch immer die Gründe sein mögen, die den Bauer in die Stadt treiben, ob die Verweichlichung und Genußsucht, ob die abnehmende Ertragfähigkeit des Bodens oder noch andere Gründe, die Tatsache jedenfalls steht fest, daß die Zunahme der Stadtbewohner auf Kosten der Landbevölkerung rapid steigt. Einige Zahlen können uns eine Vorstellung davon geben.[3]) Im Jahre 1846 wohnten in Frankreich 26 650 446 Menschen auf dem Lande, 8 751 315 in den Städten; im Jahre 1906 belief sich die Landbevölkerung auf 22 714 011, die Stadtbevölkerung aber auf 16 537 234. Demgemäß stieg also die Bevölkerung in den Städten von 24,4 % auf 42,1 %, während die auf dem Lande von 75,6 % auf 57,9 % herabsank.

---

[1]) Vgl. z. B. die Schilderung des mühsamen Landlebens in VdS. 236—243. [2]) MdJF. 11. Diese Erklärung scheint mir am allerunwahrscheinlichsten. Auch auf dem Lande ist heutzutage die assistance publique entwickelt, und von chômage kann man beim Bauer meines Erachtens überhaupt nicht reden. [3]) Nach J. Haas, Frankreich, Land und Leute. Heidelberg 1910, p. 50.

Aber nicht nur dieser Zug in die Stadt macht sich bei der französischen Landbevölkerung bemerkbar, auch die Bauern, die auf dem Lande bleiben, machen eine Veränderung durch. Die städtische Kultur dringt bis in die fernsten Winkel des Landes und verdrängt manche alte Sitte.[1]) Lapaire macht besonders auf den verderblichen Einfluß der Stadt aufmerksam. In der Dorfwirtschaft steht jetzt ein Orchestrion [Fa. 90.]; die Bauern kaufen vielfach nicht mehr bei den Händlern, sondern bestellen ihre Sachen nach den Katalogen, die ihnen die großen Pariser Firmen in Mengen ins Haus bringen. [Fa. 118.] „Le mépris des gens de la terre pour leurs anciennes coutumes s'accentue chaque jour davantage. Ils adoptent les moeurs et les modes de la ville pour se tromper eux-mêmes sur leur qualité de paysans. Ils rougissent d'être attachés à la glèbe comme à quelque métier avilissant . . . La simplicité n'existe plus chez les nouvelles générations de terriens, et la beauté est partie avec elle." [Fa. 90.] Den Grund zu diesen Umwandlungen gibt er ebenfalls an: „Le luxe a gâté l'esprit des campagnes, l'alcool en a pourri le corps".[2]) Auch Jacques Lux schiebt die größte Schuld der Veränderung der Landbevölkerung dem Alkoholismus zu.[3])

Die Krise, die der Bauer durchmachte, war eine so starke, daß man allgemein auf sie aufmerksam wurde. Man erkannte die Gefahren, die sie mit sich bringen mußte, und suchte sie zu verhindern. Auch die Schriftsteller traten für die Sache der Landwirtschaft auf. André Theuriet war einer der ersten, die dem Bauer zuriefen, fest an der Scholle zu halten:

„Ne reniez jamais vos humbles origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur:
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
Tandisque vos rameaux verdissent dans l'azur."[4])

[1]) Vgl. z. B. Fa. 356, wo die Alten die schöne Zeit der veillées zurückwünschen. [2]) Fa. 27. [3]) J. Lux, Fermes abandonnées. Rbl. 5e. série. X (1908) p. 160. [4]) Les Paysans. NR. I. (1879), p. 161.

Bald kam René Bazin und wandte sich gegen die Landflucht (in „Les Noellet“ und „La Terre qui meurt“), zeigte den sittenverderbenden Einfluß der Hauptstadt (in „Donatienne“) und predigte dem Bauer Rückkehr in den Schoß der Kirche (in „Le Blé qui lève“). Wie Bazin, so widmeten bald eine Reihe anderer Schriftsteller dem Bauer ihr ganzes Interesse. M. Cabs in seinem „Exode“, P. Vernou in „Au Creux des Sillons“ und E. Guillaumin in seiner Novelle „Retour du Service“ und seinem Roman „Baptiste et sa Femme“ betonen die Wichtigkeit der Erhaltung des Bauernstandes und suchen dadurch, daß sie ihre Helden nach manchen bösen Erfahrungen in der Stadt gewöhnlich wieder dem Lande zuführen, oder ihn in der Stadt in eine recht schlechte Stellung kommen lassen, die Liebe zur Scholle zu wecken und zu befestigen.

Dieser, ein stärkeres Hervortreten des Provinz- und namentlich des Landlebens fordernde sogenannte regionalistische Roman[1]) nimmt heute einen wesentlichen Platz auf dem Gebiete des Romanes ein, und vielleicht kann man sogar so weit gehen und behaupten, daß er Moderoman geworden sei.[2])

Daß die Darstellung der Bauern im regionalistischen Roman von der der anderen Romanciers abweichen muß, können wir nach dem, was wir vorhin gehört haben, von vornherein annehmen. Die Analyse soll zeigen, wie weit dies der Fall ist.

Die Hauptpersonen in den regionalistischen Romanen sind die Bauern, die, der Scholle überdrüssig, das Land verlassen. François Lumineau hat, seitdem er vom Militär zurückgekehrt ist, keine Freude mehr an der Landwirtschaft. [Tqm. 91.] Fast widerwillig bestellt er das Feld; denn er ist ein „travailleur médiocre, dépensier, coureur de foires et de marchés“. [Tqm. 27.] Ohne Wissen und Willen seines Vaters verpflichtet er sich der Staatsbahn und wird

[1]) Auch Dezentralisationsroman genannt. [2]) „Je vous affirme que l'amour des champs et de la vie rustique se vulgarise; c'est une mode qui naît“ . . . sagt Lucien Maury in 'Le Roman rustique'. Rbl. 5e série. IX. (1908), p. 281.

ein unterer Bahnbeamter. Aber als solcher hat er es nicht so leicht, wie er es sich gedacht hat; bald hören wir ihn über die Härte der über ihm stehenden Beamten heftig schimpfen. [Tqm. 180.] Zwar erkennt er die Notwendigkeit an, daß einer der drei Brüder auf dem Bauernhof bleiben muß, und da Mathurin, der älteste, Invalide ist, er selbst aber in der Stadt bleiben will, tadelt er das Verhalten Andrés, der auch die Farm verlassen hat; aber er kann sich nicht entschließen, der Bitte des Vaters, doch nach Hause zu kommen, Folge zu leisten. [Tqm. 289—291.] Ganz ähnlich wie François geht es auch Guérineau; auch er zieht es vor, in Nantes Straßenbahnwagenführer zu sein, als daheim das Feld zu bestellen, obgleich der Dienst hart und anstrengend ist. [Tqm. 139.] — Henri Le Mollier in „L'Exode", der vor seiner Militärzeit ein „travailleur acharné, stimulant par son seul exemple les ouvriers de la ferme, s'intéressant aux plus petits détails de l'exploitation agricole" [Ex. 42] war, wird durch seinen Aufenthalt in der Garnison völlig verändert. Jetzt strebt er nur danach, eine Stellung bei der Verwaltungsbehörde zu bekommen, wo er eine hübsche Uniform, ein gutes Gehalt und fast nichts zu tun hat. [Ex. 43.] Unter dem Vorwande, seine Schwester in Paris zu suchen, verläßt er den Hof. Aber er findet keine Stelle in der Hauptstadt; mit Claude Sigaux, dem früheren Bräutigam seiner Schwester, der nach Paris gekommen ist, sie zu suchen, vagabundiert er, bis er schließlich, wie auch Claude, durch üble Erfahrungen belehrt, wieder zur Scholle zurückkehrt. [Ex. 167. 173.] — In Guillaumins „Retour du Service" hat Lucien Ravet durch seine Militärjahre ebenfalls die Freude an der Landwirtschaft verloren; von seiner Absicht, Gendarm zu werden, halten ihn nur die vereinigten inständigen Bitten seiner Braut und seiner Mutter ab. [Rbl. 5e serie. IV. (1905) 497 ss.] — Bei André Lumineau ist es nicht der Zug nach der Stadt, der ihn von seinem heimatlichen Bauernhof vertreibt; im Gegenteil, er hat seine Liebe zur Scholle auch noch nach der dreijährigen Dienstzeit in den Kolonien treu bewahrt. [Tqm. 145.] „Bon laboureur, bon semeur, matinal, soigneux des bêtes et de

toute chose, il se remettait au travail de la terre avec une ardeur qui prouvait, chez le jeune homme, une vocation inébranlable et sa résolution de demeurer paysan." [Tqm. 179.] Aber den Boden Frankreichs hält er für ausgesogen, und da er von dem reichen, noch unbenutzten Boden Südamerikas hört, verläßt er den väterlichen Hof und schifft sich nach Argentinien ein. [Tqm. Kap. 14.] — Auch Baptiste in Guillaumins „Baptiste et sa Femme" verläßt das Land, trotzdem er den Geschmack an der Feldarbeit nicht verloren hat. „Je suis campagnard, moi, et campagnard je resterai. D'ailleurs la ville me déplaît." [BesF. 67.] Nun heiratet er aber eine Näherin, die sich an das harte Landleben nicht gewöhnen kann und Baptiste so lange bittet und quält, in die Stadt zu ziehen, bis er endlich nachgibt und in Montluçon eine kleine Wirtschaft kauft. Aber nur widerwillig trennt er sich von dem Lande: „Il s'attendrissait devant les choses familières qu'il allait falloir quitter. L'arome du foin sec lui semblait délicieux; le bruissement de la litière foulée aux pieds chantait comme une musique à ses oreilles; la senteur même de l'étable lui paraissait agréable. En étrillant ses boeufs, il caressait leur échine blanche, leur tête méditative." [BesF. 105.] Und wenn er von Zeit zu Zeit einen Sonntag benutzt, den alten Bauernhof wieder aufzusuchen, dann liebkost und streichelt er die Ochsen und Kühe und besucht die Felder. [BesF. 153 s.] Das untätige Leben als Wirt langweilt ihn; immer wieder kommt ihm seine von ihm verlassene Erde in den Sinn; und er bedauert, daß er dem Willen seiner Frau nachgegeben hat. [BesF. 201 s.] Um nicht der tödlichen Langweile zu unterliegen, wird er Kalkofenarbeiter; als solcher verliert er allmählich seine Freude am Ackerbau. Nachdem Valentine ihn mit Picard betrogen und dann mit Sarcy nach Paris durchgebrannt ist, kehrt er auf das Dorf zurück. Aber die zwei Jahre in der Stadt und unter den Arbeitern haben ihn der Scholle entfremdet; er sehnt sich nach dem Lärm der Straße und des Bahnhofes, bei dem er wohnte, er vermißt seinen gewohnten Absinth. [BesF. 248—251.] Bald zieht er wieder in die Stadt. Infolge eines ausbrechen-

den Streikes wird er arbeitslos und muß sich nach manchen Mühsalen schließlich als Lumpensammler in den ärmsten Stadtteil von Montluçon zurückziehen, bis ihn sein Onkel Blaise dort ausfindig macht und fast mit Gewalt wieder aufs Land führt. Im freien Felde atmet er, wie von einem Alp befreit, auf, und aus seinen Worten, in denen er seine Bewunderung für das schöne Getreide Blaises ausspricht, können wir entnehmen, daß er der Scholle zurückgewonnen ist. [BesF. 314.] — Baptistes Bruder Claude verläßt auch das Land und wird Arbeiter in der Stadt [BesF. 274.], aber er kehrt nicht wieder zur Scholle zurück. — Pierre Noellet treibt sein Ehrgeiz in die Stadt; er studiert und wird Journalist, kommt aber so herunter, daß sein Vater ihn aus Paris abholt. Vielleicht hätte er sich gar bald wieder auf dem Lande heimisch gefühlt, gibt er doch, als sein Vater ihn fragt, ob er ihm böse sei, daß er ihn aus Paris weggeholt habe, zu: „Vous avez bien fait de m'emmener," aber er stürzt schon nach wenigen Tagen einen Abhang hinunter und stirbt. [No. 297. 320.] — War bei Pierre die Möglichkeit offen, daß er auf dem Lande bleiben würde, so haben wir in Pierre Blanchon ein Beispiel der wirklichen Rückkehr des akademisch Gebildeten zum Ackerbau. Pierre hat sein medizinisches Studium, das er nur auf das Drängen seines eitlen Vaters hin betrieben hat, beendet, und soll sich, dem Wunsche Blanchons gemäß, in Paris als Arzt niederlassen. Aber Pierre zieht es mehr zum Lande: er will das Feld bebauen oder zum wenigsten, wenn der Vater denn durchaus will, daß er Arzt werde, eine ländliche Praxis eröffnen. [ACdS. 10. 11. 40.] Doch der Vater will davon nichts wissen, und als ihm Pierre nach langem Schwanken endlich erklärt, daß er nicht nach Paris gehen werde, weist ihm Blanchon die Tür. Bei seinem Jugendfreunde Justin Marois tritt er als einfacher Schnitter ein und hat bald eine solche Freude an seinem Beruf, daß er meist über die Zeit hinaus arbeitet. [ACdS. 40. 72.] Durch keine Intrigen seines Vaters läßt er sich bewegen, seinen Entschluß zu ändern: er ist nun Bauer geworden und will es bleiben. Nach dem Tode seines Vaters bringt er durch seine ener-

gische Arbeit den verschuldeten Bauernhof wieder in die Höhe.

Außer obigen Beispielen für den entwurzelten Bauer haben wir noch einige für die Abwanderung von Bäuerinnen in die Stadt. Zunächst ist es Éléonore Lumineau. „Cette fille, molle et faible, écoutait trop volontiers ... cette passion de paresse et de vanité que le père contrariait et qui s'épanouirait librement." [Tqm. 112.] Zu dieser Genußsucht kommt allerdings bei ihr noch ein gut Teil Unkenntnis hinzu. Mit ihrem Bruder François verläßt sie das Vaterhaus und eröffnet, während er Bahnbeamter wird, eine kleine Wirtschaft. Obgleich das Geschäft sehr schlecht geht, will sie doch nicht mehr auf das Land zurück, „définitivement conquise à la ville par la facilité de la vie sans contrôle et sans prévoyance". [Tqm. 180.] — Vergnügungssucht und Unkenntnis der Verhältnisse treiben auch Colette Le Mollier nach Paris. Sie allerdings verliert die Liebe zum Landleben nicht; denn wenn sie auch zuerst aus Scham nicht mehr in die Heimat zurückkehren will, so schlägt sie doch vor, wieder die väterliche Scholle aufzusuchen. [Ex. 119. 170.] — Viele Bäuerinnen kommen als Ammen nach Paris und gehen hier nicht selten unter. Donatienne ist ein charakteristisches Beispiel dafür. Aus Not ist sie gezwungen, ihre Familie zu verlassen und Amme zu werden; aber sie kann auch ein Gefühl der Freude und Eitelkeit nicht unterdrücken, als ihre Abreise bestimmt ist. [Don. 9 s.] Zuerst geht in Paris alles gut; Donatienne schickt monatlich das verdiente Geld heim. Jedoch bald wird sie ein Opfer der Hauptstadt: ihre Kinder sind zu weit entfernt, sie zu schützen „contre le plaisir . . qui la tentait, contre la nouveauté corruptrice, contre l'exemple". [Don. 190.] Man macht ihr den Hof, und nach kurzer Zeit ist sie die Geliebte eines Dieners. So schnell gewöhnt sie sich an das neue Leben, daß sie nach dem Tode des Pflegekindes als Kammerfrau in Paris bleibt. Daß die Angelegenheiten zu Hause so seien, wie ihr Mann ihr in seinen flehenden Briefen schreibt, glaubt sie nicht; sie hat zwar Gewissensbisse über ihr Leben, aber sie bleibt: sie legt ihr bretonisches Kostüm ab und bricht da-

durch mit der Heimat. Da wird sie krank, geht ins Hospital und findet nach ihrer Entlassung keine Stelle mehr. Fast stirbt sie vor Hunger. Mit weniger Skrupeln als beim erstenmal knüpft sie mit einem Mann ein Verhältnis an und eröffnet ein Café in der Vorstadt. [Don. 196.] Endlich bekommt sie einen Brief von ihrer kleinen Tochter Noëmi, in der diese ihr den Unglücksfall ihres Vaters im Steinbruch erzählt und sie bittet, sie möchte doch zurückkommen. Alsbald ist ihr Entschluß gefaßt. Sie packt ihr Bretonenkostüm ein, folgt dem Notschrei des Kindes und übernimmt am Krankenbett ihres Mannes ihre Mutter- und Gattenpflichten wieder.[1])

Neben den „Entwurzelten" stehen die Bauern, die auf dem Lande bleiben. Bei ihnen finden wir zumeist eine ausgesprochene Liebe zur Erde. Noellet ist eingefleischter Bauer, der an den alten Anschauungen festhält. Er liebt seine Erde und will daher auch sicher sein, daß sie nach seinem Tode im Besitze der Familie bleibt. Daher tritt er von Anfang an der Absicht seines Sohnes, der Priester werden will, entgegen. Erst läßt er ihm ein Jahr Zeit, sich die Sache zu überlegen, und da Pierre immer noch an seinem Plane festhält, gibt er endlich die Einwilligung. [No. 16.] — Toussaint Lumineau versteht es überhaupt nicht, wie seine Söhne die Scholle verlassen können, um in der Stadt eine Stellung anzunehmen; es tut ihm weh, wenn man die Erde als so schlecht hinstellt. [Tqm. 200.] Bevor er abends zu Bett geht, bleibt er einige Augenblicke auf der Türschwelle stehen, um seine Felder zu betrachten und die köstliche Luft einzuatmen. [No. 39.] — Auch Mathurin, der älteste Sohn Lumineaus, hegt eine außerordentliche Liebe zur Erde. In seinen schönsten Jahren durch einen

[1]) Don. 286—296. — Brieux in seiner Komödie 'Les Remplaçantes' läßt seine Amme Lazarette nicht so viel durchmachen. Lazarette wird zwar auch von dem Diener der Hof gemacht [Akt II, Szene 2], doch kommt kein Verhältnis zustande; die Amme wird von Adèle in die Heimat zurückgerufen, weil Planchot, der Mann der Lazarette, auf Abwegen ist [II. 8]. Auch hier fassen bei der Versöhnung die beiden Ehegatten den Entschluß, von nun an für sich auf dem Lande zu bleiben. [III. 4].

Unfall des Gebrauches beider Beine beraubt, kann er bei der Feldarbeit nicht mehr mithelfen; aber er will ihr zum wenigsten beiwohnen. In einem Wägelchen läßt er sich auf das Feld fahren und sieht dort stundenlang dem Vater zu. [No. 25.] — Jean Nesmy ist ein echter Bauer, den Lumineau trefflich charakterisiert: „pour le travail, il n'y avait que de bonnes choses à dire de lui. Ça travaillait honnêtement. Ça aimait la terre". [No. 91.] — Le Mollier ist „profondément attaché à ses terres" [Ex. 43], ein Bauer vom alten Schlag, gerade so wie der junge Claude Sigaux, der von sich selbst sagt: „Quand j'étais au régiment . . . mon seul bonheur était de m'échapper pour courir la campagne. J'étouffais entre toutes ces mourailles. C'est que je suis . . . . un vrai paysan qui aime la terre, un paysan profondément attaché au sol". [Ex. 12.] — Justin Marois liebt außer Madelon nur seine Äcker; da er Madelon nicht bekommt, lebt er ganz seiner Erde und sucht bei ihr allein Trost. [ACdS. 179.] — Von den Bäuerinnen hören wir besonders bei Rousille in der „Terre qui meurt" und bei Louise in „Retour du Service", daß sie der Scholle treu bleiben. Lumineaus jüngste Tochter „aimait la terre dont elle était l'enfant, terre fidèle, terre brave". [Tqm. 51.] Und auch Louise zieht das Land der Stadt vor, will sie doch lieber unverheiratet im Dorfe wohnen bleiben, denn als Gattin Luciens in die Stadt ziehen. [Rbl. 5e série. IV. 501.]

Wenn der Bauer an der Scholle hängt, so trennt er sich auch nicht gern von seinem Vieh. Das beweist in unsern Romanen — außer Baptiste, wie wir schon sahen — Jean Louarn. In Geldnot geraten, bleibt ihm nichts anderes übrig, als seine Kuh zu verkaufen. Aber nur mit schwerem Herzen kann er sich dazu entschließen. [Don. 5] — Dem alten Noellet rollen die Tränen über die gefurchten Wangen, als er die zwei besten Ochsen verkaufen muß, weil Pierre die Erbschaft des Onkels ausgezahlt haben will. [No. 195.]

Bei seiner Liebe zur Scholle tut der Bauer auch alles, sie instand zu halten, und andere unfruchtbare Gebiete urbar zu machen. Lumineau reißt Reben aus und verwandelt das Gelände in Ackerland [Tqm. 97.]; Jean Louarn

säubert ein Stück Heide mit unendlicher Mühe von dem Gestrüpp und macht es urbar. [Don. 46 ss.]

Der echte Bauer besitzt einen ausgeprägten Standesstolz. Lumineau fühlt sich als freien Bauer; deshalb hält er auf den Anruf des Regisseurs nicht sogleich mit der Arbeit inne, um ihm, dem Bediensteten, seine Unabhängigkeit zu zeigen. [Tqm. 2.] Daß ein Knecht sich um seine Tochter bewirbt, hält er für eine Beleidigung des Bauernstandes [Tqm. 59.]; deshalb weist er Jean Nesmy, der es gewagt hat, seiner Tochter den Hof zu machen, die Tür. Wie stolz er sich den Ladeninhabern der Stadt gegenüber zeigt, sehen wir, als er Driot am Bahnhof abholt. Vom Wagen aus antwortet er auf den Gruß der Geschäftsleute, „en marquant bien, par le peu d'ampleur de son coup de chapeau, toute la supériorité d'un métayer sur un trafiquant". [Tqm. 133.] Und wie sehr schämt er sich, daß ein Lumineau einfacher Bahnarbeiter ist! [Tqm. 280.] — Der Klassenstolz des Bauern zeigt sich besonders bei der Verheiratung seiner Kinder. Lumineau will seine Tochter nicht einem Knecht zur Frau geben, und wenn er es später doch tut, so geschieht es nur aus Notwendigkeit, weil alle Söhne fort sind, und die Tochter keinen anderen will. Ähnlich schlägt Noellet die Einwilligung zu der Heirat seiner Tochter mit dem Wagner Fauvêpre ab, fügt sich aber schließlich doch, als Fauvêpre Bauer werden will. [No. 261.] — Virginie, die Mutter Baptistes, dringt, wie manche Bauern im realistischen Roman, darauf, daß Baptiste ein reiches Mädchen heiraten solle, da er doch Ansprüche machen könne. [BesF. 4.]

Der Stolz wird zur Eitelkeit bei dem alten Blanchon, der seinen Sohn hat Medizin studieren lassen, und der nach vollendetem Studium mit ihm nach Paris gehen will, um sich an seinem Ruhm zu berauschen. [ACdS. 10.]

Außer der mit besonderem Nachdruck betonten Abwanderung der Bauern in die Stadt einerseits und der Liebe zur Erde der auf dem Lande bleibenden Bauern andererseits finden wir im regionalistischen Roman natürlich auch die andern Eigenschaften der Bauern mehr oder minder scharf gezeichnet.

Vor allem fällt hier die Verschmitztheit der Landbevölkerung auf. Bei dem Gesindemarkt kommt die schlaue Berechnung der Mägde gut zum Ausdruck. „Les filles . . . étaient pauvrement vêtues, de leur plus mauvaise robe, oui, pour qu'on ne les crût point dépensières; mais elles avaient toutes, enveloppés dans une serviette et serrés dans un coin de l'auberge voisine une robe pour danser et un bout de ruban pour mettre à leur corsage." [Bql. 18.] Als dem Lureux seine Habe gepfändet werden soll, bringt er sein Vieh bei Freunden in Sicherheit. Die Worte des Notars: „Vous n'êtes pas le premier qui m'ait joué ce tour-là!" [Bql. 84.] beweisen, daß das durchaus kein Einzelfall ist. — Der bäuerliche Kolonialwarenhändler Huet sucht auf schlaue Weise durch übergroße Höflichkeit die Bauern anzulocken: er steht immer drei Schritte vor der Ladentür, so daß er, wenn ein Kunde kommt, ihn mit den Worten: „Après vous!" zuerst eintreten lassen kann. [No. 19.] — Der Ehrgeiz treibt Pierre Noellet an, zur Verschlagenheit seine Zuflucht zu nehmen. Um eine andere Laufbahn einschlagen zu können, als die, welche ihm als Bauernsohn von vornherein bestimmt ist, sagt er mit 15 Jahren, er wolle Priester werden, obwohl er in Wirklichkeit diese Absicht gar nicht hat; er fingiert sie nur, weil er weiß, daß kein anderer Grund den Vater bestimmen kann, ihn studieren zu lassen.[1])

Bei seiner Verschlagenheit verrät Blanchon eine ziemlich große Skrupellosigkeit. Um Pierre von der Farm Justins zu vertreiben, fordert er von letzterem eine geliehene Geldsumme zurück und schickt zugleich seinem Sohn einen anonymen Brief, weil er darauf rechnet, daß Pierres Ehrgefühl es nicht dulden werde, daß sein Freund durch ihn Unannehmlichkeiten habe. [ACdS. Kap. 9.] — Einen weiblichen Schlaufuchs finden wir in Félicité Gauvrit.

[1]) No. 104. — Recht raffiniert ist auch der Vater Planchot in den 'Remplaçantes', der genau weiß, wie er Herrn Denisart anfassen muß, um ihn dazu zu bringen, seinem Willen zu folgen [Rempl. 38 s.], und ferner der junge Planchot, der durch einen äußerst raffinierten Brief dem Pariser Geld entlockt. [Rempl. 67].

Die Art und Weise, wie sie darauf ausgeht, einen der beiden Brüder Mathurins in ihre Netze zu locken, indem sie mit ihrem nunmehr gelähmten früheren Geliebten scheinbar wieder ein Verhältnis anknüpft, ist wenig erfreulich. [Tqm. 162 s. 210. 214.]

Sahen wir bei Blanchon Skrupellosigkeit, so finden wir bei Gilbert Cloquet ein ausgesprochenes Gefühl der Rechtlichkeit. Schon als junger Knecht konnte er es nicht mit ansehen, wenn einer seiner Kameraden nicht sorgfältig gepflügt hatte: er machte das, was der andere schlecht gemacht hatte, selber wieder gut. [Bql. 23.] Sobald er erfahren hat, daß sein Schwiegersohn Lureux vor der Versteigerung sein Vieh in Sicherheit gebracht hat, treibt er es aus den verschiedenen Verstecken zusammen und bringt es zu der Versteigerung. [Bql. 83.] Und wenn er schließlich auf den Hof la Vigie zurückkehrt, so geschieht es teilweise auch, weil er das Unrecht, das er dem Pächter durch sein Davongehen verursacht hat, wieder gut machen will. [Bql. 124.]

Gilbert ist ein überaus gutmütiger Bauer. Daß seine Kameraden ihn durchprügeln, nimmt er ihnen weiter nicht übel. [Bql. 42.] — Ganz ähnlichen Charakter besitzt Jacques Noellet: „du côté de l'esprit et du coeur, la caserne ne l'avait pas changé: il était resté naïf, simple, attentif à ne pas chagriner les autres, brave contre le mal. Il ne se plaignait pas, il ne parlait pas même de lui." [No. 141.] — In „Donatienne" finden wir die Bauern der Bretagne als mildtätiger geschildert als die der südlich der Loire gelegenen Landschaften. [Don. 121. 141.] — Edel ist Justin Marois. Als Blanchon ihm den Vorschlag macht, er solle seinem Sohn die Tür weisen, verläßt er indigniert den alten Bauer: „On ne discute pas de pareilles propositions." [ACdS. 63.] Pierre läßt er nicht nur diesen Edelmut nicht wissen, sondern er gibt auch seinen einzigen Wunsch, Madelon zu heiraten, auf, als er bemerkt, daß Pierre Madelon liebt [ACdS. 66. 171 ss.], und um Pierre nicht dem alten Blanchon gegenüber die Schuld zuzuschieben, sagt er zu Blanchon, daß er Madelon nicht tief genug liebe. [ACdS. 190.]

Die Liebe des Bauern zu Frau, Kind und Geschwistern finden wir in unsern Romanen nachdrücklich hervorgehoben. Treue Gattenliebe zeigt besonders Jean Louarn. Er hat seine Frau weniger wegen ihrer kleinen Ersparnisse als aus Liebe geheiratet. [Don. 3.] Beim Abschied von ihr, als sie nach Paris reist, kann er vor lauter Schmerz nicht reden, und wie weint er nachts, da alle Nachricht aus Paris ausbleibt! [Don. 15. 50.] Selbst da er hört, daß sie freiwillig in Paris bleibt und ihn betrügt, entschuldigt er sie noch, und erst als er, gezwungen, das Land zu verlassen, völlig mittellos ein Kind bei einem barmherzigen Schreiner zurücklassen muß, klagt er Donatienne an, daß sie ihn im Stich gelassen habe. [Don. 59. 140 s.] Wenn er auch im tiefsten Elend seiner Frau ihre schändliche Pflichtvergessenheit vorwirft und aus Ärger darüber mit einer Vagabundin zusammenlebt, so ist er doch auch, als Donatienne schließlich zurückkehrt, wieder der erste, der ihr verzeiht. [Don. 247. 297.] — Donatienne hegt zwar eine innige Liebe zu ihren Kindern, aber der Einfluß der Stadt ist zu groß, als daß die Kinder in der Heimat sie retten könnten. Doch bewirkt gerade die Liebe zu ihrem Töchterchen die Rückkehr zu ihrem Mann. — Gilbert Cloquets Liebe zu seiner Tochter ist unerschütterlich. Sein Geld, das er sich erst noch verdienen muß, teilt er mit seiner Tochter, obgleich sie ihn undankbar und verschwenderisch immer noch mehr aussaugt. [Bql. 35.] — So rauh Noellet auch gegen seinen Sohn ist, seine Liebe zu ihm kann er doch nicht leugnen. [No. 278. 287.] Frau Noellet ist ihrem Sohne, der krank an Seele und Leib aus Paris zurückkommt, eine zärtliche, liebevolle Mutter, die alles für ihn tut, um ihn wieder herzustellen. [No. 144.]

Zwei sonderbare Fälle außerordentlich starker Bruderliebe, wie wir eine ähnliche schon in G. Sands „Petite Fadette“ fanden, bringt Bazin vor. Jacques Noellet liebt seinen Bruder so innig, daß er beim Militär vor Sehnsucht nach Pierre erkrankt und stirbt. [No. Kap. XIV. XIX.] Die übergroße Liebe zu François läßt André Lumineau keine Ruhe; trotzdem er beständig arbeitet, schwebt ihm das Bild des in die Stadt gezogenen Bruders immer vor; und sicher wird

er auch durch die Liebe zu François mitbestimmt, auszuwandern, um nicht durch die heimatliche Umgebung beständig an das frühere Zusammenleben erinnert zu werden. [Tqm. 180. 183. 303.]

Wenig Geschwisterliebe verrät das Benehmen Mathurins. Er kann das stille Liebesglück seiner Schwester Rose mit Jean Nesmy nicht mit ansehen. [Tqm. 42.] In seinem Neid hetzt er den Vater gegen das Pärchen, der den Knecht verjagt und die Tochter vom Tisch ausschließt. [Tqm. 63. 69.] Auch seinen Bruder André haßt er; als nach dessen Ankunft aus den Kolonien auf sein Wohl getrunken wird, stößt er allein nicht mit ihm an. [Tqm. 115 s.] — Boshaft und hämisch ist auch Annette Domerc, wenn sie, von Louarn verschmäht, sich dadurch rächt, daß sie ihm die Gerüchte, die über seine Frau im Umlauf sind, zuruft. [Don. 70.] — Geradezu hinterlistig ist die Art und Weise, wie die Schnitter in „Le Blé qui lève" sich an dem Grafen rächen, daß er eine Mähmaschine angeschafft hat: sie spannen nachts ein Drahtseil quer durch das Feld, so daß die Maschine andern Tags zertrümmert und der Führer herabgeschleudert wird. [Bql. 70.]

Blanchon zeigt gegen seinen Sohn eine außerordentliche Roheit, dabei ist er so hartnäckig, daß man von ihm sagt: „il lasserait la patience d'un ange." [ACdS. 116.] Als sein Sohn Madelon besuchen will, peitscht er ihn, hetzt den Hund auf ihn und droht, ihn beim nächsten Versuch, sich Madelon zu nähern, zu erschießen. [ACdS. 209—211.] Seine Nichte zwingt er durch Schläge, ihn um Verzeihung zu bitten, daß sie sich seinem Willen zu widersetzen wagte. [ACdS. 200.]

Im Gegensatz zu allen andern Bauernromanen ist im regionalistischen Romane die Sparsamkeit der Bauern nicht besonders betont. Wir finden nur zwei auf diese Eigenschaft bezügliche Bemerkungen. Die Bauernmädchen binden beim Tanz ein weißes Tuch um die Hüften, damit ihre Kleider keinen Schaden leiden.[1]) — Julien Noellet

[1]) Die Burschen heben nämlich nach dem Tanz die Tänzerin in die Höhe, um ihre Kraft zu zeigen. Tqm. 213.

ärgert sich, da er hört, daß sein Sohn nicht Theologie studieren wolle, hauptsächlich über die großen Geldauslagen, die ihm das Studium verursacht hat.[1])

Über sittlichen oder unsittlichen Lebenswandel erfährt man in den regionalistischen Romanen nur wenig. Donatienne unterliegt in Paris der Versuchung, und auch Baptiste kommt durch den Müßiggang in der Stadt auf Abwege.[2]) Der schon 50jährige Gilbert Cloquet hat seine Blicke auf Frau Heilman geworfen; doch die Pächterin hält ihm seine unsittlichen Absichten vor und bringt ihn so wieder auf den rechten Weg. [Bql. 96. 100.] — Colette Le Mollier ist anfangs tugendhaft. Schon der Gedanke, daß Brocard sie zu seiner Geliebten machen wolle, treibt ihr die Schamröte ins Gesicht. [Ex. 59.] Stark widersteht sie allen Angriffen des Wüstlings. „Quand il s'agissait de défendre son honneur, la jeune fille trouvait une force et une énergie indomptables." [Ex. 97.] Zwar scheint es einen Augenblick, als ob sie, nachts im Bett von Brocard überrascht und angegriffen, den Mut verlieren würde, aber sie bleibt standhaft und entgeht wirklich dem Vergewaltigungsversuch des Holzhändlers. [Ex. 100 s.] Allerdings unterliegt sie später dem Studenten, der sie ohnmächtig von der Straße aufgelesen hat; doch können wir hier bei ihr wenigstens aufrichtige Liebe konstatieren. [Ex. 125.]

Die Religiosität tritt im Vergleich zur Sittlichkeit

[1]) No. 75. — In den „Remplaçantes" finden sich noch einige weitere Züge: Die Bauernburschen wollen nur solche Mädchen heiraten, die Ammen werden können. Auf diese Weise bringen ihnen ihre Frauen Geld ein, und sie selbst brauchen nicht mehr zu arbeiten. [Rempl. 30—32.] Auch Planchots Grund, seine Frau in die Stadt zu schicken, ist nicht Not, sondern Habsucht. Seine Frau charakterisiert ihn: „T'aimes mieux l'argent que ta femme, t'aimes mieux ton argent que ton gosse." [Rempl. 50.] Der Vater Planchot ist ebenfalls sehr habsüchtig; er fordert für die Ernährung und Erziehung seines Enkels, der ihm überlassen wird, da Lazarette nach Paris geht, statt des üblichen Preises von 25 Frs. monatlich 35 Frs.; später verlangt er sogar noch Zuschüsse für Zucker und Seife. [Rempl. 53 s. 81.] — [2]) Einen bäuerlichen Ehebruch finden wir in den „Remplaçantes", wo der junge Planchot ein Verhältnis mit der Frau Jean anfängt. [Rempl. Akt III. Sc. 1. 2.]

wieder mehr in den Vordergrund. Beim Heraustreten aus der Kirche zeigen noch viele Bauern „de figures graves, encore pénétrées par la prière qui avait modelé leurs traits, et qu'elles semblaient continuer dehors, comme des statues en marche". [Tqm. 149 s.] In der Vendée ist der Bauer noch fromm; für ihn ist das Anhören der Messe eine religiöse Pflicht, allerdings ist der Gottesdienst auch eine „occasion de réunion et de plaisir". [Tqm. 151.] Auch im Morvan besuchen alle Bauern den sonntäglichen Gottesdienst: „tous nos amis sont là, c'est-à-dire toute la paroisse; hommes, femmes, enfants, personne n'aurait voulu manquer la messe". [Bql. 60.] — Lumineau zeigt, daß er noch seinen Glauben bewahrt hat, wenn er beim Tode seines Sohnes verzweifelt ausruft: „Seigneur, faites qu'il ne parte pas sans ses pâques; faites qu'il ne soit pas mort". [Tqm. 324.] Auch Noellet ist Zeit seines Lebens fromm; hören wir doch, daß er am Sterbebett Jacques aus seinem Gebetbuch vorliest, aus dem er vierzig Jahre lang allabendlich gebetet hat. [No. 186.] — Gilbert Cloquet ist von seiner Mutter sehr religiös erzogen worden. Als junger Knecht geht er jeden Sonntag in die Messe. [Bql. 21.] Später wird er unter den Holzarbeitern von sozialistischen Ideen angesteckt und wirft seine Religion über Bord. Doch durch seine Teilnahme an den dreitägigen Exerzitien in einem belgischen Jesuitenkloster wird Gilbert wieder ganz der Kirche zurückgewonnen. [Bql. 108.] — Trotz ihres Aufenthaltes in Paris hat Donatienne ihre Gläubigkeit nicht ganz verloren. In ihrem Seelenkampfe, den sie bei der Rückkehr zu ihrem Manne zu bestehen hat, sucht sie ein Kruzifix am Wege, an dem sie sich in einem kurzen Gebet stärken könne.[1]) Colette ruft, bevor sie Brocard nach Paris folgt, in der Dorfkirche Gott um Beistand an; sie ist „religieuse sans excès, croyant fermement en Dieu, l'adorant théoriquement et par devoir". [Ex. 37.] — Weniger fromm sind die Bauern in Fonteneilles: „les hommes . . . s'ils n'étaient pas antireligieux, ne se montraient plus guère aux offices . . .

[1]) Allerdings findet sie keines. Don. 292.

sauf à Pâques, à la Toussaint, aux jours d'enterrement, et quelquefois le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix". [Bql. 20.]

Mit dem Vordringen des Sozialismus nimmt das gute Verhältnis zwischen Pfarrer und Pfarrkindern meist ab, besonders seitdem durch die Trennung von Staat und Kirche der Pfarrer auf die milden Gaben der Gläubigen angewiesen ist. Wenn auch einige Bauern dem Pfarrer noch aus alter Religiosität eine Unterstützung geben, so haben die meisten doch nur egoistische Gründe: „Monsieur le curé, je suis pour la religion, parce que ça fait aller le commerce!" und „Qu'est-ce que deviendraient les bourgs, s'il n'y avait pas de dimanches?" [Bql. 80.] Eine ganze Reihe von Bauern aber will nichts mehr von Pfarrer und Kirche wissen.

Abergläubische Anschauungen finden wir von einigen Regionalisten erwähnt. So soll ein Mädchen nie im Mai heiraten, weil sie sonst zu viele Kinder bekommt. [Bql. 21.] Hört man zwei Elstern schreien, so kann man sicher sein, daß man in aller Kürze Besuch bekommt. [No. 277.] — Noellet glaubt noch an Gespenster; in etwas angeheitertem Zustand hält er den am Bach angelnden Müller für den Geist seines Großvaters; voll Angst bleibt er stehen und redet ihn, den Hut in der Hand, respektvoll an. [No. 205.]

Es erübrigt noch, auf das Verhältnis der Bauern zum Schloßherrn hinzuweisen. In „La Terre qui meurt" ist es ein sehr gutes, weil Pächter und Schloßherr ihre Familie auf einen Urahnen zurückführen. [Tqm. 7.] Auch die andern Bauern des Dorfes achten und verehren den Grafen; besonders in ihrem respektvollen Zurücktreten bei der Versteigerung zeigt sich das. [Tqm. 245.] In „Le Blé qui lève" ist das Verhältnis zwischen dem Herrn de Meximien und seinen Bauern und Arbeitern ein ganz anderes: die Bauern sind hier sozialistisch gesinnt und stehen dem Grafen feindlich gegenüber.

Das Gesamtbild ist etwa folgendes: Die Liebe zur Erde nimmt bei den meisten jungen Bauern ab; fast alle streben danach, in der Stadt eine Stellung zu erhalten; manche

kommen dort um, einige kehren nach Not und Elend zur Scholle zurück. Die alten Bauern dagegen hängen treu an der Scholle und suchen ihren überlieferten Standesstolz zu erhalten; doch vor den neuen Ideen sind sie oft gezwungen, der Jugend Zugeständnisse zu machen. — Neben diesem, mit besonderem Nachdruck betonten Verhältnis des Bauern zur Scholle treten zwar die anderen bäuerlichen Eigenschaften nicht völlig zurück, aber sie scheinen nach der ganzen Darstellung der Schriftsteller nur Nebensache. Die Verschlagenheit der Bauern finden wir noch am stärksten hervorgehoben; mitunter ist sie mit ziemlich großer Skrupellosigkeit verbunden. Ein so peinlich genau auf Rechtlichkeit sehender Bauer wie Gilbert Cloquet dürfte wohl eine seltene Ausnahme sein. Eine ganze Reihe von Bauern zeigen die Eigenschaften eines guten und liebevollen Herzens; doch fehlt es auch nicht an Beispielen, in denen wir von einer boshaft tückischen Roheit hören. Fragen der Sittlichkeit spielen nicht die Rolle, die ihnen die andern Romanciers geben. Der Bauer wird auf dem Lande als anständig dargestellt; verderblichen Einfluß auf seine Sitten übt nach der Darstellung der Regionalisten nur die Stadt aus. Die Gläubigkeit der Bauern ist meist nur angedeutet. In Bazins „Blé qui lève“ ist allerdings die Religion als in der heutigen Zeit der Ungläubigkeit unbedingt erforderlich hingestellt. In demselben Roman ist auch das soziale Verhältnis von Herr und Knecht behandelt: während wir hier eine unerquickliche Spannung zwischen Schloß und Dorf bemerken, sind die Beziehungen zwischen den vendeeischen Gutsbesitzern und Bauern bessere.

Wir sahen schon, daß das Hauptbestreben der in diesem Kapitel behandelten Romanschriftsteller war, die Abwanderung der Bauern in die Stadt darzustellen, daß sie eine bestimmte Absicht im Auge haben, nämlich die, den Bauer auf die üblen Folgen aufmerksam zu machen, die durch dieses Verlassen der Erde der Landwirtschaft entstehen. Ihre Darstellungsweise könnte also für die Zuverlässigkeit verdächtig erscheinen. Ob dieser Verdacht aber berechtigt ist, fragt sich.

Durch die statistischen Zahlen haben wir erfahren, daß die Bevölkerung der Städte auf Kosten der Landbevölkerung tatsächlich in beängstigender Weise zunimmt. In dieser Hinsicht haben die Schriftsteller also nicht übertrieben. Daß die Großstadt meist einen außerordentlich verderblichen Einfluß auf den Menschen ausübt, wird wohl niemand bestreiten; und anzunehmen, daß die Erlebnisse und Geschicke, die die Bauern der regionalistischen Romane in den Städten haben, unwahrscheinlich sind, liegt kein Grund vor; denn sie sind alle sehr natürlich, und man könnte sogar sagen alltäglich. Ja, man dürfte wohl nicht fehl gehen, wenn man annimmt, daß Guillaumins „Baptiste et sa Femme" sich zum größten Teil wirklich abgespielt hat; wenigstens ist er noch bedeutend wahrscheinlicher als Cabs' „Exode", und von diesem sagt der Autor in seiner Vorrede doch ausdrücklich, daß die Geschichte sich ereignet habe. [Ex. 4.]

Es folgt, daß, wenn etwas verdächtig ist, es die sonstige Charakteristik der Bauern sein muß: hier könnte die Möglichkeit vorliegen, daß die Schriftsteller den Bauer etwas schön gefärbt haben, um einen wirksamen Gegensatz zur Stadtbevölkerung zu bekommen. Aber die Analyse zeigt uns, daß von einer Schönfärberei keine Rede sein kann: wir haben den Bauer vielfach skrupellos, hinterlistig, boshaft und roh gefunden. Im übrigen halten sich die schlechten und guten Eigenschaften der Bauern bei den Regionalisten ziemlich die Wage. Dabei sind die Züge, die wir bei den einzelnen Figuren finden, durchgehends so gemäßigt, daß sie, vielleicht mit alleiniger Ausnahme des Hasses des alten Blanchon, ganz im Rahmen dessen bleiben, was täglich passiert. Im ganzen können wir also die Darstellung der Bauern im regionalistischen Roman sehr wohl als der Wirklichkeit entsprechend ansehen.

Die Analysen der verschiedenen Gruppen der Bauernromane haben uns verschiedene Darstellungen des Charakters der Bauern gegeben. Dürfen wir uns nun aus

diesen voneinander abweichenden Schilderungen einen Typus des französischen Bauern konstruieren? — Offenbar nicht. Sind doch die Unterschiede nicht nur in der Darstellungsweise der einzelnen Romangruppen, im realistischen Roman die der einzelnen Landschaften so groß, daß eine Verallgemeinerung, will sie Anspruch auf Gültigkeit erheben, unmöglich, wenn nicht gar, wie Vizetelly [a. a. O. 185] sagt, lächerlich ist. Allerdings dürfte eine Zusammenfassung der Schilderungen angebracht und interessant sein, weil wir auf diese Weise leicht die mannigfachen Übereinstimmungen und Abweichungen der erhaltenen Bilder überschauen können.

Die Eigenschaften, die wir bei allen[1]) Bauern feststellen, und die wir wohl als die bäuerische Eigenschaft par excellence bezeichnen können, ist die Sparsamkeit. Um nach Möglichkeit auch die allerkleinste Geldauslage zu vermeiden, ist der Bauer sehr darauf bedacht, daß das, was er kaufen muß, auch geschont wird, damit es nicht abnutzt. Meist steigert sich die Sparsamkeit zu Geiz und Habsucht, Leidenschaften, zu deren Befriedigung der Bauer eine enorme Verschlagenheit an den Tag legt. Aber trotz der großen Knauserigkeit der Bauern kann man das, was Babeau von Landmann des Ancien Régime sagt: „Économe jusqu'à l'avarice, il sait au besoin se montrer secourable",[2]) auch vom Bauer des 19. Jahrhunderts behaupten; weil der Landbewohner eben viel mehr auf seine Nachbarn angewiesen ist als der Städter, handelt er durch die gelegentliche Unterstützung des Nächsten nur wieder in seinem Interesse.

Daß die Habsucht einen starken Egoismus mit sich bringt, ist leicht erklärlich. Die Selbstsucht ihrerseits zeitigt im Bauer in den allermeisten Fällen eine gewisse Rauheit, eine Eigenschaft, die gewiß zum Teil auch die Folge der angestrengten Feldarbeit ist. Von der Rauheit zur Roheit ist kein großer Schritt. So finden wir bei vielen

[1]) Allerdings tritt die Sparsamkeit bei den Regionalisten auffallend in den Hintergrund. [2]) A. Babeau, Vie rurale. p. 261.

Bauern, besonders bei denen, die in einer rauhen Natur, im Hochgebirge oder an der See wohnen, oft eine ungemeine Bestialität. Andererseits ist aber auch die Mildherzigkeit bei der Landbevölkerung nicht ausgeschlossen, jedoch finden wir sie meist nur bei Frauen, und zwar wieder häufiger im Flachland als im Gebirge.

Die Habsucht äußert sich beim Bauer besonders in seiner Landgier. Mit dem Gelde, welches er sich oft unter erstaunlichen Entbehrungen erspart hat, kauft er, wo sich ihm eine Gelegenheit bietet, Land an. „Die Erklärung," sagt Vizetelly [a. a. O. 186.] wohl ganz richtig, „für diese Erscheinung ist vielleicht die folgende: Jahrhunderte lang besaß die französische Bauernschaft wenig oder nichts, und als die Revolution endlich das Land in ihre Hand gab, wurde eine wahre Besitzwut in ihnen gestillt, die seit langer Zeit eine Generation der andern vererbt hatte. Sie rissen das Land gierig an sich und krampften sich wild daran an, aus Angst, es könne ihnen wieder genommen werden . . . . Und dieses gierige Verlangen der Vorväter ist noch dem heutigen Bauer eigen". — Allerdings hat in den letzten Jahrzehnten, wie wir schon sahen, die Liebe zur Scholle bei der jüngeren Generation bedenklich nachgelassen. — Die dem Ackerbau treubleibenden Bauern zeigen allgemein eine aufrichtige Liebe zur Scholle, die sich in vielen Fällen bis zu einer wahren Freude an der Erde steigert. Daß er an seinem Vieh hängt, ist bei der Bedeutung der Tiere für den Bauer erklärlich. Bei seiner Liebe zur Scholle ist es begreiflich, daß der Landmann alles tut, Haus, Hof und Land in Ordnung und Wohlstand zu erhalten. Dem Manne liegt vor allem die Bestellung der Felder ob, während die Arbeit von Haus und Hof von der Bäuerin, der Tochter und den Mägden verrichtet wird. Fast durchweg hören wir, daß Männer wie Frauen keine Arbeit scheuen, daß sie beständig tätig sind.

Der selbständige Bauer hat natürlich ein größeres Interesse an seinem Lande als der Pächter. Aber es wäre falsch zu glauben, der abhängige Bauer sei gleichgültig gegen den Besitz seines Herrn; im Gegenteil, des Reichen

Acker liegt ihm meist so sehr am Herzen, als wenn es sein eigener wäre. Daher ist auch das Verhältnis zu den Großgrundbesitzern in den überwiegenden Fällen ein gutes, besonders in dem westlichen Flachland, wo durchschnittlich ein erfreuliches Einvernehmen zwischen Herrn und Pächter herrscht. Im Zentrum des Landes, in den Provinzen, wo der städtische Geist am stärksten seinen Einfluß ausübt, ist allerdings dieses patriarchalische Verhältnis allgemein zerstört, besonders seitdem die Idee allgemeiner Gleichheit der Menschen immer mehr Boden gewinnt. Doch scheint es, als ob nicht alle Landleute dieses „magnifique sentiment égalitaire du paysan français", von dem Barrès spricht,[1]) besäßen. Im Gegenteil, bei einer großen Anzahl von Schriftstellern finden wir nachdrücklich den Klassenstolz der Bauern betont: auch der kleinste freie Bauer dünkt sich besser als der große, aber abhängige Pächter; um wieviel größer ist die Verachtung für den kleinen Beamten! Daher ist der Bauer bestrebt, seine Familie rein zu erhalten und dringt bei der Heirat seiner Kinder darauf, daß sie eine Ehe nur mit gleichstehenden Bauern eingehen. Ganz besonders bemüht sich der Bauer, seinen Hof dem Sohn zu vermachen; dies zu erreichen, macht er selbst Zugeständnisse auf Kosten seines Standesstolzes. — Gegen den Städter zeigt der Bauer gewöhnlich eine ziemlich große Abneigung. Auch zu dem Lehrer hat er im allgemeinen recht wenig Vertrauen. Die unerfreuliche Spannung zwischen Pfarrer und Gemeinde, die wir in einer Reihe von Romanen der letzten Jahrzehnte konstatieren mußten, ist erst eine Folge der allmählich von den großen Zentren in das Land vordringenden atheistischen Strömung, die durch die Trennung von Staat und Kirche eine nicht zu unterschätzende Stütze erhielt. Gerade in der Nähe großer Städte sind die Bauern sehr ungläubig, so vor allem in der näheren und weiteren Umgebung von Paris, in der Normandie und in Burgund. Dagegen ist in den abgelegenen

[1]) Maurice Barrès: Le Roman de l'Énergie nationale. I. Les Déracinés. Paris (1897) p. 11.

Provinzen die Religiosität der Bauern meist noch ziemlich groß, in den nördlichsten Landschaften Flandern, Artois, Pikardie,[1]) dem Westen und dem ganzen Süden. In all diesen Provinzen ist der Aberglaube auch stärker ausgeprägt als in denen, wo in der Mehrzahl atheistische Bauern wohnen. Aber der Aberglaube nimmt auch in diesen Gegenden ab: die vordringende Aufklärung trägt das ihrige dazu bei. „Il leur (den Bauern) reste un grain de superstition", sagt A. de Bovet,[2]) „que combattront sans doute avec succès les instituteurs laïques et les écoles à préaux couverts."

Hand in Hand mit der Frömmigkeit sehen wir in vielen Fällen die Sittlichkeit gehen. In den westlichen und nördlichen Provinzen (mit Ausnahme der Normandie), ferner auch in manchen Gegenden des Südens, treffen wir fast nur tugendhafte oder doch wenigstens nicht allzu unsittliche Bauern, während in der Normandie, der Ile-de-France, in Burgund und vielfach auch in den Cevennen die Verdorbenheit groß ist.

Will man vor einem Gesamturteil über den Charakter des Bauern nicht zurückschrecken, so dürfte man sich wohl Babeau anschließen können, wenn er sagt: „Son caractère présente un mélange de vertus et de vices, où les défauts sont d'ordinaire plus saillants que les qualités."[3])

[1]) Jedenfalls nicht ohne Absicht läßt Zola J. Pache, seinen Typ des religiösen Bauern in „La Débâcle", aus der Pikardie stammen; die Bewohner der Beauce sind nach seiner und der anderen Romanciers Schilderung so gottlos, daß Pache als solcher nur wenig glaubwürdig wäre, während er als Pikarde sehr wahrscheinlich ist, finden wir doch im realistischen Roman den pikardischen Bauer als sehr fromm geschildert.

[2]) Audebert de Bovet, L'Innocente. NR. XLVI. 56.

[3]) Babeau, Vie ruale. 243.

Index

der angeführten Autoren.

(A. = Anmerkung.)

Balzac: 19. 21. 36. 42—53. 54. 62. 68. 72. 79. 82. 83. 99. 136. 145. 146. 149.

Baraudon: 61. 62. 64. 65. 67 bis 70. 72. 75. 78. 81—83.

Barrès: 212.

Bazin: 189. 193—208.

Beauduin: 170. 171. 177. 178. 181—187.

Beaume: 136—145.

Bernard: 61. 62. 65—67. 73. 78. 118.

Blondel: 53—56. 60.

Bourget: 116. 132—134. 190.

Bouyer Karr: 137. 138. 141. 143.

Bovet: 61. 62. 70. 73. 82. 213.

Brieux: 189 A, 198 A, 201 A, 205 A.

Cabs: 189. 193. 194. 197. 199. 205. 206. 209.

Canivet: 53. 54. 56—61. 190.

Capdevielle: 100. 106. 108. 112. 115.

Casanova: 170—175. 177—180. 183—188.

Châteaubriant: 84. 97. 186.

Cherbuliez: 61—65. 67. 69. 70. 74—78. 80. 83.

Cladel: 63 A. 100. 107. 119 A.

Fabre: 116—118. 120—136. 145. 155. 184. 190.

Flaubert: 53. 54. 56. 62. 91.

Frapié: 61. 62. 66. 79. 142.

Fréhel: 53. 54. 56. 57. 59—61.

Glouvet: 84. 86—91. 93—95. 99.

Guillaumin: 53—55. 57—61. 62. 65. 66. 69. 72. 74—76. 89. 189—191. 193—196. 199. 200. 209.

Halt: 36—38. 40. 41. 189.

Hirsch: 152 A. 170—172. 175—177. 180. 182. 187.

Korigan: 84. 85. 87—89. 91. 92. 94—99.

La Brète: 84. 95—98.

La Bruyère: 1. 3 A.

Lapaire: 61. 62. 65. 71—73. 75. 81. 192.

Lavergne: 137—145.

Le Roy: 100—103. 106—108. 111. 115. 185.

Marivaux: 8—11. 20. 189.

Maupassant: 170—174. 176. 180—188. 190.

Montégut: 61. 62. 65. 68. 71—74. 77—80. 82. 83.

Moselly: 61. 62. 66. 67. 69.

Mulé: 100. 107. 109. 190. 191.

Muller: 36—41. 72. 77. 190.

Nesmy: 100. 103. 106. 109. 110. 112. 115. 190.

Nougaret: 11—14. 16—19. 189.

Pavie: 36. 37. 39. 40. 189.

Pouvillon: 100—114. 130. 190.

Reibrach: 61. 70.

Renard, G.: 61. 62. 69. 75. 78.

Renard, J.: 84. 90. 92. 96—99.

Restif: 11—19. 20. 114. 189.

Revel: 170—174. 176. 177. 180 A. 182—187.

Riche: 84—87. 89—99. 112. 190.
Rivet: 137. 140. 142. 143. 190.
Rocheverre: 100. 112.
Rolland: 61. 62. 65. 72. 76. 82.
Rousseau: 2 A.
Sand: 20—35. 36. 40—42. 53. 56. 73. 89. 110. 115. 135. 141. 174. 189. 203.
Souvestre: 84.
Theuriet: 6 A. 190. 191. 192.
Tillier: 61—63. 68. 74—77. 80. 81. 91. 161.
Vernou: 189. 190. 193. 196. 199. 201. 202. 204.
Vigné: 116. 118—124. 126. 130. 131. 133. 134.
Zola: 19. 147—170. 183. 186. 187. 190. 213 A.

Berichtigung.

Seite	69	Zeile	18	lies	„Stück“.
„	70	„	10	von unten lies	„collatéraux“.
„	73	„	2	„ „	„ XLVI.
„	74	„	7	„ „	„ „le signe“.
„	74	„	6	„ „	„ galop.
„	94	„	20	: Ça.	
„	121	„	13	„ „	„ einem.
„	126	„	19	„ „	„ heimgehen.

Lebenslauf.

Ich, Rudolf Ernst Martin Peters, katholischer Konfession, wurde geboren am 6. März 1889 zu München-Gladbach als Sohn des Karl Mathias Peters, damals Buchbindermeister, und seiner Ehefrau Johanna Wilhelmine geb. Holtz. Von meinem sechsten bis elften Lebensjahre besuchte ich die Volksschule, absolvierte dann in den Jahren 1900 bis 1909 das Gymnasium meiner Vaterstadt. Meine beiden ersten Semester studierte ich in Münster in Westfalen; während des Sommersemesters 1910 war ich an der (Staats-)Universität zu Lille immatrikuliert; seit dem Wintersemester 1910—11 liege ich meinen Studien an der Universität Straßburg ob. Vorlesungen und Übungen belegte ich bei folgenden Herren Professoren und Lektoren: Andresen, Brie, Ehrenberg, Geyser, Hase, Koch, Koepp, Kroll, Meinardus, Mettlich, Sonnenburg, Spicker und Stempell in Münster; Clément, Jousserandot, Piquet und Potez in Lille; Baeumker, Debenedetti, Gillot, Hoepffner, Keil, Koeppel, Plasberg, Reitzenstein, Schultz, Schultz-Gora, Störring, Woodall, Wuest und Ziegler in Straßburg.

Ihnen allen bin ich zu großem Dank verpflichtet, in erster Linie Herrn Prof. Dr. Schultz-Gora für die Anregung zu der vorliegenden Arbeit und die jederzeit bereitwillige freundliche Unterstützung.